



ARMÉNIE

KURDISTAN ET MÉSOPOTAMIE

DU MÊME AUTEUR :

EXCURSION EN TURKESTAN ET SUR LA FRONTIÈRE RUSSO-AFGHANE

Un vol. in-18, avec gravures et carte du Turkestan. Prix : 4 fr.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

VOYAGE EN TURQUIE D'ASIE

ARMÉNIE
KURDISTAN ET MÉSOPOTAMIE

PAR

LE Cte DE CHOLET

Lieutenant au 76e Régiment d'infanterie

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE GRAVURES ET D'UNE CARTE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1892

ARMÉNIE, KURDISTAN, MÉSOPOTAMIE

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE. — Impressions générales. — Départ de Stamboul. — Chemin de fer d'Ismidt. — Le lac de Sapandja. — Les émigrés tcherkesses. — Lefké. — La ligne d'Angora. — Biledjik. — Eski-Chéïr. — Cols de Beyjas. — Arrivée à Angora.

Il serait intéressant, à coup sûr, de pouvoir dès maintenant prédire l'avenir de l'Empire ottoman et de savoir distinguer, au milieu des troubles de sa politique, le moment, prochain peut-être, de sa résurrection ou celui de sa ruine définitive, d'exposer ses chances de relèvement comme ses risques de décadence, d'analyser enfin d'une façon impartiale et complète son état actuel. Je ne puis malheureusement entreprendre qu'une bien faible partie de cette tâche, en essayant, au retour d'un long voyage en Turquie d'Asie, de rapporter sincèrement les impressions que j'y ai reçues des hommes et des choses et d'exposer fidèlement les

appréciations que j'ai été à même d'y faire sur place. Il s'en dégage, au point de vue général, une idée si complexe de force et de faiblesse, un si singulier mélange de virilité et de décrépitude, de fanatisme et d'irréligion, de vertus guerrières et de turpitudes administratives, on s'y trouve en présence de si belles qualités naturelles et de vices si répugnants, on y rencontre des provinces si prodigieusement fertiles et cependant si mal cultivées, tant de richesses perdues et une si atroce misère, qu'on ne sait vraiment, après avoir fait plus de cinq mille kilomètres au travers de l'Empire, ce qu'il doit advenir des territoires qui le composent. D'ailleurs, un progrès est-il à y réaliser actuellement, une idée neuve et productive à y soutenir et à y développer, qu'on voit aussitôt se liguer contre elle tous ceux qui, par leur position, leur influence, seraient à même d'appuyer le chef de l'État dans ses projets d'indispensables réformes et dans sa recherche constante d'améliorations nécessaires. Si cependant certaines contrées, par suite des dernières lois promulguées par le Sultan, et, grâce à des gouverneurs plus intelligents et plus honnêtes, ont beaucoup profité depuis quelques années et ont accru considérablement leur rapport et leur bien-être, on trouve à côté d'elles des provinces, jadis soumises et prospères, qui tendent chaque

jour davantage à s'appauvrir et à briser le joug ottoman.

Loin de s'atténuer, les rivalités et les haines des races si nombreuses et si différentes qui peuplent la Turquie d'Asie prennent constamment un caractère plus aigu, et ce n'est pas un de mes moindres étonnements que d'avoir vu persister si vivaces et si rancunières, jusque dans les plus petits villages perdus au sommet de la montagne, les nationalités arméniennes, kurdes, syriaques, chaldéennes, grecques, etc. D'ailleurs, chrétiens et musulmans ne diffèrent guère qu'en théorie et chez tous la démoralisation a atteint de telles proportions que les meilleures réformes ne produisent aucun effet utile. Si le Croissant voulait un jour recouvrer en Orient son ancienne force et sa splendeur et rendre aux merveilleuses provinces de son empire leur richesse et leur gloire passées, il faudrait commencer par une telle hécatombe de fonctionnaires qu'il en resterait bien peu pour continuer, après l'épuration, à servir leur gouvernement.

Volontairement réfractaires et enlisés dans la routine la plus tenace, les Turcs ont, pendant de longues années, refusé de s'assimiler les nouveaux progrès de la civilisation. Ils se sont de la sorte maintenus tellement en arrière que l'évolution pacifique du commerce et de l'industrie, qui

a eu lieu en Europe d'une façon si complète depuis un demi-siècle, paraît ne devoir se produire chez eux qu'après un bouleversement absolu de l'organisation actuelle. Peuple de conquérants, race de guerriers, ils n'ont brillé qu'à l'époque de leurs victoires et n'ont pu, même à ce moment, gouverner leur empire que grâce au poids de leur cimeterre et au restant de l'administration arabe que les derniers califes de Bâgdad leur avaient laissé en héritage. Depuis, vaincus à chaque nouvelle guerre, refoulés de partout, en Europe comme en Asie, ils ont perdu, avec la moitié de leurs possessions, le sentiment de leur force et de leur valeur cependant indiscutables. Devenu timide et réservé, le gouvernement turc, qui n'avait jamais régné que par la terreur, voit de jour en jour se désagréger son empire, et, dans la terrible crise qu'il subit aujourd'hui, alors que les mesures les plus radicales ne parviendraient peut-être pas à le sauver, il est trahi, abandonné par la plupart de ses fonctionnaires. Lois de justice, lois de finances, circulaires pour les routes ou les canaux, décrets pour le commerce ou l'industrie, tout est ouvertement violé dès le premier jour. Le peuple, cependant, instruit par la misère, se plaint déjà avec violence, réclame des moyens de communication, la sécurité pour les transports, un paiement plus régulier des impôts, une justice plus

efficace. Le paysan des campagnes, l'Arménien comme le Kurde, demande des chemins de fer et ne veut voir dans l'étranger qui voyage que l'ingénieur chargé bientôt d'ouvrir la voie ferrée qui lui permettra d'écouler son blé ou de vendre ses moutons!

C'est donc avec reconnaissance que les Turcs devraient accueillir les secours de l'Europe, et, puisque, par leur faute, ils se sont mis actuellement dans l'impossibilité de se venir en aide à eux-mêmes, ils devraient, au lieu de décourager les entreprises étrangères par des demandes exorbitantes de pots-de-vin fantastiques qui précèdent et accompagnent chaque démarche dans les ministères, les appeler à eux et leur livrer au plus vite les travaux essentiels sans lesquels leur État ne peut plus se soutenir.

C'est en suivant l'une de ces grandes œuvres européennes, la future ligne de Bâgdad, déjà poussée jusqu'à Angora, que j'ai commencé mon voyage en Turquie d'Asie, et, à voir le développement inespéré que prennent l'agriculture et l'industrie à proximité de cette nouvelle voie ferrée, on peut croire que la Turquie, si elle sait et peut réagir à temps, a quelques chances de redevenir un grand et puissant royaume.

Connaissant déjà la Roumélie et les Balkans, je désirais, pour me faire une idée plus exacte du

restant de l'Empire, traverser cette année l'Anatolie, l'Arménie, le Kurdistan et la Mésopotamie afin de me rendre compte par mes propres yeux de ce qui se passe dans ces provinces et de ce qu'il y reste de force effective à la disposition du gouvernement. Grâce au si bienveillant appui du comte de Montebello, notre ambassadeur (1), de son conseiller d'ambassade, le comte de Laugier-Villars, de l'attaché militaire, le commandant Berger, ainsi qu'aux puissantes recommandations de mon beau-frère, le comte G. Vitali, j'obtenais, à la fin de novembre, des lettres vizirielles autorisant mon voyage et donnant l'ordre aux gouverneurs des provinces, ou valis, de me procurer comme escorte et protection tout ce qui me serait nécessaire.

J'avais le grand bonheur de pouvoir emmener avec moi un camarade et ami du régiment, le sous-lieutenant Julien, qui, en plus de ses qualités tout exceptionnelles de courage, d'énergie, de force, de résistance à la fatigue, possédait, grâce à de précédents voyages et à ses études approfondies des langues orientales, l'incommensurable avantage de parler et d'écrire dans la perfection le turc, le persan et tous les dialectes arabes.

Un chef tcherkesse, Zéchiria-Bey, jadis bri-

(1) Nommé dans la suite ambassadeur à Saint-Pétersbourg.

gand émérite, devenu depuis la terreur de ses anciens compagnons, devait servir de palladium contre leurs entreprises et remplir les fonctions de chef de la caravane. Un valet de chambre monténégrin, parlant les dialectes slaves, l'arménien et le grec, servirait au besoin de drogman dans les villages où nous ne pourrions nous faire comprendre autrement, et c'est en cette compagnie que nous quittâmes Constantinople, le neuf décembre, par un temps radieux et un soleil de juin.

Pour gagner la côte d'Asie on s'embarque sur des bateaux à vapeur qui font le service entre les deux rives du Bosphore, et, quelques minutes après le départ du vieux pont de Stamboul, on accoste à l'échelle d'Haïdar-Pacha, station terminus de la future ligne de Bâgdad. Ce transbordement ennuyeux et coûteux sera peut-être supprimé quelque jour par la construction d'un immense pont métallique, qui, partant du Vieux Seraï, transporterait directement à Bâgdad les colis de Londres ou de Paris. Le projet en est déjà déposé, mais, hélas ! que restera-t-il de la vue délicieuse que l'on avait de Péra sur la mer et les îles des Princes?

Ce même spectacle enchanteur, que je ne me suis encore jamais lassé de revoir, se prolonge d'ailleurs encore pour nos yeux ravis pendant la jour-

née entière. La voie ferrée, construite par une compagnie française et réparée en partie ces dernières années, suit en effet, à mi-côte, les bords charmants de la mer de Marmara et du golfe d'Ismidt. Marchant avec une sage lenteur et s'arrêtant à d'innombrables stations (quatorze pour quatre-vingts kilomètres !), le train nous permet de contempler à loisir, surgissant, comme des décors de féerie, du sein des ondes bleues qui viennent à nos pieds se jouer au travers des rochers de la côte, le groupe imposant des îles, toutes couvertes encore en cette saison tardive de leur épais manteau de verdure troué çà et là par les toits rouges et les blanches façades des villas qui s'étagent sur leurs flancs. On dirait, au milieu d'un fleuve immense, de hautes montagnes de mousse parsemées de coquelicots et de pâquerettes ; d'ailleurs, à chaque circuit nouveau de la côte, les îles nous apparaissent dans un nouvel ordre, sous une nouvelle forme, avec de nouvelles nuances. Puis, ce sont les bords du golfe d'Ismidt, tantôt escarpés et sauvages, tantôt légèrement inclinés et couverts, au milieu d'une riante verdure, de nombreux villages. Au-dessus de l'un d'eux s'élève un ancien palais du sultan Abdul-Aziz, qui domine tous les environs et dont la solitude et l'abandon actuel paraissent plus tristes encore par ce beau soir d'automne, où sa légère et gracieuse sil-

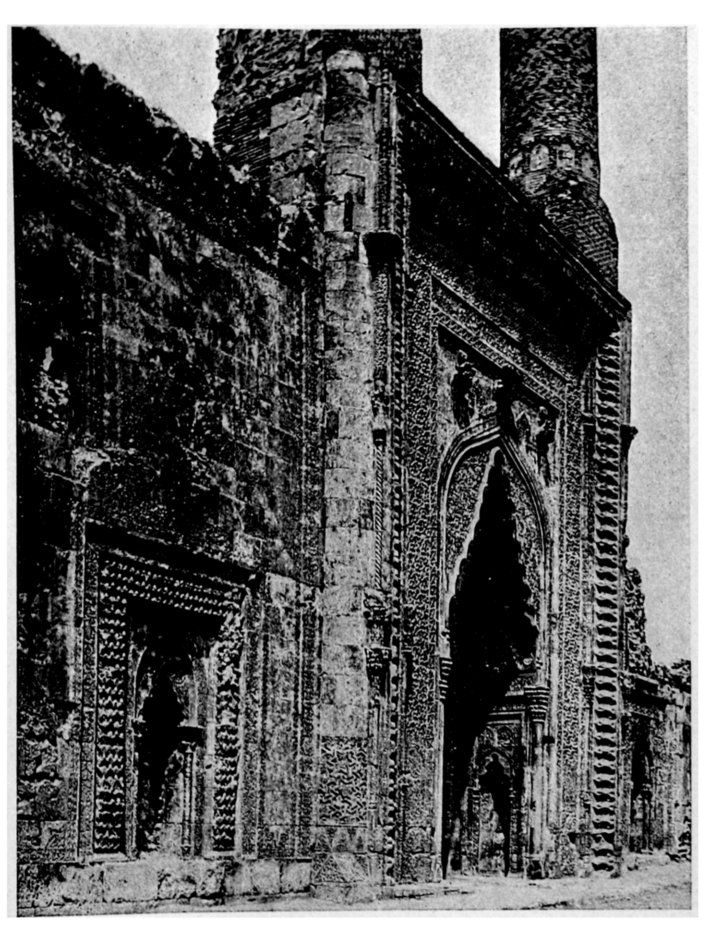
houette nimbée d'or se profile sur la montagne et se reflète avec tout son éclat dans les eaux limpides qui l'environnent. Hélas! n'est-ce pas le sort de tous les palais d'Orient ? Caprices d'un jour, envies d'un moment, combien ont survécu à ceux qui les avaient fait naître ? Avec leur incurie et leur paresse natives, l'entretien d'un palais inhabité a toujours répugné aux Turcs et c'est vraiment misère que de voir s'effriter de jour en jour davantage les plus beaux spécimens de l'architecture dans ces pays.

A la tombée du jour, nous descendons à Dérindjé, petit port de création récente : on n'y a encore construit qu'une seule jetée et une estacade pour y débarquer le matériel nécessaire à la construction de la voie. Le port d'Ismidt, situé au fond du golfe et attenant à la ville du même nom, n'ayant que peu de profondeur, les gros navires qui viennent d'Europe sont obligés de stationner au large et c'est une vraie trouvaille faite par la société de construction des chemins de fer d'Asie que cet endroit privilégié de la côte où, déjà à 15 mètres du rivage, on trouve neuf mètres cinquante de fond. Quand les marchandises viendront de Bâgdad, plutôt que de payer un transit inutile de quatre-vingt-dix kilomètres, pour aller s'embarquer à Constantinople et revenir ensuite sur leurs pas, il en est beaucoup sans doute qui seront

1.

directement expédiées de cet endroit, et il ne serait pas étonnant que le petit hameau de Dérindjé eût plus tard un brillant avenir. Nous y passons notre première nuit de voyage et, dès le lever du jour, nous nous embarquons, le lendemain, 10 décembre, dans le train de construction destiné, au fur et à mesure de l'avancement des travaux, à amener sur place les matériaux nécessaires tels que rails, traverses métalliques, portées de pont, etc. Nous y prenons place dans un wagon spécial mis gracieusement à notre disposition; il nous amènera aussi loin que vont les rails, puis, à partir de ce moment, nous trouverons nos chevaux et notre escorte envoyés à l'avance de Brousse. — C'est avec eux que nous entreprendrons de faire à l'intérieur de l'Empire la longue pérégrination qui nous fait d'autant plus envie que chacun s'est empressé à notre départ de nous en prédire l'absolue impossibilité.

A six heures du matin, nous traversons Ismidt encore endormie; quelques lumières à peine se font voir dans les maisons construites en amphithéâtre, et, dès les premières lueurs du jour, nous nous installons à l'arrière du train pour pouvoir mieux jouir des beautés du paysage. La future ligne de Bàgdad sera sans contredit une des plus belles que l'on puisse voir. Dès son entrée en Asie elle traverse les sites les plus variés, les contrées



Phot. par l'Auteur.

SIVAS. PORTE DU MÉDRESSÉ

les plus pittoresques. Hier, c'étaient le golfe d'Ismidt et la mer de Marmara. Aujourd'hui, ce sont les immenses forêts remplies de lianes et de vignes vierges qui bordent le lac de Sapandja et bientôt ce lac lui-même. Long de vingt-cinq kilomètres sur huit de largeur il s'étend paresseusement entre deux hautes chaînes de collines boisées, sur lesquelles on distingue accrochés aux pentes les plus [redacted], juchés sur les rochers les plus aigus, les villages des Tcherkesses récemment installés dans la région. Ils cultivent les terres de la vallée et défrichent la forêt, depuis l'ouverture de la voie ferrée, pour envoyer en Europe le produit surabondant des récoltes qu'ils y produisent sans grande peine. Émigrés du Caucase, ils ont, pendant plus de douze ans, erré dans presque toute l'Asie Mineure ; chassés d'un vilayet, ils s'installaient dans un autre, vivant de rapines et même le plus souvent des razzias exécutées à main armée chez les chrétiens comme chez leurs coreligionnaires. On s'est enfin décidé à leur donner des territoires, et, depuis qu'ils se sont construit des maisons et se sont adonnés à la culture, ils sont devenus plus calmes ; aussi n'était quelques ingénieurs qu'ils arrêtent ou quelques négociants qu'ils détroussent, ils ne commettent plus guère de méfaits sérieux en grandes bandes. J'aurai d'ailleurs l'occasion de reparler plusieurs fois de colonies analogues ren-

contrées dans le restant de l'Empire. Plus de deux cent mille Tcherkesses ont déjà, à l'heure actuelle, émigré du Caucase depuis 1872 et ont été placés par le Sultan sur des terres lui appartenant, qu'ils cultivent et sur lesquelles ils vivent en assez bon ordre. Dispensés d'impôts pendant douze années consécutives, ils doivent ensuite à la liste civile la moitié de leurs récoltes et enrichissent d'autant le Padischah ~~dont les terres~~ d'Anatolie étaient jadis incultes sur une grande partie de leur superficie.

Comme nous emmenons avec nous un de leurs chefs les plus connus nous n'avons rien à craindre de leur côté, car ils se soutiennent toujours les uns les autres et sont d'un dévouement merveilleux à ceux qui se sont confiés à eux. Formant une peuplade à part, parlant une langue spéciale qu'ils sont seuls à comprendre, excessivement courageux, tireurs adroits, cavaliers émérites, ils sont en train de se tailler une large place dans le gouvernement turc. Leurs alliances intimes avec le harem, leur fidélité à toute épreuve leur font donner auprès du Sultan, comme aides de camp et gardes du corps, des postes de confiance qui leur permettent d'atteindre rapidement les plus hauts degrés de la hiérarchie. Très secourables les uns aux autres, s'entr'aidant toujours au moment du besoin, ils disposeront d'ici peu d'une

grande force dans l'Empire ottoman, et, qui sait... si ce ne sont pas peut-être les futurs maîtres de la Turquie d'Asie? Les Turcomans ont commencé de même et ont surmonté bien plus de difficultés que n'en rencontreraient ceux-ci.

Cependant notre train s'est arrêté; c'est ici que la voie se termine pour le moment. Force nous est donc de descendre. Le chef de section de Lefké, aimablement prévenu de notre arrivée, nous attend au pied du talus avec nos chevaux et les gendarmes envoyés pour nous servir d'escorte. En un clin d'œil, nous sommes en selle, contents de changer pour quelques mois de mode de locomotion, et, le onze décembre au matin, dès l'aube, nous partons en caravane pour suivre d'abord jusqu'à Angora les travaux de la voie ferrée.

Le début de notre voyage inspire déjà quelques craintes aux gens de notre suite. A peine en effet avons-nous quitté Lefké et jeté un rapide coup d'œil sur les gorges étroites où la Saccaria se cache pendant plusieurs kilomètres, que nous nous engageons dans le défilé du Kara-Sou que remonte la voie ferrée pour atteindre, de ce côté, le haut plateau sur lequel elle se maintient jusqu'aux environs d'Angora. Partout les talus et les déblais sont terminés, les tunnels mêmes sont presque achevés, mais aucun pont n'est encore jeté, et le tracé court entre deux murailles à pic de deux

cents cinquante mètres de hauteur, coupant sans cesse le lit de la rivière. Il nous faut donc onze fois de suite descendre à cheval les pentes escarpées des talus, composés exclusivement de grosses pierres sautées à la mine dans les tunnels ou les tranchées les plus voisines, passer le Kara-Sou à gué et remonter de la même manière sur le talus suivant. Le bey tcherkesse, qui se targue de nous montrer comment on conduit son cheval dans des chemins difficiles, commence, dès le premier passage, à se récrier sur notre imprudence, puis il nous avoue à sa grande confusion que jamais il n'a vu franchir de pareils obstacles que seul le diable peut aborder impunément. Il se rassure cependant peu à peu, en voyant qu'il ne nous arrive aucun mal et l'impression de ce premier jour est assez forte pour subsister chez lui pendant le restant du voyage, et lui faire considérer, même en présence de dangers sérieux, comme devant être réalisé, envers et contre tous, tout ce que nous voulons entreprendre.

Cette partie de la voie, avec la suite des grandes rampes (15 kilom.) qui lui font gravir les montagnes escarpées qui bordent le bassin de la Saccaria, est certainement une des plus curieuses et des mieux réussies que l'on puisse voir. Les gorges du Kara-Sou, plus hautes, plus difficiles que celles de la Nissawa (défilé de Pirot, en Ser-

bie) sont d'une remarquable sauvagerie. Sur la roche nue qui les compose, pas un arbrisseau, pas une mousse ; de chaque côté du torrent, le mur de pierre monte à pic, hérissé de rochers aux formes étranges, percé de cavernes aux aspects les plus variés. Seuls les aigles et les vautours, qui planent sans cesse au-dessus de l'étroite ouverture par où se montre le firmament, mettent quelque animation dans cette masse écrasante. On s'y sent étouffé au bout de peu d'instants et, malgré la beauté du spectacle, malgré l'admiration que l'on éprouve devant la somme si considérable d'intelligence, d'énergie et de savoir qu'il a fallu accumuler pour venir à bout de vaincre les difficultés si nombreuses réunies dans cet étroit espace, on se sent heureux de déboucher, après dix-sept kilomètres de défilé ininterrompu, dans une vallée plus large et dans un milieu plus vivant.

Hélas ! déjà la neige nous a rejoints ! Pendant près de trois mois nous ne la quitterons pas un seul jour, et c'est par un froid violent, sous un épais manteau de glace, que nous allons visiter l'Anatolie, l'Arménie et le Kurdistan. Plus difficile au point de vue des chemins ou des sentiers à suivre, plus dangereuse pour les chevaux, cette saison nous présente cependant certains avantages. Elle nous permet d'abord de trouver chaque soir les habitants réunis dans leurs maisons

et prêts à répondre à nos questions, tandis que, pendant l'été, bien des villages sont désertés pour mener les troupeaux paître dans la montagne. Puis elle nous met à l'abri des voleurs habituels de grand chemin qui s'abstiennent de continuer leur aimable industrie pendant les froids rigoureux de l'hiver, et a de plus l'avantage de nous amener en Mésopotamie aux mois de mars et d'avril, avant les épidémies et les chaleurs accablantes qui commencent aux premiers jours de mai.

En sortant des gorges du Kara-Sou, nous assons à droite de la petite ville de Biledjik (1) et allons prendre gîte à Keuplu, charmant village assis au fond de la vallée. Pour fournir un exemple du développement que la voie ferrée peut donner à ces pays, qu'il me suffise de dire que, depuis un an qu'ont commencé les travaux, plus de deux cent cinquante maisons se sont construites dans cette bourgade et qu'un seul marchand italien, qui est venu s'y installer pour y écouler des produits européens, a fait plus de cent mille francs de bénéfices dans le même laps de

(1) Biledjik est le premier canton occupé par les turcs en Asie Mineure. Il fut concédé par Aladin, sultan d'Iconium, à leur chef, Erthogrul, en récompensé de services rendus à la guerre contre des tribus mongoles qui avaient envahi son territoire. Aussi, les Osmanlis considèrent cette ville comme sacrée et y ont placé, malgré le petit nombre de ses habitants, un muttesaref (préfet) de première classe.

temps. Il faut ajouter à cela que les environs sont particulièrement riches; on y pratique en grand la culture du mûrier et l'élève du ver à soie. De nombreuses magnaneries sont établies dans la vallée et les revenus des terrains sont assez considérables pour avoir motivé de grandes difficultés d'expropriation; on y a payé le mètre carré plus de cinq piastres (1 fr. 10), ce qui est un prix exorbitant pour la Turquie. En revanche, la production de la soie étant la seule occupation des gens du pays, quand les cocons étaient malades ou que les mûriers venaient à manquer, ils se trouvaient immédiatement dans la plus atroce misère, ne pouvant faire venir chez eux qu'à des prix considérables, faute de moyens de transport et de voies de communication, le blé qui leur était nécessaire pour subvenir à leurs premiers besoins. Les voilà maintenant avec la voie ferrée à l'abri pour longtemps de pareilles adversités; ils le savent et se sont montrés, autant qu'il leur était possible, d'excellents auxiliaires pour la construction très ardue de cette partie de la ligne.

Il s'agit en effet, à partir de Biledjik, de gravir pendant quinze kilomètres et avec des pentes de 25, le flanc de la montagne : les tunnels, les viaducs, les ponts en arc s'entremêlent en tous sens et ce n'est pas sans difficultés et même sans danger que la société de construction sera parvenue

à ouvrir à la circulation cette importante partie de la ligne. De nombreux éboulements y ont eu lieu malgré les précautions les plus minutieuses et, dans une seule tranchée, plus de vingt ouvriers ont trouvé la mort, écrasés, broyés par des avalanches imprévues de terres et de pierres. En voici les deux principales causes : d'une part les roches qui composent cette partie de la montagne présentent cette particularité qu'elles sont divisées à des intervalles variables et inconnus, suivant des directions constamment différentes, par des failles d'une très grande longueur et d'une épaisseur presque invisible (1 à 2 millimètres remplis de glaise) et, d'autre part, à peine au contact de l'air et de l'humidité, certains granits qui en forment la majeure partie et qui opposent le premier jour au pic et même à la mine leur résistance ordinaire, s'effritent et tombent en poussière. Il en est résulté que des parois entières de talus, taillés avec les plus grandes précautions, se sont éboulées jusqu'à trois fois de suite et qu'on en est arrivé, pour certaines tranchées percées au milieu même des rochers, à devoir maintenir seulement à 45° la pente de leurs deux côtés.

Je ne puis m'empêcher, en circulant au milieu de ces travaux, aimablement guidé par les chefs et sous-chefs de section, d'admirer l'existence courageuse de ces ingénieurs qui viennent d'Eu-

rope dans ces pays perdus, malgré mille misères, lutter ainsi avec tant d'intelligence et d'opiniâtreté contre les forces brutales de la nature et qui, à peine les ont-ils asservies et pliées à leur idée, repartent plus loin entreprendre de nouveaux labeurs et remporter de nouvelles victoires. Leur sécurité dans les premiers temps était fort menacée malgré les nombreux renforts de gendarmes envoyés par la Porte pour les protéger, et on a dû adjoindre à chacun d'eux plusieurs cawass tcherkesses qui ne les quittent jamais ! Nous passons avec ces Messieurs des journées charmantes. Partant au lever du jour, nous suivons la ligne, contemplant les travaux, déjà terminés pour la plupart, et recueillant avec joie les innombrables témoignages de satisfaction des habitants du pays ; puis, nous déjeunons au premier endroit qui nous séduit, et, quand le soir arrive, nous gagnons, à la fin de notre étape, la demeure de l'un d'entre eux où nous sommes reçus à bras ouverts. Nous ne pouvons leur témoigner notre reconnaissance que par nos sincères remerciements et par les quelques nouvelles que nous leur apportons d'Europe ; mais notre gratitude n'en est pas moins vive et leur si bienveillant accueil nous permet de nous acclimater plus facilement et de nous entraîner suffisamment pour résister au froid qui devient de jour en jour plus intense.

C'est en voyageant de la sorte que nous traversons Bosuk, Poria, et que nous arrivons à Eski-Cheir. La première capitale des Turcs en Asie Mineure est restée une jolie ville coquettement posée sur les bords du Poursak (affluent de la Saccaria) ; le passage de la voie ferrée d'Angora, ainsi que l'embranchement qui doit s'en détacher pour gagner Kutayeh vont lui apporter un développement nouveau et son bazar prend déjà une extension considérable. Nous n'y faisons qu'un court séjour, d'abord parce que le voyageur n'y trouve pas de curiosités qui puissent le retenir, et puis pour montrer aux gens de notre escorte et de notre caravane que nous entendons voyager à notre guise. Ne se sont-ils pas avisés tous ensemble de nous réclamer plusieurs jours de repos, alléguant que les fatigues de la route et la rigueur de la température les mettaient dans l'impossibilité de partir le lendemain ? C'est un ballon d'essai mais qui ne réussit guère et nous les ramenons au sentiment de l'obéissance par quelques objurgations bien senties et la menace d'un emprisonnement immédiat. Le 14 au matin, à notre départ de la ville, personne ne proteste, et jusqu'à notre arrivée à Angora, où nous les renvoyons tous, aucun d'eux ne se permet plus de nous faire parvenir la moindre réclamation.

Cette mauvaise volonté des gendarmes et des

muletiers dont tous les voyageurs se plaignent en Orient provient principalement de deux causes. La première, c'est que, se trouvant en présence d'étrangers, même parlant leur langue et traitant directement avec eux, comme c'est notre cas, ils cherchent toujours à les voler en ne fournissant que le minimum de travail pour un salaire maximum; la seconde est que jamais les gens du pays, sauf de très rares exceptions, ne voyagent comme les Européens désirent le faire et que les muletiers ne sont vraiment pas habitués à franchir rapidement d'aussi grandes distances. Les Turcs qui sont de condition moyenne se réunissent pour voyager en de longues caravanes, lesquelles parcourent difficilement plus de trente à trente-cinq kilomètres dans la journée; quant aux personnes de la classe aisée : aux pachas, aux gouverneurs, aux gros employés de l'État, civils ou militaires, ils circulent plus lentement encore, partent au plus tôt vers les huit, neuf heures du matin et s'arrêtent, vers les deux, trois heures de l'après-midi au plus tard, dans le premier village qui leur convient, avançant à peine de vingt-cinq à trente kilomètres par jour. C'est tout autre chose avec nous qui franchissons une moyenne de cinquante à soixante-dix kilomètres; nos chevaux les parcourent d'ailleurs avec facilité, mais notre escorte et nos muletiers, que ce surcroît de route

oblige à travailler davantage, ne s'y résignent qu'avec peine.

Leurs récriminations, que, depuis la sévère admonestation de la veille à Eski-Cheïr, ils n'osent plus nous adresser, mais qui n'en agacent pas moins à chaque instant nos oreilles, prennent une tournure plus vive, le 14 décembre, où, après avoir traversé un haut plateau de 80 kilom. sur 15 de largeur, sans arbres ni maisons, par un froid de quinze degrés et un vent glacial, nos guides nous déclarent ne plus savoir du tout où ils se trouvent ni de quel côté ils doivent se diriger. Nous avons avec nous un ingénieur, M. Engel, chef de section à Beylik-Ahour, qui rejoint précisément son poste, où nous devons passer la nuit; en réunissant, Julien, lui et moi, nos observations de la journée nous parvenons à peu près à nous orienter et à faire reprendre à notre caravane une direction meilleure. Mais bientôt la nuit arrive; il s'agit, bien entendu sans la moindre route ni le plus petit chemin qui puisse nous guider, de tomber juste sur les bâtiments de la section, sans quoi nous serons obligés de passer la nuit dehors, ce qui, par cette froidure, peut encore se supporter par des hommes chaudement vêtus, mais serait dangereux pour nos chevaux fatigués d'une longue étape. La neige qui recouvre le sol empêche de distinguer quoi

que ce soit à l'horizon et c'est d'après de bien vagues prévisions que nous menons notre monde. Naturellement, les guides protestent contre la direction que nous leur faisons suivre, veulent se jeter à gauche quand nous les poussons à droite et ne sont finalement convaincus que nous avons raison qu'au moment où, derrière un monticule, apparaissent tout à coup les fenêtres illuminées des bureaux et des logements.

Ce n'est cependant qu'avec peine que nous parvenons à nous y faire recevoir. Dans ce pays de brigandage éhonté, chacun s'enferme chez soi la nuit venue et la haute palissade qui entoure les bâtiments de la section ne s'entr'ouvre pour nous laisser passer qu'après avoir soigneusement vérifié notre qualité et examiné notre escorte. Un bon et chaud dîner que nous offre, quelques instants après, le conducteur en chef nous a promptement remis en état, et c'est avec un vif sentiment de bien-être qu'assis auprès d'un grand feu nous écoutons ses doléances. Il se plaint amèrement de l'extrême paresse et de l'indolence natives des gens du pays. Malgré la paie très élevée qu'il leur donne, il ne se procure des ouvriers qu'avec la plus grande difficulté et quel que soit le contrat qui les lie, quelque augmentation qu'on puisse leur promettre, on ne peut les maintenir sur les chantiers. Aussitôt qu'ils ont gagné une

ou deux livres turques (23 ou 46 francs), sûrs avec une pareille somme de ne manquer de rien chez eux pendant une année (tant il leur faut peu de chose et tant la vie est à bon marché), ils partent sans prévenir et ne reviennent plus. Quelques-uns même n'attendent pas si longtemps et font une série d'apparitions et d'absences qui nuisent singulièrement au travail. Quant à leur faire prendre leurs instruments lorsqu'il gèle il n'y faut pas songer; ils se calfeutrent alors hermétiquement chez eux et passent la journée entière à fumer quelques cigarettes de méchant tabac et à manger du blé bouilli, du pain ou des ognons crus. L'idée de se donner quelque peine pour réunir une certaine somme d'argent qui pourrait augmenter leur bien-être d'une façon durable ne peut s'introduire dans leur cervelle routinière et paresseuse. Aussi n'est-ce qu'avec les plus grandes difficultés de main-d'œuvre que les entrepreneurs ont pu venir à bout de leurs travaux de terrassement.

Nous quittons le lendemain, quinze décembre, cette station hospitalière et après avoir traversé un pays de grandes vallées cultivées et de montagnes dénudées, nous allons demander l'hospitalité à un village tcherkesse, Sari-Keuï, où, grâce au bey qui nous accompagne, nous sommes fort bien reçus. Les habitants de cette bourgade font

partie d'une grande colonie récemment installée par le Sultan, et n'ont pu encore, par le travail de la terre, amasser quelques richesses ; aussi, malgré leur extrême bonne volonté, ne peuvent-ils nous offrir le soir pour tout repas que quelques poulets noyés dans une énorme quantité de bourgoul (blé bouilli). Pour nous faire honneur, une quinzaine d'entre eux se tiennent en permanence dans notre chambre, se relayant constamment et produisant, grâce à leur incessant va-et-vient, un courant d'air glacé qui nous décide à leur fausser brusquement compagnie en nous couchant aussi rapidement que possible. Ils ont cependant des types bien amusants à examiner, et cette longue rangée de figures bronzées, aux cheveux et à la barbe hirsutes, au yeux brillant en notre présence de curiosité, d'étonnement et de convoitise, prend, aux reflets de l'immense brasier allumé dans la cheminée, des expressions étonnantes de sauvagerie, de cruauté et de ruse.

L'un d'entre eux nous sert de guide, le jour suivant, pour redescendre dans la vallée du Poursak, que nous ne longeons que pendant quelques kilomètres jusqu'à la station de Bitcher, où nous passons la nuit. Le village est encore tout en fête. Le propriétaire de la plus grande partie de la commune vient de se marier, et, suivant la coutume turque, il a invité à ses noces tous les habi-

tants des maisons voisines et quelques-uns des hameaux environnants. Depuis onze jours que dure la fête, il héberge de la sorte et garde chez lui en permanence de deux cents à trois cents personnes qui se sont installées comme chez elles, mangent, boivent, dorment, chantent et dansent, avec accompagnement de coups de grosse caisse et d'un horrible charivari que produisent simultanément une douzaine de musiciens. Quand il aura dépensé la somme et les provisions qu'il a amassées pour son mariage, il renverra poliment tout ce monde et chacun rentrera gaiement chez soi. Qu'il y a loin de cette lune de miel turque, bruyante et quasi-publique, à la recherche de calme et de solitude qui caractérise généralement en Europe les premiers temps du mariage !

Tout en courant de droite et de gauche en suivant la ligne, nous faisons du chemin et nous ne sommes plus, le 17 décembre, qu'à cent trente kilomètres d'Angora. Nous voulons franchir, quoique en pays de montagnes, cette distance en deux jours. Aussi quittons-nous le chemin habituel, et, suivant des sentiers à peine tracés, nous nous dirigeons d'abord par Beylik-Keupru sur le col de Beyjas. Nous l'atteignons après avoir franchi la crête qui sépare le bassin du Poursak de celui de la Saccaria, et suivi le cours de cette dernière rivière pendant une dizaine de kilomètres. La

vallée est jolie, couverte de grands roseaux et de hautes herbes d'où s'envolent à chaque instant d'innombrables bandes d'oies, de canards, de sarcelles, de judelles, etc. Les aigles y abondent aussi et sont gigantesques; habitués à la plus complète indifférence de la part des gens du pays, ils se laissent approcher à quelques mètres à peine, au point que Zéchiria-Bey s'amuse à décharger son révolver sur quelques-uns d'entre eux qui, réunis en conciliabule sur un rocher, nous regardent tranquillement passer. Les premiers coups de feu ne les dérangent même pas et ce n'est qu'avec peine qu'ils se décident à prendre majestueusement leur vol ; ils planent au-dessus de nous, l'air courroucé qu'on ait osé troubler leur repos et ne nous quittent définitivement qu'au sommet du col, où nous arrivons, malgré la neige, sans de trop grandes difficultés, avant la fin de la journée. Le petit village de Beyjas n'est plus éloigné que de quelques kilomètres, qui sont vite parcourus, et, après une bonne nuit de repos, nos montures sont assez fraîches pour parcourir la distance qui nous sépare encore d'Angora.

Ce n'est pas cependant sans peine que nous gagnons cette ville, car, partis à six heures et demie du matin, nous n'y arrivons, sans un moment d'arrêt (nous déjeunons même à cheval), qu'à neuf

heures et demie du soir! La faute en est à la neige tombée en abondance qui couvre les sentiers dans la montagne et rend la marche lente et pénible. A cinq heures de l'après-midi, après plus de dix heures de route, nous atteignons seulement le sommet du deuxième col de Beyjas, d'où nous apercevons enfin Angora. Le soleil couchant l'entoure à ce moment d'une auréole de lumière rose que l'éclat de la neige immaculée qui nous environne de toutes parts rend plus brillante encore. Mais, hélas! les blancs minarets que nous voyons se dresser à l'horizon sont bien éloignés, et comme la nuit nous surprend à peine descendus dans la vallée, pendant près de trois heures, sans guides, avec des chevaux fourbus, nous dirigeant à la boussole et sur les étoiles, prêtant l'oreille aux aboiements que nous percevons dans le lointain, montant et redescendant sans cesse les innombrables monticules qui entourent la ville sans jamais voir quelque indice qui nous renseigne, nous poursuivons notre route, escortés de quelques loups, étonnés de rencontrer des voyageurs à pareille heure. Enfin nous apercevons au loin des lumières ; peu à peu elles deviennent plus distinctes et, à neuf heures et demie du soir, nous franchissons la porte de l'enceinte et commençons à gravir les rues en pente de l'antique Ancyre. Par ce temps de glace et de verglas, avec des mon-

tures exténuées par quinze heures de marche consécutives, l'ascension en est vraiment dangereuse et je n'ai pas fait cent mètres que mon cheval manque à la fois des quatre pieds et s'effondre sur le pavé m'entraînant sous lui. Nous glissons de la sorte jusqu'au mur de la maison voisine qui nous arrête enfin. Ma monture se relève, moi de même ; grâce à Dieu, c'est sans aucun mal ; je me remets vivement en selle, et après un nombre incalculable de faux pas et de glissades, nous parvenons au seuil de l'unique hôtel. Mais la porte en est close ; nous sommes faits comme des voleurs, couverts de neige et de glaçons, nos hommes qui nous entourent ont tout l'air d'affreux bandits, et la lucarne qu'on a sournoisement entr'ouverte un instant pour nous mieux regarder se referme aussitôt. Nous avons beau protester, supplier, tempêter, menacer dans tous les idiômes que nous pouvons réunir à nous tous, nos objurgations ne produisent pas plus d'effet en turc qu'en arménien, en grec qu'en italien, en allemand qu'en français. Pendant plus d'une demi-heure nous maugréons dans la rue, quand enfin, grâce à des agents de police et à un ingénieur accourus au vacarme, ainsi qu'à nos promesses de prompte et sévère vengeance, on se décide à nous ouvrir et à nous donner de quoi manger et de quoi nous coucher.

Cette arrivée pénible et cette installation défectueuse nous firent toujours éviter dans la suite d'aborder les grandes villes ap ès le coucher du soleil. Outre d'abord que nous n'aurions pu être reçus à cette heure aussi aimablement qu'on avait toujours l'habitude de le faire, en envoyant à notre rencontre officiers et soldats d'escorte, nous aurions partout éprouvé les mêmes difficultés qu'à Angora, les Orientaux ne sortant pas la nuit et se refusant obstinément, par crainte des voleurs, à ouvrir leur porte à des étrangers. Nous sommes d'ailleurs très mal installés dans cet hôtel et nous nous réjouissons fort de recevoir, dès lé lendemain matin, la visite de M. Ossent, inspecteur divisionnaire, qui vient nous prier gracieusement d'accepter l'hospitalité chez lui.

CHAPITRE II

SOMMAIRE. — Angora. — Abeddin-Pacha. — Départ pour Césarée. — Le Kizil Ermark. — Légendes d'Hadji-Bektash. — Kirkscheir. — Une école de village. — Arrivée à Césarée. — Les hans en Turquie d'Asie.

Ancienne colonie gauloise, riche de souvenirs de toute sorte, réputée déjà du temps d'Alexandre de Macédoine et ayant longtemps joué dans l'histoire des guerres de Phrygie et de Galatie un rôle important, la ville d'Angora est bien déchue de son antique splendeur. Le fanatisme musulman, aidé de l'incurie des habitants, a fait disparaître toute trace des palais splendides que les Romains y élevèrent jadis; seules quelques colonnes et quelques bas-reliefs, perdus dans les murs de la citadelle où ils ont été employés comme matériaux de construction, peuvent encore donner une idée approximative de la richesse et de l'élégance de ces monuments. De la domination des croisés et du passage des Seldjoukides il reste moins encore : quelques fondations d'églises, quelques ruines de mosquées ; quant aux Turcs, ils n'y ont rien bâti

qui ait le moindre cachet d'élégance ou de finesse : le logement du gouverneur est horrible, les mosquées petites et sans caractère; une seule d'entre elles, élevée auprès de la porte de Constantinople, est d'un joli modèle et rappelle en même temps un affreux souvenir des temps antérieurs. Elle fut construite, ainsi que deux autres toutes pareilles situées aux extrémités de la ville, et dont il ne reste plus trace aujourd'hui, peu après la conquête, par un vali turc, qui, désireux de donner aux populations réfractaires de la contrée un permanent exemple de sa sévérité et de sa puissance, y avait fait adjoindre, en avant du minaret, une potence, où, chaque matin, était accroché par son ordre un nouveau chrétien. De la sorte, les paysans des environs, en entrant dans la ville, se trouvaient chaque jour en présence de trois nouveaux cadavres dont la vue devait les rappeler à l'obéissance et leur enseigner l'omnipotence des Osmanlis. — Cela ne leur profita guère au début, car ce fut aux portes d'Angora, sur le même terrain qu'avait illustré Pompée en battant Mithridate, que leur sultan Bayazid (1), fils de Mourad, ac-

(1) Sa cruauté inouïe et la haine qu'avaient conçue pour lui la plupart des habitants de son empire furent la cause principale de sa défaite. Au moment de l'action, toutes ses troupes asiatiques l'abandonnèrent volontairement, et seuls les janissaires, aidés des milices européennes (serbes et bulgares), résistèrent pendant quelques instants.

couru avec toutes ses troupes au-devant de Timour-Lenk, fut complètement défait par les hordes indomptées qui avaient déjà conquis la moitié de son empire. Ils durent attendre le règne de Mahomet Ier pour rentrer en possession de l'antique cité et réparèrent alors la citadelle qui devint une des plus fortes de l'Asie.

Située sur une haute colline qui domine la ville, défendue sur le front Nord par un escarpement rocheux d'une grande profondeur, séparée des maisons qui se pressent à ses pieds par une épaisse et double muraille, elle ne contient plus que des ruines, assez importantes cependant pour justifier encore sa splendeur passée. Des milliers de prêtres et de janissaires y logeaient jadis, mais la plupart de leurs demeures se sont effondrées et il n'en reste que quelques-unes misérablement habitées par une population sordide et loqueteuse, dont les mains se tendent, avides, sur le passage du voyageur autorisé à gravir le sommet du réduit central, d'où l'on embrasse d'un beau coup d'œil la ville et ses environs.

Quoique grande et relativement bien construite, Angora ne compte que vingt-cinq mille âmes ; beaucoup de maisons y sont désertes, et le commerce décroissant de l'Anatolie en avait fait partir de nombreuses familles juives, grecques ou arméniennes que l'ouverture de la voie ferrée aura

vite fait d'y ramener ou de remplacer par d'autres. Toutes les boutiques y appartiennent exclusivement aux chrétiens, et, le dimanche, il est impossible pour cette raison de se procurer quoi que ce soit dans cette ville mahométane ! Les femmes de ces négociants, couvertes, comme leurs concitoyennes musulmanes, d'un immense voile blanc qui leur descend jusqu'aux pieds, suivent à l'égard de l'étranger les mêmes règles de pudeur exagérée. Dans les rues, sur notre passage, elles se retournent vivement contre la muraille et restent de la sorte immobiles aussi longtemps que nous sommes à leur hauteur. Si l'on veut s'expliquer pourquoi des chrétiennes observent encore maintenant une pareille attitude en face de leurs coreligionnaires, il faut se rappeler d'abord que de tout temps, en Orient, aussi bien sous la domination assyrienne que pendant l'occupation persane, grecque ou romaine, les femmes ne purent jamais sortir que voilées et qu'on leur fit toujours une loi de se dérober autant que possible aux regards de l'homme. La conquête turque et arabe, loin d'abolir ces prescriptions anciennes, les réglementa à nouveau, et maintenant que, grâce à l'appui de l'Europe, les chrétiens sont délivrés des mesures vexatoires qu'ils supportaient jadis, cette coutume s'est tellement ancrée dans leurs mœurs que leurs épouses, dans toute l'Anatolie, l'Arménie

le Kurdistan, se voilent avec autant de soin
: les Musulmanes et regardent d'un œil aussi
ırroucé le profane qui peut, à la dérobée, sur-
ındre les traits de leur visage. Les Juives
ıles, quoique revêtues de la même étoffe blanche,
s'en couvrent pas la figure et savent, bien au
ıtraire, décocher à merveille à l'étranger qui
se leurs plus brûlantes œillades. Leur moralité
st cependant guère inférieure à celle des autres
nmes du pays, qui, malgré leur tenue si rigide
dehors, n'ont aucune idée, une fois rentrées
ez elles, de leurs devoirs d'épouses et de mères
satisfont généralement, sans le moindre scru-
le, à toutes les fantaisies qui leur passent par
tête.

Dès le lendemain de notre arrivée, le Vizir,
ıeddin-Pacha, ancien ministre des affaires étran-
res, vali du gouvernement d'Angora, nous
çoit avec la plus grande amabilité. D'origine
ɔanaise, s'exprimant à merveille en français, ce
ut fonctionnaire turc s'entretient longuement
ec nous du voyage que nous allons faire, nous
ınne de sages conseils, et, après lecture de nos
tres vizirielles, nous remet un message per-
nnel adressé par lui au vali de Sivas sur le ter-
oire duquel nous pénétrerons en sortant du sien.
y joint un bouyourldou, sorte de firman destiné
ıx autorités de son vilayet, et dans lequel,

commentant les gracieuses intentions de son souverain à notre égard, contenues dans nos lettres vizirielles, il leur donne l'ordre de se mettre entièrement à notre disposition.

On ne saurait, quand on circule dans ces pays, se munir de trop de pièces officielles. Il faut toujours pouvoir y parler haut et ferme, et, pour s'y faire respecter et pour obtenir des autorités ce qu'on est en droit de leur demander, il est nécessaire d'avoir toute une liasse de papiers, sans lesquels un fonctionnaire grincheux peut toujours élever des doutes sur votre identité. Dans toute la durée de notre voyage, nous avons dû de la sorte avoir toujours sous la main : 1° nos passeports français dûment légalisés en Turquie ; 2° une lettre du Grand Vizir pour le gouverneur (vali) de chaque province que nous devions traverser, lui donnant l'ordre, au nom du Padischah, de nous protéger envers et contre tous et de nous fournir ainsi qu'aux gens de notre suite toutes les facilités désirables pour continuer notre route ; 3° une lettre officielle que chaque vali nous donnait en quittant sa résidence pour remettre en mains propres à celui de la province suivante et dans laquelle il ajoutait sa recommandation personnelle aux nombreuses cartes ou lettres que nous avions pu obtenir pour chacun d'eux avant notre départ de Stamboul ; 4° un bouyourldou,

sorte de passeport spécial qui n'est conféré qu'aux étrangers munis de lettres vizirielles et que nous montrions, en cas de besoin, aux petits fonctionnaires pour obtenir la satisfaction immédiate de nos désirs.

Après nous être ainsi procuré toutes les pièces nécessaires, le lundi, 22 décembre, nous quittions Angora pour nous enfoncer plus avant en Anatolie et prendre la route de Césarée, d'où nous devions gagner Sivas. Comme par exception, et grâce à la vallée du Kizil-Ermak, qu'on suit sur presque toute sa longueur, on peut atteindre malgré les neiges (quoique non sans peine, comme nous le vîmes dans la suite) cette dernière ville en voiture, nous avions fait marché avec deux Tatares qui devaient nous y transporter avec nos hommes et nos bagages.

A l'heure dite, nous nous embarquions donc dans leurs arabas, grandes voitures recouvertes d'une bâche en cuir, attelées, l'une de trois, l'autre de quatre chevaux, et, descendant avec beaucoup de difficultés les rues tortueuses et en pente de la ville, nous prenions la direction de Césarée.

La route, s'il est permis de donner ce nom à deux ornières profondément tracées dans la neige, s'élève bientôt sur les collines qui bordent Angora, et l'on y jouit d'un charmant coup d'œil. De nom-

breuses maisons de plaisance, de ravissantes villas, environnées de vignes, descendent jusqu'au fond de la vallée, de l'autre côté de laquelle on aperçoit en amphithéâtre toute la cité, appuyée à la montagne et dominée par le noir rocher de basalte sur lequel s'élève la citadelle. C'est là que, pendant l'été, les habitants viennent se mettre à l'abri des chaleurs de la canicule; l'endroit est vraiment bien choisi, et, à l'heure matinale où nous nous y trouvons, le léger brouillard qui flotte dans la vallée prend au lever du soleil des nuances dorées et carminées, qui, en se mélangeant avec l'éclatante blancheur des neiges environnantes, revêtent chaque arbre, chaque maison, chaque détail du paysage des plus riantes couleurs.

Une fois sorti de cette première vallée, le chemin se maintient sur un plateau élevé que nous traversons du Nord-Ouest au Sud-Est pour rejoindre la vallée du Kizil-Ermak (rivière rouge: l'Halys des anciens). Nous n'y rencontrons que quelques Turcs poussant devant eux de misérables ânes sur lesquels ils transportent à Angora les provisions qu'ils veulent y vendre. Pour résister au froid et pour braver la neige qui tombe avec violence, ces malheureux paysans n'ont sur le corps qu'une ou deux mauvaises chemises, une veste en morceaux, un pantalon déchiré dont le bas est attaché avec des bandes d'étoffe,

et d'épaisses pantoufles de drap. Ils mettent par-dessus cet accoutrement sommaire un énorme sac fait en peaux, en drap ou en grosse toile, au fond duquel ils ont percé un trou et qu'ils ont fendu dans son milieu et d'un côté seulement sur toute sa longueur; pour le tenir plus rigide, ils y fixent au fond un morceau de bois qui s'appuie sur leurs épaules, et, passant leur tête par l'ouverture, tout le reste de leur corps se trouve enfoui dela sorte dans une espèce de poche gigantesque où ils sont relativement à l'abri.

Au bout de deux jours de route, après avoir traversé les villages de Tchakal-Keuï, Binam, Tol, Boyaluk, nous descendons dans la vallée du Kizil-Ermak et nous nous trouvons bientôt en face de Keupru-Keuï. Un pont, chose plus que rare en ces contrées, franchit en cet endroit la rivière au milieu d'un amoncellement vraiment prodigieux de blocs immenses de pierres, de rochers énormes, qui, aussi loin que la vue peut s'étendre, recouvrent le sol de la vallée et les pentes de la montagne. Le Kizil-Ermak s'y fraye difficilement un étroit chemin et disparaît dans une gorge sinueuse encore inexplorée; sur sa rive gauche, un vieux lion de pierre, quelque reste des Perses ou des Arabes, semble garder le pont, et les gens du pays qui nous entourent nous racontent à son sujet ainsi qu'à propos des rochers qui encombrent les

environs une de leurs plus anciennes et vénérées légendes.

Hadji-Bektash, l'un de leurs plus grands saints, habitait jadis ces régions. Berger dans son jeune âge, il menait paître au loin les troupeaux de la commune quand, un jour, voulant passer la rivière il se trouva en face d'un lion terrible qui lui barrait la route. Après l'avoir vainement exhorté au nom d'Allah et du Prophète à lui céder le chemin, le saint Musulman prit son cimeterre, l'en tua d'un seul coup, et, pour témoigner aux générations futures la puissance du Très-Haut, le changea en pierre et le maintint fixé de la sorte à perpétuité sur la place même où il l'avait rencontré et vaincu.

Quant aux innombrables rochers qui couvrent toute la région ce fut lui qui les réunit de la sorte, et voici à quelle occasion. Un jour que, pasteur fidèle, il était descendu dans un précipice afin d'y rechercher une de ses brebis égarées, survint un loup, qui, trouvant le troupeau sans défense, choisit l'agneau le plus gras et le plus beau et l'emporta pour le dévorer. A son retour, Hadji-Bektash ne put que constater le larcin et se mettre, mais vainement, à la recherche du ravisseur. Enfin cependant il arriva sur les lieux où le carnassier venait de terminer son festin; les restes de la pauvre bête, encore chauds, en témoignaient sûrement et force lui fut de rentrer au bercail avec

un nombre de moutons inférieur à celui qu'on lui avait confié. Il alla donc, dès son arrivée, trouver une vieille femme à qui appartenait l'agneau pour lui dire que le loup avait mangé son bien, mais aussitôt celle-ci s'emportant le traita de menteur, de voleur, et, l'amenant devant les anciens du village, l'accusa publiquement de le lui avoir dérobé. Malgré ses dénégations et ses pleurs, le pauvre berger ne put convaincre ses juges qui lui retirèrent la garde du troupeau. Pour témoigner alors de sa bonne foi, il demanda aux anciens du village s'ils le croiraient quand il leur amènerait le loup qui avait mangé l'agneau et leur ferait dire la vérité par cet animal lui-même. On lui répondit affirmativement. Il partit donc pour la montagne, et, ne sachant lequel avait commis le larcin, il se mit à appeler tous ceux de la contrée ; à l'instant ceux-ci arrivèrent vers lui, dévalant des hauteurs, accourant de la plaine. Il les réunit, et, élevant la voix : « Qui d'entre vous, dit-il, a dévoré l'agneau ? » « Moi, » répondit l'un d'eux. Aussitôt, le saint, prenant les autres à témoin : « Vous l'avez entendu, voilà celui qui a commis le méfait ; venez tous avec moi l'attester au village ; » et il partit, les emmenant tous à sa suite. Mais, quand les habitants l'aperçurent arrivant chez eux entouré de cette formidable escorte, ils prirent peur, et, plutôt que de rester pour entendre leur

témoignage, ils s'enfuirent au plus vite. Quant au pauvre Hadji-Bektash, il dut licencier ses singuliers compagnons sans avoir pu se réhabiliter aux yeux de ses concitoyens.

Il repartit donc bien triste vers la montagne, et, arrivant au lieu où l'agneau avait été dévoré, il se mit à pleurer sur ses malheurs, puis, invoquant Dieu et le Prophète, il adjura les pierres et les rochers qui avaient assisté au meurtre de venir témoigner pour lui. Au même moment, par la volonté d'Allah, des sommets des monts, des pics les plus voisins, tous les rochers se mirent à descendre, se précipitant dans la vallée pour venir attester son innocence. Mais, sous une pareille avalanche, le village entier allait disparaître, et déjà les habitants terrorisés se voyaient écrasés sous ces millions de blocs de pierres qui accouraient en bondissant, quand, sur un simple geste d'Hadji-Bektash, ils s'arrêtèrent tous à l'instant, et trois rochers seulement, ceux qui avaient assisté du plus près au meurtre de l'agneau, entrèrent avec lui sur la place publique et vinrent devant tous témoigner en sa faveur. Bien entendu l'estime et la confiance de ses concitoyens lui furent aussitôt rendues, mais depuis ce temps les blocs de pierres et les rochers accourus en foule de la montagne sont restés là où le saint les a arrêtés et c'est de la sorte que les naturels expliquent

leur amoncellement sur une immense étendue et leur prodigieux entassement.

Après une bonne nuit passée dans ce village, nous en repartons, le mercredi 24 décembre, dans la direction de Césarée, abandonnant jusqu'à cette dernière ville la vallée du Kizil-Ermak pour suivre sur sa rive droite une route assez fréquentée, sur laquelle nous rencontrons souvent d'autres arabas que notre venue force à sortir précipitamment du chemin et fait généralement embourber dans la neige.

Pendant les premières heures, nous circulons encore au milieu du même assemblage vraiment extraordinaire de rochers et de pierres de toutes formes et de toutes dimensions, enchevêtrées les unes dans les autres et ne reposant souvent que dans un état d'équilibre fort instable. Quelle a bien pu être la cause de cette agglomération colossale, quelle force inconnue a pu briser et laisser ensuite sur place ces milliers de kilomètres cubes de pierres? On n'a souvenir, dans le pays, d'aucun grand cataclysme de la nature auquel on pourrait attribuer ce résultat si bizarre et on croirait vraiment, en se promenant au travers de ces roches immenses entassées les unes sur les autres, errer au milieu d'un champ de bataille fantastique, où, après une lutte formidable, des montagnes ennemies, dans un choc prodigieux,

seraient venues se heurter et se briser les unes contre les autres, couvrant le sol de leurs gigantesques débris.

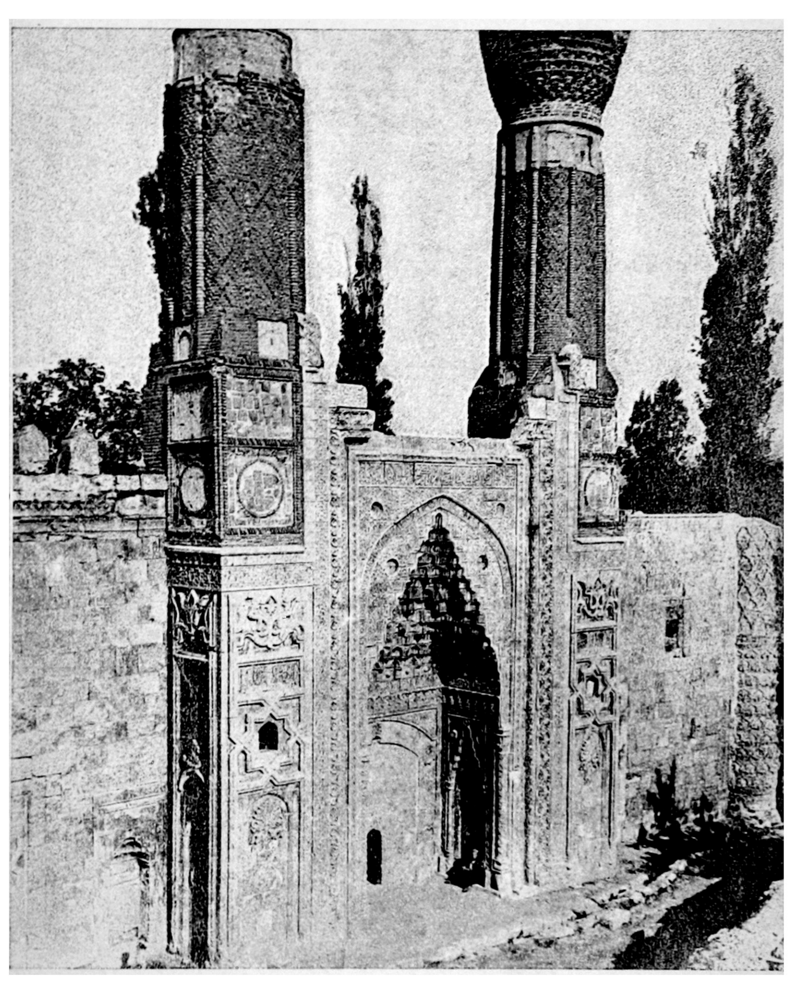
Au bout de quelques heures, la route perd ce caractère sauvage et désolé pour présenter au contraire aux environs de Kirkscheïr (Kirscheher) une suite de ravissants villages, bien situés dans une riante vallée, couverte d'arbres fruitiers. Pendant plus de dix kilomètres, c'est une série ininterrompue de jardins, entourés de hautes murailles de terre, bordés de peupliers, et dans lesquels poussent, pêle-mêle, des pommiers, des cerisiers, des noyers, des mûriers, ainsi que de superbes ceps de vigne. Les maisons, fort nombreuses, disséminées dans ces jardins, ainsi que celles des villages que nous traversons successivement, doivent y être pendant l'été un agréable lieu de refuge. Elles sont malheureusement aussi mal construites que possible et consistent essentiellement en deux murs de boue sur lesquels repose, au moyen de branchages et de rondins mal dégrossis, un toit de terre ou de chaume. Comme fenêtres : quelques trous, gros comme le bras, bouchés tant bien que mal avec du papier huilé, remplaçant économiquement, il est vrai, mais très désavantageusement, le verre encore fort cher en Asie. Voilà comment sont logés les habitants dans toute l'Anatolie, et ces misérables

maisons, dans lesquelles nous n'entrons pour nous coucher le soir qu'avec grande répugnance, vont cependant bientôt nous sembler des palais quand il nous faudra les comparer aux sordides tanières dans lesquels Kurdes et Arméniens s'enfouissent pendant l'hiver.

A Kirkscheïr, d'ailleurs, nous trouvons encore une sorte d'auberge dans laquelle nous passons la nuit, et nous essayons de nous y faire apporter, pour les acheter, les anciens tapis qu'on fabriquait autrefois dans la ville et aux environs, mais, hélas! cette industrie a disparu comme tant d'autres; des merveilleux tapis de haute laine qu'on y produisait il ne reste plus trace, et les marchands nous offrent en échange d'horribles carpettes qu'on leur expédie d'Europe et que nos paysans refuseraient d'acheter à la foire de leur canton. Qu'est donc devenu, chez ces peuplades, le sens artistique si développé jadis? Peut-être l'état misérable dans lequel vivent la plupart des habitants a-t-il détruit peu à peu leur goût et anéanti leur talent! Toujours est-il que leurs productions actuelles n'ont plus aucun cachet d'élégance ni de finesse et ne sònt généralement que d'horribles reproductions de mauvais modèles européens.

La sortie de la petite ville de Kirkscheïr est aussi jolie que son entrée, et tout le pays que

nous traversons est naturellement riche et fertile. De nombreux villages y sont construits dans la vallée et regorgent de récoltes, invendues faute de moyens de transport et de débouchés certains. Elles sont renfermées, ou dans d'immenses caves creusées dans le sol, ou dans des sortes de silos cylindriques, de deux à trois mètres de profondeur sur deux mètres de diamètre, recouverts de terre. Ces trous, souvent à moitié vides et situés dans les villages tout autour des demeures, sont un danger constant pour le voyageur qui risque toujours de s'y laisser choir, car rien ne le prévient de leur présence et, par le temps de neige et de glace que nous avons en permanence, nous ne pouvons faire un pas en dehors des maisons sans manquer d'y tomber. Heureusement les habitants sont pour nous aussi accueillants que possible et nous guident avec grand soin de peur qu'il ne nous arrive quelque accident dont le gouvernement pourrait, croient-ils, les rendre responsables. Partout ils nous apportent avec empressement les denrées nécessaires à notre nourriture, ainsi qu'à celle de nos hommes et de nos chevaux, et se montrent particulièrement contents des pourboires que nous leur laissons. Pauvres gens, ils ne sont pas habitués à être payés par ceux qui, comme nous, voyagent avec des lettres officielles et une escorte, et c'est généralement avec stupéfaction



Phot. par l'Auteur.

SIVAS. PORTE DE L'HOPITAL

qu'ils constatent, au moment de notre départ, que non seulement nous leur remboursons ce que nous avons pris chez eux, mais encore que nous y ajoutons quelque chose pour leur peine.

L'un d'entre eux dans sa joie veut à toute force nous montrer une précieuse relique : c'est un vieux pan de mur tout délabré dont la légende fort ancienne se rattache aux miracles opérés par le saint musulman Hadji-Bektash, précédemment cité. Comme on était venu lui annoncer qu'un de ses rivaux en sainteté et en prodiges, Hadji-Baïram, qui vivait à Angora, voulait lui rendre visite, et était déjà parti à cet effet, monté, au grand ébahissement et à la grande vénération de la foule, sur un lion gigantesque qu'il dirigeait avec un serpent en guise de cravache, notre pieux pèlerin, envahi d'une sainte jalousie, prit à témoin ceux qui l'environnaient que s'il était difficile à Hadji-Baïram de venir le voir en se servant d'animaux sauvages et indomptés, il accomplirait, lui, avec la grâce de Dieu et de son Prophète, quelque chose de bien plus merveilleux encore en allant à sa rencontre porté par des objets inanimés. Et, à la profonde stupéfaction de tous, enjambant le mur le plus voisin, Hadji-Bektash, emporté par ce véhicule d'un nouveau genre, partit comme une flèche au-devant de son vénérable visiteur. Pour honorer sa mémoire et le souvenir de ses miracles, les Turcs

ont construit dans la petite ville de Hadji-Bektash que nous laissons légèrement sur notre droite un grand couvent (téké) habité en permanence par cent cinquante derviches qui hébergent gratuitement tout voyageur qui frappe à leur porte. Ils sont entretenus par la ville, laquelle, pour ce fait, est exemptée de la moitié de ses impôts et ils jouissent d'une grande réputation dans tout le pays (1).

L'un d'eux, détaché, au village de Moudjour, à la garde d'une pierre sainte, nous raconte à sa manière la guerre de 1878, pendant laquelle il servait à Plewna, et est si content des dix piastres (2 fr.) que nous lui donnons en le quittant qu'il court pendant près d'un kilomètre derrière nous, célébrant à haute voix nos louanges et priant Allah de nous combler de bienfaits et de nous donner bonne route.

Je ne sais si ses prières sont bien efficaces, mais toujours est-il qu'en nous rapprochant de Césarée le chemin devient meilleur; la neige s'est durcie

(1) Ce fut le même Hadji-Bektash qui fut visité par le Sultan Orkhan, fils d'Osman (726 à 761 de l'hégire). Le chef des Croyants lui ayant demandé sa bénédiction, un drapeau et un nom pour une nouvelle troupe qu'il venait de former, le derviche, élevant une de ses manches sur la tête d'un des soldats: « que son nom, dit-il, soit yeni tcheri (nouvelle troupe), son visage rayonnant, son bras triomphant, son sabre tranchant, sa lance acérée et que la victoire soit sa mère. » De cette visite date le nom de « janissaires » et, en mémoire de cette cérémonie, le bonnet de feutre blanc que portaient ces soldats fut augmenté par derrière d'un morceau d'étoffe représentant la manche du cheïk.

par la gelée et, quoique le froid soit vif (— 16°, — 17°), hommes et chevaux se portent à merveille. Nous partons généralement au point du jour, donnons ensuite à nos bêtes une heure de repos pendant laquelle nous déjeunons et arrivons toujours avant la nuit dans un village où nous choisissons une maison pour y coucher.

A l'une de ces courtes haltes, faite dans le petit village de Topaklu-Keuï, nous nous amusons à visiter l'école et y constatons avec surprise la présence de plusieurs petites filles à côté des jeunes garçons. C'est là un symptôme de grand progrès moral dans cette partie de la Turquie et un indice certain du prochain relèvement de la femme dans ces contrées, car donner de l'instruction à un être qui, d'après leur religion, n'a pas d'âme, et, d'après leur loi, n'a pas de personnalité civile, est pour les Osmanlis une chose toute nouvelle. Ce n'est pas à dire que celles qui sortiront de ces écoles auront des connaissances nombreuses et variées; elles y apprendront concurremment avec leurs camarades de l'autre sexe tout ce qu'on pourra leur y enseigner, c'est-à-dire : leurs prières en arabe, après avoir essayé au préalable de les leur faire comprendre en turc, les règles générales de la religion mulsumane, peut-être la lecture, et tout à fait exceptionnellement l'écriture et l'arithmétique. C'est là que se borne le savoir de leur

professeur, et, rarement à la campagne garde-t-il ses élèves assez de temps pour le leur inculquer tout entier; en règle générale, le Turc, à moins qu'il ne soit d'une classe élevée de la société, ne sait ni lire ni écrire. En sortant de ce petit village, et avant d'arriver à Humeddeddé, nous laissons sur notre gauche une série de quatre grands tumulus superbes, bien alignés l'un derrière l'autre dans la direction de Césarée, et sur lesquels les gens du pays ne peuvent malheureusement nous donner aucun renseignement. Hauts de vingt mètres et de forme rectangulaire, à pente douce d'un côté et présentant au contraire sur les trois autres faces une banquette de quatre mètres de largeur, à moitié de leur élévation, ils sont encore inexplorés et font apparemment partie d'un même ensemble (leur similitude de construction et leur alignement dans la direction de Césarée semblent tout au moins le prouver).

A peine les avons-nous quittés que nous descendons dans la vallée du Kizil-Ermak et, franchissant cette rivière sur un ancien pont arabe, nous suivons le Kara-Sou qui doit nous amener à Césarée. Tout le long du chemin qui le borde, les moulins se succèdent sans interruption; nous en voyons une quantité, espacés à peine de deux à trois cents mètres les uns des autres. Leur construction est d'ailleurs des plus rudimentaires :

une simple maisonnette carrée, dans laquelle une dérivation du torrent amène par un canal latéral une certaine quantité d'eau, qui, lorsqu'elle a atteint les deux ou trois mètres d'altitude nécessaires pour faire marcher la roue, se précipite sur elle au moyen d'un large tuyau de bois. Un mécanisme primitif transmet le mouvement à deux petites meules de pierre qui ne broyent que fort mal le blé qu'on verse entre elles; aussi la farine est-elle généralement fort mauvaise et le pain exécrable.

Nous nous arrêtons auprès d'une de ces minoteries embryonnaires pour déjeuner et, à ce moment, nous constatons avec stupeur que les joncs et les roseaux d'un immense marais, qui borde à cet endroit le chemin sur une grande longueur, semblent s'avancer vers nous; nous avons beau nous écarquiller les yeux, nous voyons très nettement toute une muraille verte et jaune qui chemine sur la route et ne pouvons comprendre par quel sortilège elle se meut de la sorte. Ce n'est que lorsqu'elle se trouve seulement à quelques pas de nous que nous possédons enfin la clef de ce mystère qui commençait à nous intriguer vivement, car nous n'apercevons qu'alors environ deux cents petits ânes qui se rendent à la ville porteurs d'immenses bottes de roseaux; leurs charges gigantesques, hautes de trois à quatre mètres,

traînant jusqu'à terre, les pauvres animaux y disparaissent complètement, le bout seul de leur tête en émerge avec peine, et nous comprenons facilement, en les voyant de près, que nous ayons pu, pendant si longtemps, chercher, sans le trouver, le moteur inconnu qui transportait cette masse de verdure. Nous n'en restons pas moins sur la défensive pendant tout le défilé de cette singulière caravane, car l'ensemble de ces bottes énormes forme un taillis si touffu qu'il serait bien facile à une troupe de brigands de s'y dissimuler et d'en profiter pour approcher de nous sans être vue. Il n'en sort heureusement personne et, sitôt que la route est devenue libre, nous nous dirigeons vers Césarée, que nous apercevons adossée au mont Argée dont la cime aiguë, éblouissante de neige, s'élève à plus de 4.000 m. au-dessus de la mer.

Cependant, il est écrit que nous n'entrerons dans les grandes villes qu'avec difficulté. A peine arrivés aux barrières, deux employés se précipitent en nous priant respectueusement de nous arrêter et demandent non moins poliment d'où nous venons. Nos hommes d'escorte leur ayant répondu, en plus des renseignements qui leur sont fournis les deux gardiens demandent à voir quelque pièce officielle. Nous leur donnons donc le bouyourldou du vali d'Angora, valable pour toute l'étendue de son vilayet, dans lequel nous nous

trouvons encore. Mais ces braves gens, après l'avoir retourné pendant cinq minutes dans tous les sens, sont obligés de nous avouer qu'ils ne savent pas lire. Mon ami Julien, se donnant cette peine pour eux, leur en fait la lecture ; les voilà alors pris d'une sainte terreur et, bien plus gênés encore qu'auparavant, ils parviennent, non sans réticences, à nous expliquer que c'est par mesure sanitaire qu'ils ont reçu l'ordre formel de ne laisser entrer personne venant des vilayets d'Alep ou de Diarbékir. Comme nous arrivons d'Angora, cette clause, semble-t-il, ne doit pas nous atteindre, d'autant que nous n'avons aucune envie de faire, par un froid de 17 degrés une quarantaine de huit jours, sous la tente, en dehors de la ville ; nous nous remettons donc en marche, mais voilà ces pauvres gens qui se jettent à nos genoux, nous suppliant d'attendre et de ne pas enfreindre leur consigne, car ils sont si ignares qu'ils ne peuvent comprendre comment, venant d'Angora à l'Ouest, nous n'avons pas traversé les provinces encore contaminées par le choléra et toutes situées au Sud. Finalement, pour couper court à toutes ces discussions et savoir au juste ce qui en est, nous envoyons prévenir de notre arrivée le général de division, commandant la ville, en lui faisant parvenir une de nos lettres vizirielles. Dix minutes à peine se sont écoulées qu'une troupe de gendar-

mes, expédiés de suite par l'autorité militaire, nous fait enfin pénétrer dans la ville et nous conduit dans un han tout neuf, construit récemment par un riche Arménien.

Ces sortes d'hôtelleries, comme on en trouve dans presque tout l'Orient, se composent essentiellement d'une immense écurie, où les voyageurs mettent leurs chevaux, et d'une suite de chambres absolument nues, toujours sans feu et quelquefois sans fenêtres, dans lesquelles ils s'installent avec leurs tapis et leurs couvertures. Une grande salle commune, servant tout à la fois de café, de réfectoire et de dortoir, abrite ceux qui ne veulent pas se payer le luxe d'une chambre à part, et les arabas ainsi que les charges de marchandises sont entassées pêle-mêle dans une vaste cour.

C'est au milieu d'une affluence considérable d'habitants que nous descendons de voiture et que nous nous installons au han, où nous avons bientôt fait avec nos fourrures et nos tapis de nous organiser aussi confortablement que possible. Au dehors la foule stationne toujours; notre escorte ne lui a-t-elle pas raconté que nous étions les propriétaires (excusez du peu!) de tous les chemins de fer turcs présents et à venir! et ces braves gens, qui connaissent les bénéfices certains qu'ils retireraient de la construction d'une

voie ferrée, veulent absolument nous demander de faire pousser de suite la ligne d'Angora jusqu'à Césarée. Ils savent quelle richesse apporterait au pays l'ouverture d'une grande voie de communication qui leur permettrait d'écouler leurs produits, sans débouchés aujourd'hui, et ils sont las de payer chaque année au gouvernement, en plus de leurs impôts, cinq francs par tête, pour des routes qu'on ne construit jamais ou des ponts qu'on laisse tomber en ruines.

CHAPITRE III

SOMMAIRE. — Césarée: — la ville. — Les Arméniens. — La mission des Jésuites. — Les différents cultes. — Mgr Bogos. — Départ pour Sivas. — La route. — Sultan-Han. — Nos Tatares. — Les Osmanlis. — Arrivée à Sivas.

C'est sur un sol tout bouleversé par de fréquentes secousses volcaniques et dominé par un cratère de quatre mille mètres de hauteur que s'est bâtie la ville de Césarée. Le terrain qui l'environne se compose presque exclusivement de tufs et de cendres agglomérées, et de nombreuses crevasses encore béantes, de hautes coulées de laves, ainsi que les cônes de déjection qui surgissent de toute part, prouvent assez quelle fut autrefois la violence des éruptions de l'Argée. Tranquille désormais, et portant en toute saison sur sa cime aiguë une blanche couronne de neiges, cette gigantesque montagne s'élève d'un seul jet du milieu de la plaine. On frémit encore à l'idée du choc formidable, qui, d'une seule poussée, a pu faire jaillir des terres entr'ouvertes ce cône de douze mille pieds de hauteur et couvrir de cendres et de laves des régions entières. D'ail-

leurs, le volcan resta longtemps en activité et impressionna si fortement les premiers habitants de la contrée que le culte du feu y compta de fervents adorateurs, et que nul n'osait jadis gravir ses pentes escarpées.

A son pied même, l'antique ville de Césarée n'est plus qu'un monceau de ruines, à côté desquelles les Turcs et les Arméniens ont bâti une nouvelle, populeuse et florissante cité (Kaïsarieh). Japis capitale de la Cappadoce, puis de la petite Arménie, et connue sous le nom de Mazaca, elle fut successivement la proie de nombreuses invasions. Les souverains d'Assyrie, d'Arménie, de Perse s'en emparèrent tour à tour, puis les Grecs, les Romains y établirent leur domination, et pendant la longue période de paix qui suivit sa conquête par ces derniers, elle fut en butte, de la part des Empereurs de Byzance, à de violentes persécutions que la foi ardente de ses habitants et les polémiques passionnées de saint Grégoire et de saint Basile, évêques de Césarée, rendirent célèbres. Les Huns, les Mogols, les Turcmènes s'en rendirent maîtres ensuite, puis ce furent les Seldjoukides, les Tatares, enfin les Turcs, et toutes ces invasions successives, jointes à de fréquents et violents tremblements de terre, ont si bien détruit tous les anciens édifices qu'il est impossible, à l'exception des ruines imposantes de l'antique

forteresse, de trouver le moindre vestige des monuments antérieurs.

La ville moderne se compose de belles et grandes maisons, bâties en pierre pour la plupart, et plus confortables que ne le sont d'habitude les demeures en Turquie d'Asie. Le bazar y est superbe et les différentes voies qui le traversent, bordées de nombreux hans, remplis de marchandises de prix et de boutiques où se fait le petit commerce, sont toutes recouvertes d'une épaisse voûte de pierre, percée de grandes et claires ouvertures, par où le jour entre suffisamment pour pouvoir jouir du spectacle des merveilleux tapis, des délicieuses broderies qui y sont à vendre. Malheureusement pour l'acheteur, Césarée étant l'entrepôt naturel de toutes les marchandises précieuses fabriquées en Anatolie, en Arménie ou en Kurdistan les commerçants de Constantinople s'y approvisionnent directement, et les marchands du bazar, sûrs de trouver un débouché facile, demandent des prix formidables. Aussi avons-nous la sagesse de résister à la tentation et nous n'y faisons que peu d'achats; notre vertu se trouve d'ailleurs récompensée en Arménie, où, dès notre arrivée à Erzinguian et à Erzéroum, on nous offre, à cause de l'effroyable misère qui règne dans le pays, les plus belles étoffes et les tapis les plus rares pour le quart de leur valeur.

Notre première journée dans la ville se passe en visites officielles, en courses dans le bazar, et, quand nous rentrons au han, à la tombée du jour, nous sommes tout surpris de voir sortir de la cour une araba de luxe bien attelée et qui part au grand trot, n'ayant à l'intérieur qu'un homme seul, armé de pied en cap. Nous demandons des explications et nous apprenons que la voiture emporte un jeune Arménien de la ville qui va, de nuit, chercher sa femme, épousée la veille dans un village des environs, pour la ramener sans encombre à Césarée. Cette mesure bizarre, ce procédé craintif nous étonnent, et nous apprenons qu'il n'y a que quelques années à peine que les Arméniens ont le droit d'exercer pendant la journée les cérémonies de leur culte. Depuis la conquête musulmane, tout devait se passer pendant la nuit, afin de ne pas offusquer la vue des croyants, et bien mal avisé eût été un chrétien qui aurait osé, en plein jour, ramener sa jeune femme à son domicile ; il eût couru grand risque de la perdre en route ou de ne l'y apporter que fort endommagée. L'Europe étant intervenue à plusieurs reprises, les baptêmes, les mariages, les enterrements peuvent maintenant avoir lieu à toute heure. Mais quand il s'agit d'introduire dans la ville une jeune fille épousée dans les environs, il paraît que les Arméniens ont encore quelques

craintes et le jeune marié qui vient de partir avait dû, nous dit-on, prendre des précautions toutes particulières.

Le fanatisme intolérant des Turcs dans l'intérieur de leur empire tend d'ailleurs à diminuer chaque jour, et, grâce au protectorat vigilant que notre ambassade de Constantinople exerce sur les chrétiens d'Orient, les missions qui s'installent si courageusement dans ces lointains pays y prospèrent et y sont le meilleur soutien de notre influence. Ce n'est pas toujours cependant sans difficultés que le gouvernement ottoman laisse nos religieux fonder de nouveaux établissements, et les PP. Jésuites que nous visitons dans leur récent collège nous racontent tous les ennuis qu'ils ont eu à supporter au début. On a fermé leur école à trois reprises différentes, et cependant, chose extraordinaire, l'amour de l'instruction s'est tellement développé dans ces contrées que leurs jeunes élèves qu'on chassait par la porte rentraient ensuite par les fenêtres. Il faut dire, pour être juste, que leurs seuls ennemis n'étaient pas les Musulmans, et que les Arméniens orthodoxes leur en voulaient peut-être plus encore et cherchaient tout autant à leur nuire.

Singulier pays que cette Turquie d'Asie, où, non seulement les races les plus dissemblables vivent côte à côte sans se mélanger, mais où, de plus, se

pratiquent sans disparaître les religions les plus variées : Arméniens ou Grecs, Mahométans ou Syriaques, Maronites ou Chaldéens, Grégoriens ou Nestoriens, séparés quelquefois par des questions insignifiantes de rite ou d'interprétation, se dressent irréconciliables les uns contre les autres, excités surtout par leur trop nombreux et trop misérable clergé. Quelques-uns cependant sont plus éclectiques, et l'on nous citait l'un des grands commerçants chrétiens de la ville qui, ayant mis son fils aîné à l'école arménienne, avait fait entrer le second chez les Jésuites et le troisième à l'institut protestant. Il était sûr de la sorte d'avoir des appuis dans chaque parti, et ne considérait le culte différent qu'il faisait pratiquer à chacun de ses enfants que comme le moyen de leur faire donner gratuitement une excellente éducation.

Les Jésuites, dont nous parcourons l'établissement, si florissant déjà après sept années seulement d'existence, ont maintenant chez eux, dans cette seule ville, plus de trois cents cinquante élèves. Ils leur enseignent conjointement le turc, l'arménien et le français, ainsi que les notions les plus usuelles de géométrie, d'arithmétique, d'histoire et de géographie. Malheureusement pour la plupart d'entre eux, leurs parents les retirent de l'école avant que leur instruction soit complète, et, sitôt qu'ils peuvent, grâce à un rudiment d'édu-

cation, leur rendre quelque service, ils les mettent en apprentissage. Il n'en est pas moins vrai que, quelque peu de temps qu'ils aient passé au collège, ils y ont toujours étudié notre langue et appris, en même temps qu'à aimer et admirer leurs maîtres, à connaître et à apprécier notre beau pays. Peu de choses m'ont plus ému dans le cours de mon voyage, que les chaleureuses réceptions qu'on nous faisait dans ces écoles. A plus de mille lieues du sol natal, on ne peut s'empêcher de tressaillir en entendant soudain parler sa langue, en recevant les compliments enfantins de ces jeunes élèves qui crient de tout cœur : Vive la France ! et qui, n'en connaissant que les vagues indications données par leurs professeurs, expriment cependant bien haut leur reconnaissance et leur affection pour la nation généreuse qui, dans l'expansion de sa vitalité intellectuelle, les fait participer, par-delà les mers et les montagnes, aux bienfaits de sa civilisation.

Il se produit chez les jeunes Arméniens qui fréquentent ces institutions un phénomène assez curieux et qui nous a été confirmé dans tous les autres collèges que nous avons pu visiter dans cette région. Jusqu'à l'âge de quatorze, quinze ans, ils sont merveilleusement bien doués et aptes à comprendre ainsi qu'à retenir avec la plus grande facilité tout ce qu'on leur enseigne, mais, passé

cet âge, l'intelligence et la mémoire décroissent tout à la fois, le raisonnement manque, et ces petits prodiges ne font que des hommes très ordinaires. De plus, la fourberie, la duplicité, la jalousie, qui sont leurs passions dominantes, se révèlent déjà à l'âge le plus tendre, et d'une si éclatante manière que leurs maîtres nous disaient n'avoir jamais même besoin de chercher à connaître l'auteur inconnu d'une faute cachée. A peine l'avait-il commise que dix de ses camarades se précipitaient pour la leur raconter, et, si plusieurs d'entre eux s'arrangeaient ensemble pour faire une sottise, il y en avait immédiatement un qui venait les trouver pour dévoiler le secret commun.

Aussi l'état de division dans lequel ils vivent, une fois arrivés à l'âge mûr, est tel dans ces régions qu'aucune entreprise sérieuse ne peut être menée à bonne fin avec leur concours, et même leurs complots contre le gouvernement échouent toujours par la traîtrise de quelques-uns des conjurés. Peut-être d'ailleurs se sont-ils rendus compte de leur incapacité d'accomplir ensemble quelque chose d'important car, en 1890, au moment des derniers troubles d'Arménie, aucun d'entre eux, ni à Césarée ni aux environs, n'est entré dans la tentative de soulèvement national qui a si piteusement échoué. Très riches et maî-

tres de presque tout le commerce de la ville, ils vivent en assez bons termes avec les autorités turques et sont certainement moins éloignés des Musulmans que de leurs compatriotes catholiques. Mgr Bogos, l'évêque latin de la ville, nous dit à ce sujet qu'il n'a jamais avec le gouvernement que des rapports fort corrects, même très courtois, et que tous ses ennuis, toutes ses difficultés (entre autres le feu qu'on a voulu mettre à sa cathédrale) ne proviennent que des Arméniens orthodoxes, qui, fort jaloux des nombreuses conversions de leurs coreligionnaires au culte catholique, font tout au monde pour leur nuire. Leur clergé se rend compte peut-être du peu de stabilité de la foi de ses ouailles et c'est à son point de vue, avec juste raison, qu'il se défend autant que faire se peut contre l'arrivée de nouveaux missionnaires ou la création de nouvelles écoles gratuites. En effet, partout où, en Arménie, se fonde un nouveau collège les conversions s'opèrent en masse et les élèves affluent à tel point qu'on est obligé annuellement d'en refuser un grand nombre.

Pendant que l'évêque catholique, après nous avoir fait visiter son église (bâtie presque exclusivement avec un don du Saint-Siège), nous offre une délicieuse collation, arrive un riche Arménien de Mardin, qui veut à toute force, par l'entremise

de Sa Grandeur, nous vendre quatre splendides pièces d'or merveilleusement conservées de Néron, Trajan, Adrien et Justinien. Le prix exorbitant qu'il en demande d'abord, puis la facilité avec laquelle de quatre-vingts livres il descend à vingt-quatre nous donne à réfléchir et finalement, malgré l'envie que nous avons de rapporter en France des pièces aussi rares, nous renonçons à les acheter. Bien nous en prend, car, quelques jours plus tard, nous apprenons de source certaine que ces monnaies proviennent d'une trouvaille, faite tout récemment aux environs de Mardin, de trois mille pièces d'or latines, toutes remarquablement conservées et qui formaient jadis un de ces petits trésors de guerre que Rome, au temps de sa gloire et de sa splendeur, envoyait avec ses légions au travers de l'Asie jusqu'aux fleuves de l'Inde.

Le 1er janvier, pour bien inaugurer la nouvelle année, nous nous mettons en route vers Sivas et trouvons, à peu de distance de Césarée, une délicieuse petite mosquée de pur style arabe, bâtie sous le règne du sultan Sélim, fils de Souleïman (1); puis, après avoir gravi un col assez élevé

(1) Une inscription que Julien déchiffre de suite nous apprend que : « ceci fut construit sous le règne noble et béni, sous les « jours du sultan Sélim, fils de Souleiman-Khan, qu'il soit glo- « rifié et honoré, pour demoiselle Khadijeh, fille du défunt « Mouny-Pacha, prince impérial en l'année quatre et soixante

(1425) nous rejoignons, à la tombée du jour, la vallée du Kizil-Ermak que nous devons longer en nous en maintenant toujours à une dizaine de kilomètres au moins. Nous traversons de la sorte Touz-Hissar et venons coucher au pied d'une construction gigantesque que l'obscurité nous empêche de visiter à notre arrivée. Aussi, dès le lendemain matin, à peine le soleil est-il levé, que, l'appareil photographique en main, nous nous empressons d'aller contempler de plus près ce que nous n'avons pu bien distinguer la veille. C'est une immense hôtellerie, connue sous le nom de Sultan-Han et bâtie, croit-on, par le Sultan Souleiman afin de servir de lieu de repos aux voyageurs qui se rendaient de Césarée à Sivas. Avec le manque de sens pratique qui a souvent caractérisé les monarques orientaux, plutôt que d'échelonner sur la route plusieurs refuges confortables et bien bâtis qui eussent permis aux caravanes de trouver chaque soir un bon gîte, ce Sultan n'en fit construire qu'un seul, mais ce fut un véritable palais. L'immense rectangle qui le compose, de deux cents mètres de longueur sur cent de largeur, avec ses grosses tours carrées garnies de créneaux et de machicoulis, ses hautes portes

« et dix, cent et neuf. » Soit en 974 de l'hégire, l'année même de l'avènement au trône de Sélim II, surnommé l'Ivrogne, pour avoir autorisé dans son empire, malgré le Coran, le débit des boissons alcooliques.)

délicieusement ouvragées, son vaste cloître qui règne dans tout l'intérieur, sa cour centrale, au milieu de laquelle se dresse une petite mosquée élevée sur un double portique tout à jour, est un des plus beaux spécimens asiatiques de l'art arabe, mais, hélas ! personne ne l'entretient, les sculptures s'effritent et les écritures koufiques, dont l'entrelacement exquis est semé partout avec profusion, se détériorent chaque année davantage. Personne d'ailleurs ne s'en sert plus depuis longtemps, quelques chameaux y errent seuls tristement, cherchant à s'abriter de la neige et du vent, et, dans les superbes appartements qu'il renferme, la gabelle a installé ses magasins. Il y a en effet, à fort peu de distance, un grand lac salé d'un produit très considérable, et l'administration spéciale (1) qui s'occupe pour l'État de la vente du sel qu'on en retire est la seule qui utilise encore cet immense et splendide palais.

La route que nous suivons, une des rares voies carrossables qui existent en Turquie, n'est pas trop mauvaise pour un chemin ottoman, mais bientôt, faute de réparations, elle deviendra, comme les autres, impraticable aux voitures. Les eaux qui descendent avec violence de la montagne, mal endiguées, et n'ayant que des con-

(1) Cette administration forme l'une des branches du service de la Dette Ottomane.

duits insuffisants, la détruisent en maint endroit et les ponts en bois, jetés sur les torrents, ne peuvent déjà plus, par suite du manque presque complet des planches du tablier, servir qu'aux piétons. Nous sommes donc obligés de passer à gué tous les cours d'eau qui viennent se jeter dans le Kizil-Ermak, et ce n'est pas toujours chose aisée, avec un froid de vingt degrés et de la glace ou de la neige en permanence. Quand la croûte qui recouvre les torrents est suffisamment solide pour nous porter, l'opération se pratique encore assez facilement ; on en est quitte pour quelques chutes sans importance. Mais quand, par suite des sources chaudes qui la minent en dessous, la glace, amincie en certaines places, vient à céder tout à coup, c'est un long et pénible sauvetage que de sortir de l'eau et des glaçons, dans lesquels ils enfoncent souvent de plus d'un mètre, nos attelages et nos voitures. Nous en sommes réduits alors à faire casser la glace à coups de pierre ou avec les couteaux de chasse jusqu'au rivage opposé et, quand elle a parfois vingt à vingt-cinq centimètres d'épaisseur, cela devient un difficile et fastidieux travail.

Nos hommes, heureusement, sont d'excellents serviteurs toujours de bonne humeur, et les passages périlleux ne sauraient les effrayer. Ce sont des Tatares, émigrés de Bulgarie après la guerre de

78 et installés maintenant en Anatolie ; ils proviennent des familles mogoles, arrivées avec Timour-Lenk et Gengis- Khan, et qui se sont établies, à la suite des armées, dans les nouveaux pays conquis.

Les siècles ont passé sur eux sans modifier en rien leur type primitif, sans les mélanger aux tribus environnantes, et, quand on leur demande s'ils connaissent leur origine, ils ne peuvent répondre qu'une chose : c'est qu'ils sont venus jadis des pays les plus lointains de l'Est et que toute la terre leur appartenait. Comment leur race a vu crouler son merveilleux empire, et à la suite de quels revers ils sont restés de la sorte, isolés, perdus au milieu des peuples autrefois asservis, ils n'en ont aucune connaissance. Ce sont d'ailleurs d'excellents cochers, ayant gardé, par voie d'atavisme, des souvenirs préhistoriques de leur vie errante, le goût et la connaissance du cheval ; ils sont fervents musulmans et jamais, dans le restant de notre voyage, nous n'avons retrouvé de domestiques plus dévoués et plus consciencieux.

Leur métier est cependant particulièrement rude par des temps pareils et il faut leur fatalisme et leur force d'endurance vraiment extrordinaire pour pouvoir supporter pendant des journées entières une température aussi basse sans prendre aucun exercice. Nous-mêmes, quoique complète-

ment enveloppés de fourrures, commençons à ressentir les effets du froid qui atteint souvent maintenant 26, 27 degrés centigrades et, quand nous nous arrêtons, le 2 janvier, à hauteur du gros bourg arménien de Guémérek, la gelée est si vive qu'il nous est impossible de boire pendant notre déjeuner, l'eau se congelant aussitôt qu'on la verse dans nos timbales. Nous nous en dédommageons le soir, en ingurgitant dans le village de Kara-Gueul, situé au-dessus du lac de même nom (lac noir), des quantités énormes de thé et de café qui nous réchauffent et nous soutiennent. Ce n'est pas néanmoins sans peine que nous parvenons à nous y restaurer convenablement car, quoique les habitants nous aient accueillis avec grands honneurs et logés dans la plus belle maison, ils refusent absolument de nous fournir quoi que ce soit pour notre nourriture ainsi que pour celle de nos hommes et de nos chevaux. Ils prétendent n'avoir rien à nous apporter et se trouver dans une telle misère qu'ils ne pourront nous servir que du blé bouilli. Nous sommes absolument convaincus, au contraire, que cela n'est que mauvaise volonté de leur part et crainte (malheureusement justifiée par tous ceux qui voyagent officiellement) de ne pas être payés de leurs dépenses. Nous leur offrons donc de l'argent. Mais ils sont tellement persuadés que nous le leur reprendrons

ensuite par la force qu'ils persistent dans leurs affirmations de complet dénuement. Force nous est donc de monter sur le toit de la maison et d'inspecter de cet observatoire improvisé les enclos avoisinants où, naturellement, à défaut de moutons, nous découvrons les oies et les poulets nécessaires à notre consommation. Quelques coups de cravache libéralement distribués par Zéchiria-Bey achèvent alors de décider nos hôtes et nous parvenons, non sans peine, à faire préparer quelques plats avant la tombée du jour. Ces malheureux Arméniens ne sont cependant pas encore assurés de notre honnêteté, car lorsque, le lendemain matin, avant de partir, nous leur faisons solder les dépenses que nous leur avons occasionnées, et que, eu égard aux coups qu'ils ont reçus, nous leur donnons une gratification plus importante que d'habitude, ils en sont absolument ahuris et ne peuvent en croire leurs yeux et leurs oreilles, pareille aubaine ne leur étant jamais arrivée ; ils nous considèrent avec stupéfaction et ne savent comment nous exprimer leur reconnaissance ; ils nous baisent les mains, embrassent nos vêtements et se livrent aux démonstrations de la joie la plus violente.

Nous les quittons néanmoins sans regrets, et nous nous engageons dans une région composée de hauts plateaux assez élevés (1200, 1300, 1400 m.)

et faiblement ondulés; la culture y est presque insignifiante ; seuls les environs des hameaux ou des bourgades produisent quelques maigres récoltes et cette portion de l'Empire ottoman, justifiant son antique renom de pauvreté, fait contraste par son dénuement avec la fécondité et la richesse des provinces qui l'entourent.

La route qui la traverse et nous conduit vers Sivas est encore à peu près passable, et, après nous être arrêtés à Scharkischla, nous atteignons, vers les quatre heures du soir, le gros bourg de Khanlé. Les Turcs qui l'habitent nous reçoivent à merveille et je suis heureux, en passant, de rendre justice au vif sentiment d'hospitalité large et généreuse que nous avons toujours rencontrée chez les Osmanlis quand nous sommes descendus chez eux. La vieille réputation qu'on a faite à leur bienveillant accueil est toujours aussi méritée, et vraiment, pour des chrétiens, il est curieux mais pénible de faire la comparaison entre leur réception franche et cordiale et le peu de sympathie que nous témoignent les Arméniens. Le maire du village (moukhtar) vient, avec les gros bonnets du pays, nous installer dans un ancien relais de poste qui sert maintenant de maison de passage aux autorités qui voyagent, et, du coin de notre feu, tout en causant avec lui, nous contemplons avec plaisir le charmant spectacle que nous

offrent, à quelques pas à peine, les habitants qui mènent leurs bestiaux à l'abreuvoir. De chaque maison sortent pêle-mêle, guidés le plus souvent par une petite fille ou par un jeune garçon, des chevaux en liberté, des poulains qui gambadent et courent comme des fous en tous sens, de gros moutons à la queue pendante et gonflée de graisse, puis, fermant la marche, des vaches à l'allure indolente, des bandes criardes d'oies, de canards et des chèvres noires ou blanches, qui s'éparpillent tout le long de la rue. Cette vraie arche de Noë se précipite tout entière vers la fontaine, et c'est là, pendant une demi-heure, le plus extravagant et réjouissant mélange d'animaux errant en pleine liberté. Quelques-uns en abusent, et malgré les appels réitérés de leurs conducteurs se provoquent à la course, glissent sur la glace et s'effondrent avec fracas, ou, luttant ensemble, vont chercher quelque endroit plus retiré pour y vider leur querelle. Les jeunes bergers courent et crient à qui mieux mieux, et peu à peu les animaux désaltérés et contents reprennent, dans le même ordre bizarre, le chemin de leurs demeures respectives.

Nous ne sommes plus désormais qu'à cinquante kilomètres de Sivas; nous espérons donc atteindre cette ville le 4 janvier, avant la tombée de la nuit, quoique la route, au dire de tous les habitants, soit fermée par la neige et que depuis plus

de deux semaines personne n'ait osé s'y aventurer. Avec la malechance persistante qui nous poursuit, les jours d'arrivée dans les grands centres, nous nous méfions bien un peu, d'autant que, même en temps ordinaire, le chemin est assez difficile et qu'il faille gravir deux cols élevés, mais le soleil qui se lève radieux et le ciel sans nuages nous décident à tenter quand même l'aventure et nous nous mettons en route à six heures du matin. Nous n'avons pas plus tôt fait une dizaine de kilomètres que nous éprouvons déjà quelque peine à franchir le premier col (1600 m.) ; la neige qui couvre la terre sur une épaisseur de soixante à quatre-vingts centimètres oppose au passage de nos voitures une résistance considérable ; aussi devons-nous mettre pied à terre, et comme la pente est rude et le chemin ardu, nous ressentons bientôt cette sensation désagréable (que connaissent bien tous ceux qui ont l'habitude des ascensions) d'être dans une abondante transpiration, produite par la fatigue de la marche, pendant qu'un vent glacial (—21°) nous coupe la figure et gêne la respiration. Enlever nos fourrures serait s'exposer inévitablement à une violente congestion ; les garder, c'est se condamner à étouffer tout en grelottant et c'est avec satisfaction qu'atteignant le sommet nous commençons la descente qui nous amène dans une large vallée sé-

parant les deux montagnes. Après sept à huit kilomètres, parcourus dans ce terrain moins difficile, et après avoir vainement essayé de nous restaurer avec des poulets gelés, des œufs devenus tellement durs qu'il est impossible de les casser et des confitures qui ne sont plus qu'un bloc de glace, nous commençons l'ascension du deuxième col. La pente en étant moins forte, nous atteignons plus facilement le point culminant (1725 m.). Mais lorsque nous voulons commencer la descente, c'est en vain que nous cherchons la route, il n'en existe plus aucune trace ; le vent a balayé la neige et l'a jetée en grande quantité sur tout ce versant, en formant parfois des collines factices de cinq à six mètres de hauteur. Les guides, les gens de l'escorte y perdent leur latin, et Julien à cheval, en avant de la caravane, sonde péniblement les pentes escarpées qui nous environnent ; parfois il enfonce soudain avec sa monture dans des trous imprévus et disparaît presque complètement ; cheval et cavalier, se débattant, roulent dans la neige et en sortent tant bien que mal, couverts de glaçons, puis tout le monde se met à pousser à la roue pour faire franchir aux voitures les passages malaisés. C'est ainsi qu'à quelques centimètres parfois de béants précipices, tantôt bousculés par les efforts violents des chevaux pour sortir de la neige qui leur monte au

poitrail, tantôt arc-boutés sur le rebord même des crevasses pour empêcher les arabas d'y tomber, nous poursuivons notre chemin, tâchant de démêler dans les formes tourmentées des rochers qui nous entourent quelque indice qui nous permette d'éviter les chutes qui seraient terribles. Enfin, après quatre heures de travail, nous parvenons à un torrent qui nous paraît être le terme de nos difficultés, quand nous nous apercevons avec nâvrement qu'il coule entre deux berges escarpées qu'aucun pont ne nous permet de franchir. Il s'agit donc de chercher un passage plus ou moins praticable, et nous emmenons avec nous une de nos voitures que nous parvenons heureusement, au bout de peu de temps, à hisser sur le bord opposé. Mais les conducteurs des autres arabas, jaloux de trouver à eux tous seuls un chemin différent, ne nous suivent qu'en rechignant, et quand, après une heure d'attente, nous envoyons à leur recherche, on nous apprend qu'un de nos véhicules est complètement renversé dans le lit même du torrent et que l'autre, resté à mi-pente, est dans l'impossibilité d'avancer ni de reculer. Les chevaux ne peuvent, à cause de la neige, nous être d'aucune utilité : il faut donc de nouveau mettre tout le monde à l'ouvrage, et ce n'est qu'avec grand'peine, sur la glace et les rochers glissants, que nous arrivons, après de longs efforts,

à tirer de cette impasse nos arabadjis confus, qui jurent, mais un peu tard, que désormais ils écouteront nos conseils.

Naturellement, ce contre-temps et l'extrême difficulté que nous avons rencontrée à la descente du deuxième col nous ont fait perdre plusieurs heures, et nous ne parvenons enfin à Sivas qu'à sept heures et demie du soir. Personne n'est prévenu, ni ne nous attend ; d'ailleurs, nous sommes les seuls depuis quinze jours qui ayons franchi ces passages difficiles, et ne pouvant, la nuit étant tombée, faire annoncer notre arrivée au vali ou à notre consul, ni même envoyer aux renseignements, nous devons nous loger au seul han à peu près passable. Ce n'est cependant guère engageant, car, dans les chambres qu'on nous offre et que nous sommes bien forcés d'accepter puisqu'il n'y en a pas d'autres, la neige qui s'est introduite par les fissures des fenêtres tapisse tous les murs, et ce n'est qu'au bout de deux heures de nettoyage, et après avoir allumé successivement une douzaine de mangals (braseros) que nous parvenons enfin à nous installer.

CHAPITRE IV

Sommaire. — L'Arménie. — Description générale. — Son histoire. — Ses habitants. — Son état actuel. — Les Russes dans l'Arménie turque. — La ville de Sivas. — Les monuments. — Le consul: M. Séon. — Le vali. — Les Kizil-Bach. — Pirk'nik. — Les laveuses. — Les courses au galop. — Arméniennes de Sivas. — Les missionnaires américains.

La ville de Sivas, où nous venons d'arriver, est sans contredit l'une des plus gracieuses cités de l'Asie Mineure et elle a de plus pour nous le très grand charme d'être le premier centre vraiment arménien qu'il nous soit loisible de visiter. On nous a fait tant de difficultés à Constantinople, on nous a représenté l'Arménie sous de si noires couleurs, que nous sommes vraiment contents de pouvoir nous trouver à même de vérifier de nos propres yeux les assertions des Turcs aussi bien que celles des Européens. Mais, avant d'entrer dans le cœur même du pays et de le parcourir attentivement, qu'il me soit permis de jeter un rapide coup d'œil en arrière, afin qu'un court exposé de son histoire ainsi que des mœurs de ses habi-

tants permette de mieux saisir la situation actuelle.

L'Arménie, telle qu'on l'a toujours désignée, se compose essentiellement des pays où le Tigre (Schatt), l'Euphrate (Phrat et Mourad-Sou), l'Araxes et le Kizil-Ermak (Halys) prennent leurs sources. Bornée à l'Ouest par le cours de cette dernière rivière, au Sud par le Taurus, au Nord par le Caucase, à l'Est par les montagnes qui séparent le lac d'Ourmyeh du lac de Van, elle est couverte sur toute sa superficie de hautes montagnes, remarquablement boisées autrefois et malheureusement dénudées aujourd'hui. De nombreux cours d'eau la sillonnent en tous sens, les vallées y sont fertiles, les prairies merveilleuses, et le sol renferme à profusion le plomb, le cuivre, le fer, la houille inexploités jusqu'à nos jours. Le climat y est très rude (1), l'altitude considérable du pays et le déboisement en étant les deux causes principales; mais aussitôt que les neiges ont fondu, les céréales poussent avec rapidité, et les bestiaux, lâchés dans les pâturages, prennent bientôt un développement suffisant pour être vendus avec gros bénéfices à Trébizonde ou à Alep, afin d'être de là expédiés par mer à Constantinople ou en Égypte.

(1) Pendant toute la semaine qui a précédé notre arrivée, la température moyenne à Sivas a été de — 26 à — 29.

Quant à l'aspect général du pays, toujours varié, il est généralement, de plus, fort pittoresque; l'œil s'y repose agréablement sur des vallées larges et profondes, dans lesquelles de grands fleuves développent majestueusement leurs cours, ou bien fouille avec inquiétude de vastes fissures, de béantes crevasses, au fond desquelles bondissent en mugissant de nombreux torrents. A l'horizon, de hauts pics aigus, trouant les nuages de leurs flèches de glace, alternent avec de puissants massifs, aux vigoureux contreforts, qui s'étagent orgueilleux vers le firmament, et dans quelques rares contrées, où la hache du bûcheron n'a pas encore accompli son œuvre malfaisante, de splendides forêts de sapins couvrent de leur sombre manteau le flanc de la montagne.

Les premiers habitants du pays, les Alarodiens, les Mosques, furent jadis de belliqueuses peuplades. Soumis d'abord, d'après les légendes antiques, par Ninos et Sémiramis, ils se dégagèrent peu à peu de leur servitude et cherchèrent même à entamer le territoire de leurs anciens suzerains. Mal leur en prit, car Tiglath-Phalassar Ier, roi d'Assyrie, courut à leur rencontre et les châtia sévèrement : « Je remplis de leurs cadavres, dit ce monarque dans ses inscriptions (1), les ravins et les sommets de la montagne. Je les décapitai

(1) *Cf.* Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient.*

et couronnai de leurs têtes les murs de leurs villes. J'emmenai des esclaves, du butin, des trésors sans nombre. Le reste de leurs soldats, qui avait craint mes armes terribles et qui n'avait pu résister au choc de ma puissante attaque, s'était réfugié pour sauver sa vie sur le sommet des montagnes, sur des plateaux élevés, vers les clairières des forêts, par les ravins tortueux de la montagne que le pied de l'homme peut à peine traverser. Je montai derrière eux; ils en vinrent aux mains avec moi et je les mis en fuite; je passai comme une tempête sur les rangs de leurs combattants au milieu des ravins... » Mais ce ne fut là qu'une conquête passagère, car bientôt, rebelles de nouveau, les habitants de l'Arménie profitèrent de la décadence du premier empire assyrien pour recouvrer leur indépendance et il fallut les sanglantes victoires d'Ashshournazirpal, roi de Ninive, pour les faire rentrer de nouveau sous le sceptre de leurs premiers maîtres. La campagne fut terrible; les indigènes, disent les inscriptions de ce souverain, « incapables d'affronter une bataille rangée, se retirèrent sur les montagnes inaccessibles et se retranchèrent sur les sommets afin que je ne pusse les atteindre, car ces pics majestueux se haussent comme la pointe d'un glaive et les oiseaux du ciel dans leur vol peuvent seuls y parvenir. En trois jours je gravis la mon-

tagne, je semai la terreur dans leurs retraites..., leurs cadavres jonchèrent les pentes comme les feuilles des arbres et le surplus chercha un refuge dans les rochers ».

Les quelques survivants ne jouirent que peu de temps de la paix qui leur fut accordée, et, dans le courant du septième siècle av. J.-C., ils furent définitivement chassés de leur territoire par un peuple nouveau (duquel descendent les Arméniens actuels), qui était sorti récemment de la Phrygie, son pays d'origine. Gagnant d'abord de proche en proche les sources de l'Halys (Kizil-Ermak), les nouveaux venus s'emparèrent ensuite peu à peu de toutes les régions qui les séparaient du Caucase au Nord et de la Perse à l'Est, et, lentement mais sûrement, absorbant les peuplades autochtones qui n'avaient pas fui devant eux ou qu'ils n'avaient pas détruites, ils possédèrent sous l'autorité de leurs satrapes toute la partie de l'Asie qui s'étendait entre la Cappadoce et la Caspienne. Ils surent, de 784 à 773, repousser les attaques de Salmanassar IV et ne succombèrent que sous les coups répétés que leur porta Tiglath-Phalassar II, en 742 av. J.-C. Révoltés de nouveau en 716, Sargon, alors dans la plénitude de sa gloire et de sa puissance, les châtia rudement, puis, au moment de l'effondrement des royaumes du Sud et de leur défaite par les Perses, ils pas-

sèrent sous le joug de ces derniers et leur envoyèrent annuellement, en dehors des impôts réguliers, un tribut de trente mille poulains. Après les Perses, ce furent les Grecs d'Alexandre, puis Rome et ses légions, Byzance et ses mercenaires qui occupèrent tour à tour le pays jusqu'à la conquête musulmane, de telle sorte qu'habitués à la servitude depuis une longue suite de siècles les malheureux Arméniens n'ont jamais, à proprement parler, connu l'indépendance et ne se sont développés qu'à l'état de tributaires ou de vassaux. Quoi d'étonnant après cela qu'au milieu des peuplades si courageuses et si fières qui les entourent de toute part, ils fassent tache en Asie par leur couardise et leur lâcheté, leur fourberie, leur duplicité éhontée? Habitués à ramper, ils ne savent plus lever la tête : écrasée sous un joug permanent, leur échine s'est pliée à toutes les bassesses. Longtemps contraints d'exécuter pour vivre les travaux les plus difficiles, les métiers les plus répugnants, ils y ont acquis, avec des qualités toutes particulières de finesse et de rouerie qui ont souvent fait leur fortune, un manque complet de sens moral qui ne laisse au voyageur, après un long trajet dans leur pays, qu'un sentiment de profond mépris pour leur race tout entière.

Jaloux les uns des autres autant qu'il est possible de l'être et ne manquant aucune occasion de

se nuire, profondément divisés par d'antiques rivalités, ils n'ont jamais su se chercher, se réunir pour opposer quelque résistance à leurs oppresseurs ou tâcher d'améliorer leur situation. Fort riches dans les villes, atrocement malheureux dans les campagnes, ils ne s'apportent mutuellement aucun secours, et le gouvernement ottoman a pris une peine inutile en leur interdisant le port des armes; ils ne sauraient vraiment s'en servir.

Néanmoins, leur situation, comme j'aurai l'occasion de le montrer dans la suite, est parfois horrible et je n'aurais jamais imaginé que la misère pût être poussée aussi loin que dans certaines parties de leur pays. Le joug musulman pèse plus lourdement sur eux chaque jour, et je n'ai pu sans émotion être témoin des exactions sans nombre dont ils sont les victimes, des iniquités incessantes commises à leur préjudice. Et cependant, malgré l'immense pitié que faisait naître en moi la vue de leur pauvreté et de leurs souffrances, je n'ai jamais réussi à m'attacher à eux, tant est répugnante leur fourberie, tant leur bassesse est honteuse, et révoltante leur lâcheté.

J'ai eu l'occasion de visiter dans de précédents voyages d'autres pays tout nouvellement échappés à la domination ottomane et dans les villages serbes ou bulgares; quand je m'arrêtais, le soir, on me contait la tyrannie du Croissant, les exac-

tions des pachas, les châtiments effroyables, les tortures infligées aux aïeux (tout ce qui se passe actuellement en Arménie), mais on me disait aussi les noms célèbres des ancêtres rebelles, on me chantait leur valeur, leurs combats, leurs victoires ou leurs défaites glorieuses. Je sentais que jamais dans ces contrées le vaincu n'avait abdiqué et que, malgré la misère et la souffrance, il avait toujours lutté pour recouvrer son indépendance et sa foi. Rien de pareil en Arménie ; le sentiment national y persiste, il est vrai, soutenu par la différence de religion, mais il n'a jamais été capable de rien produire. Quelques complots se sont formés dans le pays, mais jamais ils n'ont pu aboutir à aucun mouvement sérieux et, l'an dernier encore, poussés par des agents européens (1), si quelques Arméniens du Nord de la province (vilayets d'Erzeroum et de Sivas) ont tâché de se réunir pour secouer le joug ottoman, ils ont si bien su s'arranger que, sans avoir pu rassembler une seule troupe ni soulever une seule ville, ils se sont mutuellement trahis et ont attiré sur leurs compatriotes un redoublement de sévérité, causant ainsi la crise actuelle qui sévit si violemment dans l'Arménie du Sud entre les Kurdes et les chrétiens.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il leur

(1) Anglais, au dire de tous les habitants.

serait bien difficile, en s'entr'aidant, d'obtenir un tout autre résultat. Leurs proches voisins, les Nestoriens, en sont un frappant exemple. Vingt-cinq à trente mille tout au plus (tandis que les Arméniens sont près de trois millions en Turquie), ils occupent, au Sud du lac de Van et en plein pays musulman, un massif montagneux qu'ils ont rendu inexpugnable. Environnés des Kurdes les plus fanatiques et les plus pillards, ils ont pu, en se groupant, mettre leurs voisins à la raison et savent fort bien, quand on fait encore une razzia dans un de leurs villages, aller de suite en brûler trois ou quatre à leurs ennemis et leur enlever en femmes et en bestiaux le double de ce qu'on leur a pris. Le gouvernement lui-même a si bien reconnu leur courage qu'il n'ose envoyer chez eux aucun de ses agents et qu'il se contente de percevoir, fort exactement d'ailleurs, les impôts que lui versent, au nom de leurs coreligionnaires, les évêques chefs des différents diocèses. Les Syriaques chrétiens du Taurus, les Maronites du Liban sont arrivés de même par leur mâle attitude et leur énergie, non seulement à améliorer leur situation, mais encore à se créer une sorte de demi-indépendance dans laquelle ils se développent et prospèrent, estimés et respectés de tous. Les Arméniens, au contraire, cent fois plus nombreux, plus riches, plus appuyés, n'arrivent et n'arrive-

ront probablement jamais à rien. Il leur manque le souffle guerrier, le sentiment de révolte qui pourrait les soutenir, et lorsque, dans les villages où régnait la plus noire misère, le plus atroce dénuement, nous leur demandions ce qu'ils comptaient faire, au lieu de nous montrer leurs armes en frémissant, au lieu de penser qu'ils pourraient peut-être un jour se lever tous ensemble contre les Kurdes qui les martyrisent, et gagner, s'il le fallait au prix de leur sang, un apaisement à leurs maux ainsi qu'une certaine liberté, ils répondaient, terrorisés et sans courage, que Dieu les avait abandonnés et qu'ils n'avaient plus d'espoir; que, d'ailleurs, si l'on continuait à les traiter de la sorte, ils partiraient quelque jour et émigreraient en Russie pour y trouver une vie meilleure et quelque repos.

Il ne faudrait pas croire cependant que cette perspective leur soit agréable ni qu'ils s'entendent bien avec les Russes. A nos nombreuses questions sur ce sujet ils nous ont toujours répondu qu'ils ne souhaitaient nullement la domination moscovite; que, s'ils devaient y trouver une liberté relative pour la pratique de leur culte, ils savaient fort bien qu'ils n'en paieraient pas moins d'impôts et qu'ils auraient en plus à servir dans l'armée. Or cette obligation, étant donnée leur couardise, paraît leur répugner énormément, d'autant qu'elle

leur est absolument épargnée actuellement, même en temps de guerre, moyennant une légère taxe qu'ils payent chaque année. Il faut ajouter à cela que les Russes ne les affectionnent aucunement et, dans un précédent voyage au Caucase, j'ai pu juger par moi-même du peu d'estime qu'on avait pour eux. L'année dernière, au moment des troubles d'Erzeroum, un corps de trois mille cavaliers Arméniens russes ayant voulu se former pour entrer en Turquie et faire quelques razzias dans les vilayets de Van et de Bitlis, ce furent les autorités russes elles-mêmes qui envoyèrent des troupes sur la frontière pour les en empêcher et qui prévinrent la Porte des complots qu'on tramait contre elle ! En outre, quelques notables des environs de Kars et d'Erivan, ayant voulu fomenter une certaine agitation, quatre-vingts d'entre eux furent immédiatement réunis et enfermés dans la citadelle de Kars afin d'ôter aux autres toute idée de les imiter.

Que de là il faille conclure que le cabinet de Saint-Pétersbourg n'ait pas des vues sur ces régions fertiles et qu'un jour ou l'autre il ne profite pas d'une occasion favorable pour avancer ses frontières de ce côté, serait, je crois, se tromper gravement. Il prend tout au contraire dès maintenant mille précautions pour se bien renseigner par avance, principalement au point de vue mili-

taire ; son consul à Erzeroum est un général en activité de service et ses officiers d'état-major circulent sans cesse dans le pays, y voyageant même avec des escortes de Cosaques comme s'ils étaient chez eux. Deux témoins oculaires, dont l'un est un de nos consuls en Asie Mineure et l'autre ingénieur français au service de la Turquie, nous ont raconté à ce propos une singulière histoire qui prouve jusqu'à quel point ils bravent les autorités ottomanes dans leurs reconnaissances militaires et dans leurs tournées d'exploration topographique.

Deux d'entre eux, dont les Turcs connaissaient d'ailleurs parfaitement la qualité, étant arrivés, voici quatre à cinq ans, à Diarbékir, après avoir traversé la plus grande partie de l'Arménie, demandèrent au vali de bien vouloir leur donner, en plus de leur suite particulière, une garde de gendarmes pour les accompagner pendant le restant de leur voyage. Leurs papiers étant en règle, le gouverneur de la province, peu clairvoyant, leur fournit l'escorte demandée avec laquelle les deux officiers errèrent sans être inquiétés pendant de longs mois dans tout le vilayet. Puis, à leur retour à Diarbékir, ils remercièrent le vali de sa complaisance et partirent. Ce dernier cependant, devenu plus méfiant, fit venir le lendemain les zaptiehs qui leur avaient été attachés et

leur demanda à quoi les étrangers avaient passé le temps de leur absence et s'ils n'avaient rien remarqué de particulier chez eux. L'officier qui les commandait répondit alors que les Russes avaient visité le pays de fond en comble, ne négligeant aucun détail, et que certainement ils devaient être fous, car, presque tous les jours, une fois en route depuis quelques instants, ils s'arrêtaient, tiraient de grands dessins de leurs poches, puis envoyaient les gendarmes occuper les points culminants pendant qu'ils restaient, eux, dans la vallée, remuant de longs morceaux de bois, dans lesquels ils avaient l'air de regarder, et faisant un tas de signes incompréhensibles sur leur papier. Ces manœuvres bizarres recommençaient ensuite de la sorte plusieurs fois par jour. L'ingénieur européen du vilayet présent à cet interrogatoire ne put alors s'empêcher de s'écrier : « Mais, Excellence, c'est le plan de la province que levaient ces officiers. » — « Croyez-vous ? » répliqua le vali étonné. — « Mais certainement, reprit l'ingénieur, et, qui mieux est, ce sont vos propres gendarmes qui servaient bénévolement de jalons et de points de repère, ignorant quel rôle on leur faisait remplir ! »

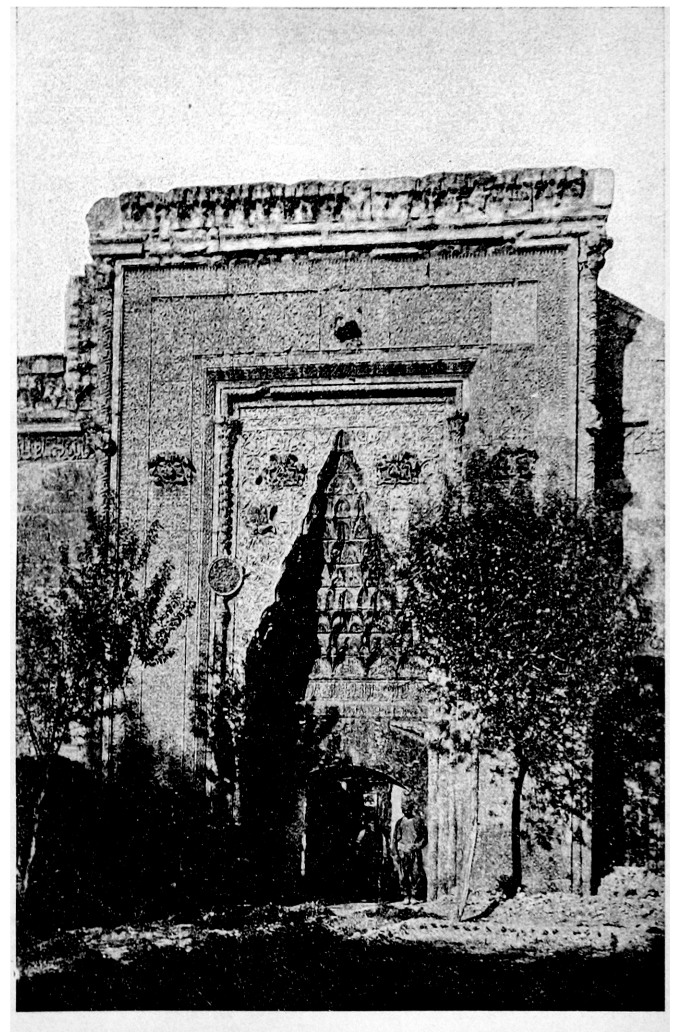
Les renseignements ne parviennent pas d'ailleurs aux Russes seulement par la voie militaire, et leurs nombreux nationaux, adroitement dissé-

minés dans les différentes sociétés européennes qui ont des établissements en Turquie d'Asie, ne se font pas faute de communiquer à leur gouvernement tout ce qu'ils peuvent apprendre d'intéressant sur le pays qu'ils habitent.

Sivas, où nous devons nous reposer pendant quelques jours, est une jolie cité bien construite et plus gaie d'aspect extérieur que la plupart des villes d'Orient. Elle tire cet avantage du nombre considérable de maisons chrétiennes qui, ayant une grande quantité de fenêtres sur la rue, ont une apparence très animée et sont recouvertes de toits en briques ou en ardoises qui changent un peu de la monotonie des sempiternelles terrasses. Une haute colline, surmontée de l'antique citadelle, domine toute la ville traversée par deux ruisseaux, bordés d'arbres mais malheureusement ternis et souillés par toutes les immondices qu'on y jette. Des bandes de chiens affamés, dans l'eau jusqu'au ventre, y passent des journées entières à la recherche de quelque maigre butin et l'on en voit parfois vingt-cinq ou trente groupés de la sorte auprès des ponts ou des écluses, pêchant d'un air mélancolique et attristé les détritus que le courant leur apporte de loin en loin et qu'ils disputent avec acharnement aux oies ou aux canards qui y pullulent.

Des anciennes murailles il ne reste plus aucune

trace. Timour-Lenk eut cependant, dans son invasion en Asie Mineure, bien du mal à y pratiquer une brèche, et, obligé de renoncer aux procédés ordinaires de ses hordes tartares, il dut faire creuser au-dessous des murs, sur une grande longueur, une large galerie étayée par de fortes poutres. Celles-ci ayant été ensuite soigneusement goudronnées, on y mit le feu, et les terres, écrasées par le poids des gigantesques murailles qui les dominaient, n'étant plus maintenues par ce solide boisage, s'effondrèrent, entraînant avec elles les murs et leurs défenseurs. Heureusement l'invasion respecta dans l'intérieur de la ville les monuments du culte et nous pouvons y admirer de ravissants spécimens de l'art arabe : ce sont des mosquées et principalement un médresssé (faculté théologique) et un hôpital, bâtis sous les derniers Seldjoukides et dont l'élégance ne le cède à aucun des bâtiments similaires que j'ai pu déjà admirer en Orient. Leurs hautes portes ouvragées, leurs minarets émaillés, leurs cours entourées d'un vaste cloître et sillonnées par des conduits de marbre, ainsi que les délicieux entrelacements de l'écriture koufique, si gracieux ornement de leurs parois, en font de véritables bijoux. Mais, comme d'habitude, personne ne s'en occupant ni ne les restaurant, le temps fait son œuvre, et bien des parties de ces charmants édifices menacent ruine.



Phot. par l'Auteur.

SIVAS. PORTE DE MOSQUÉE

Quand donc les Turcs, si amoureux cependant de la belle nature, goûteront-ils les arts, et comprendront-ils qu'il faut entretenir les monuments anciens (en si petit nombre, malheureusement !) qu'ils ont encore sur la surface de leur empire, et qu'au lieu d'élever de nouvelles et vilaines mosquées, ils feraient bien mieux de réparer les anciennes dont la chute est imminente (1) ?

Dès le lendemain de notre arrivée, le vali, Son Excellence Memdouech-Bey, nous ayant envoyé saluer et prévenir qu'il serait à son palais dans la matinée, nous allons lui rendre notre visite officielle. De lui dépend le principal intérêt de notre voyage, car il peut nous empêcher de continuer notre route sur Erzeroum et nous interdire, sinon de droit, au moins de fait, de péné-

(1) Après un minutieux travail, Julien parvient à déchiffrer les inscriptions suivantes. Sur la porte principale du médressé : « Celui qui ordonna la construction de ce médressé « est le maître le plus magnifique, roi des rois des vizirs en ce « monde, soleil de l'univers et de la religion, Mohamed, ben « Mohamed, ben Mohamed, possesseur du divan (conseil de « l'empire) ; que Dieu rende éternel son gouvernement ! En « l'année sept et six cents (607 de l'hégire). » En face du précédent, sur la porte d'entrée de l'hôpital, se lit en caractères koufiques : « Ordonna la construction de cette cour de santé le « Sultan (que Dieu soit satisfait de lui !) par ordre d'Allah, « honneur de l'univers et de la religion, soutien de l'Islam et « des Musulmans, monarque du continent et de la mer, diadème « de la dynastie Seldjouk : Abou-el-Fateh Kikaos, fils de Kikhesro « Berhan, prince des Croyants, en date de l'année quatre et « six cents (604 de l'hégire). » Ces bâtiments sont sans doute parmi les derniers élevés par les Seljoukides, car, suivant les Turcs, leur domination cessa peu de temps après, et, arrivés en 422 de l'hégire, ils disparurent complètement en l'année 687.

trer plus avant en Arménie. Ce n'est donc pas sans inquiétude que nous lui avons fait remettre la veille au soir nos lettres vizirielles, mais, dès notre entrée au palais, son abord franc et courtois au possible nous charme et nous rassure. Il nous promet tout ce que nous lui demandons : lettre privée et bouyourldou pour Erzeroum, escorte de gendarmes, chevaux, muletiers, en un mot, il se met absolument à notre disposition, et favorise autant qu'il lui est possible la suite de notre voyage. Le jour suivant, quand il vient nous rendre notre visite, nous sommes déjà installés au Consulat, où M. Séon, l'aimable et intelligent représentant de notre pays, a eu la gracieuseté de nous offrir l'hospitalité, et, après un échange de cadeaux, le gouverneur nous apporte lui-même, le surlendemain, non seulement toutes les pièces demandées, mais même un itinéraire détaillé de la meilleure route à suivre pour gagner Erzeroum. Nous voilà donc à peu près sûrs maintenant, malgré tout ce qu'avaient pu nous dire à Constantinople les Européens comme les Turcs, d'entrer vraiment dans le cœur même de l'Arménie, et une fois que nous serons engagés dans cette province qu'on disait si absolument fermée à tout étranger, nous trouverons bien, il faut l'espérer, un moyen d'y circuler et d'en sortir.

Afin cependant de ne négliger aucun renseigne-

ment au sujet de la route que nous allons avoir à suivre, nous faisons connaissance avec un ami intime du consul, M. Aslan, inspecteur de la dette publique pour le vilayet de Sivas, que ses fonctions obligent à de fréquents voyages dans la partie de l'Arménie que nous devons traverser, et il veut bien avoir la très grande amabilité de nous fournir les renseignements les plus complets. Toujours par monts et par vaux, il circule avec ses coldjis (douaniers) pour aller inspecter l'exploitation des sources et des lacs salés, qui, fort nombreux dans les environs, donnent annuellement à l'État de gros bénéfices, et il nous dit que, malgré les très grandes difficultés du chemin à cette époque de l'année, notre voyage pourra se continuer jusqu'à Erzeroum et qu'il ne sera vraisemblablement pas entravé par les habitants : Arméniens, Kurdes, Grecs et Osmanlis, relativement tranquilles. (Il nous promet, il est vrai, de fréquents empêchements après Erzeroum, et la suite nous prouva qu'il ne se trompait pas.) Une seule tribu, répandue en de nombreux villages autour de Sivas et dans la direction de la vallée de l'Euphrate, est très inhospitalière et redoutée des voyageurs. Nous devrons donc l'éviter. C'est la tribu des Kizil-Bach, secte religieuse dont les croyances sont des plus singulières et les mœurs non moins étranges. Les fidèles de cette religion

bizarre se prétendent les descendants des premiers chrétiens établis jadis dans le pays et font un extraordinaire mélange des prescriptions catholiques avec de nombreuses coutumes païennes. Chaque année, à un moment déterminé, et dans chaque paroisse, une jeune fille est offerte par la communauté tout entière au prêtre directeur et le fruit de leur union, si c'est un garçon, entre à son tour dans les ordres, s'il est de l'autre sexe, est élevé dans le temple et doit rester vierge pour se consacrer sa vie durant au service du clergé. Méprisant les chrétiens, qu'ils traitent d'hérétiques, ils ont pour les Musulmans une haine vivace que les persécutions et les châtiments n'ont pu atténuer et ils profitent de toutes les occasions qu'ils peuvent rencontrer pour leur nuire ou pour leur être désagréables. Un Mahométan en voyage s'arrête-t-il chez eux, ils crachent dans l'eau qu'ils lui apportent ou y font leurs ablutions ; quand ils sont obligés de lui donner à manger, une fois les plats préparés, ils y introduisent quelque immondice, et, lorsque le Turc, plus malin, les force à s'attabler avec lui, ils font une marque au plat à l'endroit où ils ont caché d'innommables saletés afin que l'étranger se laisse tromper, mais qu'ils puissent, eux, reconnaître quelle partie du mets ils ont souillée. Aussi les Musulmans, quand ils doivent se nourrir dans ces villages, ont-ils pris

l'habitude d'examiner avec soin les bords de chaque plateau et, s'ils n'y ont rien vu d'anormal, de les faire tourner avec rapidité, prenant ensuite au hasard et obligeant leurs hôtes à faire de même, de telle sorte que chacun ait autant de chance de tomber, s'il y en a un, sur le mauvais morceau.

Ces demi-sauvages ne sont cependant pas les seuls à avoir des idées, des coutumes si bizarres et les membres du clergé arménien ne sont quelquefois pas plus civilisés.

En voici un exemple. Aux environs de Sivas s'élève, dans le fond de la vallée, un joli village catholique : Pirk' nik, renommé pour fournir à Constantinople la plupart de ses hammals[1] (portefaix) et où les femmes ont une réputation méritée de beauté. Le consul nous ayant proposé fort aimablement de nous mener visiter cet endroit pour nous montrer la singulière façon de laver, usitée dans le pays, nous partons, le jeudi 8 janvier, avec les voitures d'Osrew-Pacha, commandant en chef de la gendarmerie du vilayet, et, au bout de deux heures de cahots dans la neige, nous arrivons à destination. Après avoir été reçus avec grands honneurs par le prêtre doyen assisté de ses deux vicaires, nos hôtes nous demandent le but de notre visite ; mais à peine ont-ils appris que nous venons voir laver le linge et photographier les

femmes de la commune se livrant à cet exercice, qu'ils se récrient et protestent, disant qu'ils ne veulent pas : « que je fasse entrer leurs villageoises dans ma boîte en bois pour les emporter en Europe où je les mettrais à l'Exposition ! » Impossible de les convaincre, ils n'écoutent même pas nos raisons, aussi sortons-nous précipitamment pour tâcher de voir au moins le spectacle qu'on nous empêche de reproduire, et à peine avons-nous fait quelques centaines de mètres que dans le ruisseau qui longe les maisons, au milieu de grands trous faits dans la croûte épaisse de glace qui le recouvre, nous apercevons cinq ou six groupes, d'une dizaine de femmes chacun, lavant leur linge de la plus singulière façon. Coiffées d'un turban rouge agrémenté de pendeloques en métal, habillées d'une veste bleue, d'une large ceinture et d'un petit pantalon rouge qui s'arrête au genou, les deux mains sur les hanches, elles sont dans l'eau jusqu'au mollet, et, pendant qu'elles maintiennent leur linge avec le pied gauche elles le battent avec force en abaissant et en levant alternativement le pied droit à hauteur de la ceinture. Rien n'est drôle comme de voir ces cinquante ou soixante femmes se livrant toutes à la fois dans le ruisseau à des entrechats fantastiques, retournant, battant leur lessive avec leurs pieds au moyen de bonds précipités et profitant de la

circonstance pour babiller et chanter à qui mieux mieux. Il fait cependant dix-huit degrés de froid et vraiment il doit leur falloir une terrible habitude pour pouvoir, par une température aussi basse, rester dans l'eau glacée pendant des heures entières sans y prendre du mal.

Nous nous arrêtons quelques instants pour contempler ce singulier spectacle, mais, quand je veux m'approcher afin de prendre une vue détaillée de cette danse originale, je m'aperçois, hélas ! que déjà les prêtres ont donné le mot d'ordre et ces jeunes femmes qui, sans la moindre gêne, sautaient tout à l'heure devant nous avec tant d'énergie, se mettent immédiatement en rond et s'accroupissent dans le ruisseau, ne me présentant plus que leur dos ! Je me retourne et fais mine d'emporter mon appareil, les voilà toutes aussitôt debout et recommençant leur danse; je m'arrête de nouveau, à l'instant elles refont les grenouilles, et comme à la fin je m'impatiente et leur envoie en ambassadeur le mari de l'une d'elles, le chœur lui répond à l'unisson : « Que le curé doyen leur a fait défendre de se laisser photographier, parceque j'emporterais dans mon appareil une partie d'elles-mêmes et que cela les rendrait malades ! » Le mari insistant, elles se lèvent toutes à la fois pour le battre, et le malheureux s'enfuit au plus vite, poursuivi par leurs malédictions.

En revenant de cette expédition si bien manquée et en rentrant à Sivas, nous passons devant le bureau de poste qui fume encore. Le feu y a éclaté soudain pendant la nuit dernière et y a causé de grands ravages. Heureusement, on a pu s'en rendre maître avant qu'il atteignît les maisons voisines et l'on a évité de la sorte un épouvantable sinistre. Si les incendies sont en effet déjà terribles à Constantinople, où se trouvent cependant de nombreux pompiers et de bons appareils, on ne peut que difficilement apprécier ce qu'ils sont en province, où rien n'est préparé pour les combattre. Dans la ville même, il y a quinze jours à peine, une grande caserne attenante à la poudrière s'est embrasée pendant la nuit. Sivas entier courait grand risque de sauter, tous les habitants terrorisés se pressaient sur le lieu du sinistre, et les soldats, requis à défaut de pompiers, apportaient de l'eau dans leurs gamelles (!) à la seule mauvaise pompe qu'on eût pu trouver; encore le liquide gelait-il à peine vidé dans les récipients et au bout de quelques instants il fut impossible de manœuvrer les pistons. Le chef de la police, ne sachant plus alors comment faire, donna l'ordre de ramasser des boules de neige, et les quelques Européens présents eurent l'avantage de voir pour la première fois combattre un incendie avec ces projectiles bizarres! Bien entendu, la caserne brûla tout

entière, mais, par un bonheur providentiel, la poudrière demeura intacte et l'on n'eut à déplorer aucun accident.

Le 9 janvier, nous n'avons plus que deux jours à passer à Sivas et nous en profitons pour visiter, le mieux que nous le pouvons, la ville et ses habitants. Grâce à l'amabilité du consul, nous y dînons avec toutes les autorités militaires que la supériorité de notre armement actuel intrigue beaucoup et qui nous donnent bien du mal pour arriver à leur exposer ce que peuvent être nos nouveaux engins. Quant aux résultats qu'ils produisent, il les ignorent absolument, ne connaissant même pas ceux des armes dont ils se servent. Et cela se comprend aisément, les troupes en Turquie n'étant pas exercées au tir, et, par crainte probablement de quelque révolte, ni artilleurs, ni fantassins n'exécutant jamais de feux réels! Aussi, généraux et colonels ne saisissent-ils que difficilement nos explications; ils ne nous en sont cependant pas moins reconnaissants et tiennent absolument à nous mener voir des courses qui ont lieu aux portes de la ville.

Dans un petit kiosque, ouvert à tous les vents, nous prenons place avec le consul et les autorités et nous voyons se dessiner devant nous une longue piste ovoïde de deux kilomètres, tracée dans la neige. Les chevaux qui concourent pour

le prix et dont l'un appartient à Osrew-Pacha, doivent faire onze fois de suite au galop le tour de l'hippodrome; cela fait vingt-deux kilomètres de suite sur la terre gelée; c'est là un rude débuché, mais les chevaux tcherkesses ou turcs sont si ré sistants que nous ne doutons pas qu'ils ne l'accomplissent d'une brillante manière. En effet, au signal donné, les concurrents s'élancent augmentant progressivement l'allure, et ils finissent le dernier tour ventre-à-terre à peu de distance les uns des autres. Le premier arrivé au poteau a fait, montre en main, ses vingt-deux kilomètres en quarante et une minutes; c'est une jolie vitesse, mais vraiment ce genre de sport est un peu monotone, et, à nos réflexions sur le temps interminable qu'il faut attendre avant le moment émotionnant de l'arrivée, les Tcherkesses qui nous entourent nous répondent que ce n'est encore que la deuxième de leurs courses progressives et qu'ils iront successivement jusqu'à trente et trente-deux kilomètres. Ils ont d'ailleurs une façon toute différente de la nôtre de considérer l'entraînement du cheval et peut-être bien, au fond, le résultat qu'ils obtiennent est-il, dans son genre, supérieur au nôtre. Leurs procédés sont cependant parfois singuliers, car, pour n'en citer qu'un exemple, ils empêchent, l'avant-veille de chaque course, les chevaux de manger et de dormir sous

prétexte que le lendemain ils sont forcés de bien se nourrir et de bien se reposer et que de la sorte ils ne sont jamais énervés, mais bien au contraire sûrement préparés à l'épreuve qu'ils doivent subir.

En revenant au consulat, nous croisons, au sortir du champ de courses, une longue caravane de chameaux chargés de sacs de sel qui viennent de l'intérieur ; ce sont les produits de l'exploitation de l'État, qui trouve dans cette industrie une source considérable de revenus. Malheureusement le sel qu'il vend de la sorte est très mal préparé et fort sale. Aussi l'exportation en est-elle tout à fait nulle, et seuls les habitants du pays en font une grande consommation pour eux et leurs troupeaux.

Avant de quitter Sivas, Mme Séon nous procure le plaisir de voir et de photographier des jeunes filles du pays en ancien costume national. Avec leur petit bonnet bordé d'or, leur veste soutachée de même et ouverte sur une fine chemisette, leur large ceinture moirée et leur long pantalon flottant recouvert devant et derrière d'un tablier tout brodé, elles ont vraiment très grand air. Leurs splendides cheveux flottent, déroulés sur le dos, et une longue chaîne d'or, à laquelle pendant soixante ou quatre-vingts pièces du même métal, entoure leur cou et le haut de leur poi-

trine. Ces singuliers bijoux sont des cadeaux successifs de leur futur qu'elles lui rapporteront plus tard au moment de leur mariage, car, dans ces contrées, l'habitude pour les jeunes filles est de rester très longtemps fiancées, et, promises parfois par leurs parents à l'âge de sept à huit ans, elles ne voient leur amoureux, jusqu'à l'époque où elles l'épousent (14-15 ans), que quatre ou cinq fois dans l'année ; encore cette entrevue ne dure-t-elle que juste, le temps de lui servir une tasse de café quand il vient visiter leur famille ou leur apporter ses présents.

Nous n'avons plus, avant de prendre la route d'Erzeroum, qu'à remercier tous ceux qui nous ont accueillis si aimablement et nous faisons une dernière tournée de visites chez le vali, les pères Jésuites, M. Rodrigas, directeur de la Banque, et le consul américain. Ce dernier, M. Juvett, homme fort distingué et versé dans l'étude approfondie de la numismatique de ces pays, est envoyé spécialement par son gouvernement pour protéger les missionnaires protestants installés dans la région. Depuis quelques années, en effet, plusieurs établissements se sont fondés en Arménie, et le consulat de Sivas n'a été établi par l'Amérique, qui n'y a aucun intérêt commercial, que pour soutenir ses pasteurs. Ils ne sont pas à plaindre et leur existence n'a aucune analogie avec celle de

nos missionnaires et de nos religieux, qui vont évangéliser l'Orient avec mille souffrances et mille difficultés. Richement payés, bien logés, ayant toujours autour d'eux une nombreuse famille, ils n'opèrent, il faut le dire aussi, que bien peu de conversions. Leur zèle pour la propagation de la foi n'est pas immense, et je me suis laissé dire qu'au lieu de chercher, en se donnant beaucoup de peine et de fatigue, à faire de nouveaux prosélytes, ils tâchaient surtout, autant que possible, d'accroître tous les ans le nombre de leurs enfants, la venue au monde de chacun d'eux leur rapportant une indemnité annuelle très considérable.

CHAPITRE V

Sommaire.— Départ de Sivas. — Conspiration arménienne. — La perception des impôts en Turquie. — L'impôt foncier. — Injustices criantes. — Enderess. — Les forêts. — Difficultés du chemin. — Richesse du sous-sol en Arménie. — Manque de voies de communication. — Le Yadest. — Le Tchardagh-Dagh. — Les soldats libérés. — Erzinguian. — Le maréchal Mehemet Zecki-Pacha. — La revue. — Les troupes turques.

Le samedi, dix janvier, malgré la neige et le froid, nous abordons résolûment la route d'Erzeroum, et, après avoir longé pendant une grande partie de la journée la rive droite du Kizil-Ermak et traversé une région aride et tourmentée, nous arrivons le soir au village de Ghévré. A peine sommes-nous installés dans la maison du moukhtar (maire) et nos gendarmes d'escorte nous ont-ils quittés un instant pour aller soigner leurs chevaux, que les Arméniens qui nous entourent commencent à se lamenter de terrible manière sur leur malheureux sort, déplorant les mesures, iniques, disent-ils, que le gouvernement prend à leur égard, et finalement nous conjurent de leur venir en aide et de remettre au vali une supplique

en leur faveur. Ils se jurent innocents de toute conspiration, incapables de méditer quelque rébellion et nous sommes sur le point d'acquiescer à leur demande, quand nous apprenons au contraire qu'ils ont été des plus compromis lors de la dernière tentative d'insurrection, qu'on a trouvé chez eux des armes de guerre soigneusement cachées, des munitions adroitement dissimulées, que leurs noms enfin figuraient dans les papiers saisis l'année précédente qui indiquaient tout au long le grade ou la fonction dévolus à chacun d'eux en cas de révolte. Le propriétaire de la maison que nous habitons est lui-même en prison à Sivas depuis quatre mois, dénoncé par d'autres conjurés, et, en présence de ces nouveaux renseignements, nous ne pouvons que donner à ceux qui nous environnent les meilleurs conseils de sagesse et de prudence, avec la promesse de demander au vali d'user d'indulgence à l'égard de ceux qu'il retient prisonniers.

Mais nous n'en avons pas fini pour cela avec leurs récriminations. L'Arménien a une nature essentiellement pleurarde et gémissante, et nos hôtes n'ont pas plutôt abandonné leur premier motif de plainte qu'ils entament toute une kyrielle de lamentations sur l'exagération des impôts qui les frappent, la brutalité avec laquelle on les perçoit et leur mauvaise répartition.

Il y a malheureusement beaucoup de vrai dans leur dire et il est difficile d'imaginer un pays où le gaspillage des impôts soit plus colossal qu'en Turquie et leur rendement plus illusoire. Cela provient essentiellement de ce que les fonctionnaires n'étant généralement pas payés considèrent comme très logique de s'indemniser eux-mêmes: mais, bien entendu, ils ne retiennent pas seulement le montant de leur traitement et cherchent par tous les moyens dont ils peuvent disposer à augmenter leur fortune personnelle. C'est là d'ailleurs pour eux la seule manière d'avancer, car ils sont le plus souvent contraints de donner, bon an mal an, à leurs supérieurs une certaine somme d'argent pour se maintenir dans leurs bonnes grâces et obtenir quelque faveur. Cette obligation incombant à tous les degrés de la hiérarchie, voire même à la plupart des valis, qui ne peuvent conserver le gouvernement de leur province qu'en acquérant fort cher, à Constantinople, l'appui de quelque ministre ou de quelque conseiller très influent auprès du Sultan, il en résulte que chacun pressure ses subordonnés, et naturellement c'est le dernier échelon qui supporte la surcharge dont l'accablent successivement tous ceux qui le dominent. Aussi n'est-il pas rare d'entendre les chrétiens comme les Musulmans se plaindre que, dans le courant d'une même année, ils aient dû verser

deux, trois fois le montant intégral de leurs impôts, et de robustes pères de famille, entourés d'une nombreuse progéniture, apte à bien les seconder dans le travail des champs, nous disaient qu'ils étaient heureux quand ils pouvaient arriver à la fin de l'année à se nourrir eux et leurs enfants sur leurs récoltes et qu'ils parvenaient tout juste à garder leurs outils pour continuer leur dur labeur. De bénéfice il n'est pas question ; ces pauvres gens ont encore bien de la chance quand ils n'en sont pas réduits à emprunter, après de mauvaises récoltes, aux usuriers qui abondent dans ce pays où le taux légal est déjà de vingt-quatre pour cent, de quoi semer et même quelquefois de quoi travailler leurs terres.

Les moyens de coercition les plus violents sont employés pour faire rentrer cet argent ainsi extorqué et les zaptiehs, qui accompagnent les percepteurs, frappent rudement les réfractaires ou ceux qui se trouvent trop pauvres pour donner ce qu'on leur demande. Une déplorable habitude règne aussi dans toute l'étendue de l'Empire ottoman : c'est l'autorisation donnée aux employés des perceptions de remettre d'une année sur l'autre tout ou partie de l'impôt impayé, en le majorant, bien entendu, de l'intérêt qu'il aurait soi disant produit. Le paysan qui n'a pu, une année, malgré son travail acharné, verser la quotité qu'on exi-

geait de lui, est cependant bien moins encore en mesure l'année suivante d'en fournir plus du double, et c'est une lutte extraordinaire, au moment de la rentrée des impôts, entre le cultivateur rusé et avare qui se refuse toujours à payer, aussi bien quand on ne lui demande que ce qu'il doit que lorsqu'on veut le pressurer davantage, et les employés des contributions, généralement concussionnaires, qui cherchent par tous les moyens en leur pouvoir à se procurer le plus d'argent possible.

La Porte n'ignore pas le vol éhonté dont elle est la première victime, car, non seulement la production écrasée de charges accablantes a beaucoup diminué, mais encore les impôts eux-mêmes n'arrivent à Constantinople que réduits d'une manière fantastique. Le budget n'étant centralisé que par vilayet, chaque gouverneur est censé solder tous les différents services de son gouvernement sur les rentrées de la province avant de faire parvenir au ministère des finances le restant des impôts. Or, il ne paye d'abord généralement pas ses sous-ordres et accapare tous les crédits spéciaux qu'il partage avec quelques employés importants qui l'entourent de plus près, puis il lui arrive souvent de prélever, même sur ce qu'il devait envoyer à l'État, une forte somme et il laisse chacun de ses subordonnés en faire autant avant lui, ce

qui explique facilement le déplorable état des finances turques. De plus, le paysan, pressuré de toutes parts, cherche à se dérober le plus possible à ces trop lourdes charges, et, dans plusieurs vilayets, les gouverneurs, honnêtes ceux-là, nous ont avoué n'arriver qu'avec peine à encaisser, en moyenne, la moitié des impôts dûs au Trésor.

Quand par hasard un vali, vraiment trop pressé d'augmenter sa fortune, commet des exactions qui dépassent les bornes et que des plaintes sont portées contre lui à la Porte, le pis qui puisse lui arriver, s'il a su s'entretenir à Stamboul, par de réguliers envois de numéraire, un protecteur assez influent, c'est d'être changé de gouvernement et d'avoir à payer une forte amende qui d'ailleurs ne rentre pas davantage dans les caisses de l'État.

Un bien joli exemple de ce que sait faire à ce sujet l'administration turque s'est passé à Sivas il y a quelques années. Un pacha, gouverneur de la province, plus avide encore que la plupart de ses collègues, avait fait, dès son arrivée, une tournée générale dans son vilayet, et, se faisant présenter successivement chacun de ses subordonnés dans les différentes villes où ils résidaient, leur avait tenu ce langage : « Je sais que votre place vous rapporte... tant et que vous donniez... tant à mon prédécesseur ; si vous ne me donnez pas

le double, vous serez destitué. » Malgré la difficulté pour plusieurs de parfaire, même avec les plus honteuses exactions, le chiffre demandé, la plupart durent y consentir et ceux qui refusèrent furent impitoyablement mis à pied et remplacés, séance tenante, par des fonctionnaires plus dévoués. Cependant l'un des destitués sut, par son frère, employé à la Banque ottomane, porter ces faits à la connaissance du Ministre des finances qui envoya de suite un délégué impérial, muni de pleins pouvoirs, faire une enquête et sévir si besoin était. Aussitôt arrivé à Sivas, cet homme de confiance fut bien vite au courant de ce qui s'était passé, mais, n'y voyant qu'une occasion exceptionnelle d'en retirer de gros bénéfices, il débuta par s'attribuer une grosse amende qu'il infligea au vali, puis, recommençant la même tournée qu'avait précédemment faite ce dernier, il extorqua de chaque fonctionnaire, sous la menace des plus terribles châtiments, la même somme qu'il avait déjà dû verser, et rentrant à Constantinople avec ses malles pleines d'or, il rendit compte que le vilayet était merveilleusement administré et dans l'état le plus florissant.

A ces causes précitées de la diminution des ressources du budget, on peut joindre la très mauvaise répartition de l'impôt et son assiette complètement arbitraire. Pour en donner un exemple,

l'impôt foncier se décompose en deux taxes différentes : l'une porte sur le fonds, sur la valeur même du sol, et est égale à quatre piastres pour mille ; l'autre se base sur le revenu et attribue à l'État le huitième de toutes les récoltes (après moisson faite). Or, pour la première taxe, l'estimation des terres est laissée au bon plaisir de chaque agent percepteur et tel champ, coté une année cinq cents piastres, peut l'année suivante être porté à quinze cents sans réclamation possible de la part des agriculteurs qui sont presque tous de pauvres hères sans protecteurs ni appui. Un gros propriétaire veut-il au contraire dégrever sa terre, il peut généralement, moyennant un léger cadeau annuel offert à l'employé des finances, en faire réduire la valeur dans des proportions absolument fantastiques et arriver à ne payer à l'État qu'une partie infime de ce qu'il devrait lui fournir.

La deuxième partie de l'impôt se prélève d'une façon tout aussi partiale : une fois les récoltes faites, elles doivent rester sur le sol jusqu'à l'arrivée du contrôleur du canton qui a pour mission d'en faire enlever immédiatement un huitième par les gens même du pays et de le faire remiser en lieu sûr pour le revendre ensuite au profit de l'État. Ce n'est qu'à dater de ce moment que l'agriculteur a le droit de rentrer ce qui lui reste et l'on

s'imagine facilement ce qui se perd chaque année de céréales, de fourrages, etc., en attendant la venue du contrôleur. Ce fonctionnaire se contente d'ailleurs rarement de la part qui revient au Trésor et y ajoute fréquemment plusieurs huitièmes frauduleux destinés à satisfaire à ses instincts rapaces ainsi qu'à ceux de ses supérieurs hiérarchiques. En tout cas, il a soin de se fixer un minimum de recettes contre lequel les intempéries des saisons pas plus que les mauvaises récoltes ne peuvent prévaloir et qu'il perçoit chaque année. Aussi les paysans en sont-ils parfois réduits à racheter à l'État, peu de mois après la moisson, les grains nécessaires à leur subsistance et aux semailles, et prennent-ils tous les moyens possibles pour éluder la loi en cachant ce qu'ils peuvent soustraire de leurs récoltes aux yeux des contrôleurs.

Les gendarmes eux-mêmes qui nous escortent ont souvent honte, nous disent-ils, du métier qu'on leur fait faire, au moment de la rentrée des impôts, et Dieu sait cependant si leur conscience est assez large, obligés qu'ils sont aussi de vivre de leur place, l'État ne les payant pour ainsi dire jamais (au plus deux ou trois mois sur douze).

Ceux qu'on nous a donnés à Sivas sont de beaux et grands hommes, solidement campés à

cheval, n'ayant peur de rien et connaissant le pays dans la perfection. Tout en nous édifiant sur leurs fonctions habituelles, ils nous guident le long du Kizil-Ermak et se tirent dans la perfection des nombreuses difficultés du chemin (1).

Le sentier que nous suivons côtoie le bord droit de la rivière sur la surface gelée de laquelle nous nous arrêtons pour déjeuner, aucun village n'étant à proximité et nous y trouvant mieux que dans les soixante-dix à quatre-vingts centimètres de neige qui recouvrent le sol. Force nous est cependant d'y pratiquer une excavation pour abreuver nos chevaux et nous procurer un peu d'eau, mais ce n'est pas sans peine qu'avec nos couteaux de chasse nous parvenons à fendre l'épaisse couche de glace qui nous supporte.

Vers le soir, après avoir traversé un territoire très tourmenté, aux formes indécises et découpé fréquemment en vastes cirques sans issue, au fond desquels se trouve le plus souvent quelque lac, nous atteignons le gros bourg de Zara, coquettement posé au confluent du Kizil-Ermak avec l'un de ses affluents dont la vallée nous amènera à Enderess. C'est la seule direction que nous puis-

(1) C'est une très rare exception parmi les zaptiehs turcs, généralement si couards et si lâches que quelques brigands en mettent facilement toute une compagnie en déroute, et qu'il est souvent plus prudent de ne pas en emmener avec soi en voyage, leur présence ne faisant qu'alourdir la caravane et ajoutant rarement à sa sécurité.

sions suivre pour arriver à Erzinguian, le chemin habituel des caravanes étant à cette époque complètement fermé par les neiges. Nous ne nous plaignons d'ailleurs pas de cette modification d'itinéraire, car, malgré un froid violent (— 24°) et un vent du Nord qui nous coupe la figure et transforme immédiatement nos moustaches et nos sourcils en glaçons, nous ne pouvons nous lasser d'admirer les différents sites que nous parcourons successivement en remontant au Nord. Nous nous engageons peu à peu en pleine montagne, et nous nous trouvons, pour la première fois depuis notre arrivée sur le territoire asiatique de l'Empire ottoman, au milieu d'une splendide forêt de pins qui couvrent tout le sol, escaladant chaque cime, accolés à chaque rocher, donnant enfin un peu de vie à cette nature si belle, mais si désolée, dans laquelle nous errons depuis plus de six semaines sans avoir vu un arbre.

Mais, hélas! combien dureront ces bois, si rares maintenant en Arménie? Malgré les demandes des préfets, malgré les instances des hommes compétents, le gouvernement n'a pas encore voulu régler leurs coupes et leurs ventes. Considérées comme appartenant au premier arrivé, les plus belles futaies tombent sous la hache du bûcheron et sont massacrées de telle sorte qu'il ne repousse plus rien aux endroits qu'elles occupaient aupa-

ravant. Sans souci du lendemain, les Grecs qui habitent ces régions, perdus dans leurs hameaux juchés sur les sommets les plus abrupts, abattent sans distinction tous les arbres jeunes et vieux, grands et petits, et ne se donnent même pas la peine d'enlever les souches qui restent dans le sol, empêchant toute culture à venir et témoignant tristement de la végétation splendide qu'elles supportaient jadis. Les branches et l'écorce une fois enlevées, les sapins abattus sont traînés tant bien que mal dans la neige jusqu'à une sorte de schleppe à pente douce sur laquelle des bœufs malingres et des buffles microscopiques les tirent doucement dans la vallée. Ils y sont empilés pour y attendre le moment des crues, époque où on les jette tous dans les torrents qui les roulent jusqu'au Kizil-Ermak ou jusqu'aux autres rivières importantes où ils sont recueillis pour être vendus sur place ou transportés plus loin (1).

C'est avec les plus grandes précautions que nous devons échelonner notre caravane sur l'étroit chemin qui, seul au milieu de la forêt, nous permet de gravir la montagne, et nous devons sou-

(1) Un sapin de 8 mètres de long sur 0 m. 60 carrés se vend, une fois rendu dans les villes des environs, un medjidjié, soit environ quatre francs, et l'Etat n'a mis que depuis quelques années un impôt de 10 p. 100 sur le produit de la vente ; aussi cette mesure insignifiante ne peut-elle aucunement réglementer les coupes dévastatrices qui détruisent rapidement les dernières forêts.

vent nous ranger pour laisser passer d'interminables files de bœufs et de buffles tirant lentement d'immenses troncs d'arbres, réunis par trois ou quatre et glissant silencieusement sur la neige. Leurs conducteurs, d'aspect sauvage, à peine recouverts, malgré un froid sibérien, de vieux morceaux de drap ou de quelques peaux, sont des Grecs, derniers vestiges des anciennes colonies établies sur le littoral de la mer Noire. Ils se sont cantonnés depuis longtemps dans la montagne, ont gardé leur idiôme national, et n'ont été mis à la raison par le gouvernement que depuis quelques années à peine. Jusqu'alors, retranchés dans leurs épaisses forêts, où ils bravaient la timide gendarmerie turque, ils se livraient au brigandage le plus éhonté, descendaient comme une bande de loups des pics aigus où ils se cachaient, arrêtaient les voyageurs et détroussaient les caravanes, ou, faisant pendant la nuit irruption dans quelque village, s'emparaient des femmes, et, ayant pillé les maisons, emmenaient leurs prisonnières dans leurs retraites où ils les gardaient pour ne les renvoyer souvent que longtemps après à leurs légitimes possesseurs. Osrew-Pacha les a enfin matés, mais non sans difficulté, et, malgré leur air farouche, nous ne sommes de leur part l'objet d'aucune agression.

Ayant marché pendant la journée entière du

12 janvier, au milieu de la forêt, nous arrivons au petit village de Ketcheyurdu, où une dispute qui s'élève entre nos conducteurs arméniens catholiques et les habitants nous permet de juger combien les schismatiques exècrent ceux d'entre eux qui se sont convertis. Ils leur préfèrent de beaucoup les Musulmans et cette aversion est tellement réciproque que notre beckirdji en chef (1er muletier), questionné sur sa qualité d'Arménien catholique, en arrive à répondre au chef de plusieurs villages, venu nous rendre visite : « Je suis catholique et non pas Arménien ! » et il ajoute devant les récriminations de l'assemblée : « Oui, j'aurais honte d'être Arménien comme vous, car votre lâcheté me répugne. Si un Turc vous montre de l'eau, vous devenez poisson, s'il vous jette de l'herbe, vous vous transformez en âne, et s'il tire son sabre, vous vous faites Mahométan. »

Cette scission profonde entre les Arméniens schismatiques et catholiques a beaucoup profité à ces derniers, qui se sont tenus à l'écart de tout mouvement insurrectionnel et ont donné plusieurs fois à la Porte des témoignages manifestes de bon vouloir. Aussi, de leur propre aveu, sont-ils beaucoup mieux traités par les agents du gouvernement que les autres chrétiens des mêmes provinces, et ils ont retiré de leur sagesse et de leur tranquillité pendant les derniers événements

un surcroît de considération dont ils jouissent déjà maintenant.

De Ketcheyurdu à Ortakeuï, pour gagner Enderess, il n'y a plus aucun chemin, aussi nous mettons-nous en route dès le lever du jour, et après avoir regardé avec étonnement les singulières clôtures (1) employées par les cultivateurs de cette contrée pour entourer leurs champs, aux abords des villages, nous entamons notre marche par l'ascension de la montagne. Les 80 à 90 centimètres de neige dans lesquels il nous faut cheminer ralentissent considérablement notre allure et c'est à peine si nous pouvons avancer. Le cheval de tête doit être fréquemment remplacé sous peine d'être épuisé par le mal qu'il se donne pour frayer le premier passage et, grâce aux nombreux trous que nous ne pouvons prévoir, il ne se passe pas de quart d'heure qu'une de nos montures ne s'effondre et ne disparaisse à moitié. De plus, avant de redescendre sur Ortakeuï, il faut franchir un col ardu (1.970m.) que nous n'abordons que fort difficilement et après avoir marché pendant de longues heures sur le flanc escarpé du

(1) Ce sont d'énormes sapins, reposant horizontalement à 1 m., 1 m. 50 du sol sur leurs branches d'un même côté, toutes coupées à égale hauteur; celles de dessus étant enlevées, et chacun de ces arbres rejoignant celui qui le précède, on dirait d'une immense farandole de gigantesques mille-pattes se poursuivant dans la neige.

Keussé-Dagh sans aucune autre indication que notre boussole et le flair de nos muletiers. Nous l'atteignons cependant sans incident sérieux, la neige ayant amorti les chutes qui se sont toutes produites heureusement du côté du rocher et non pas vers les précipices que nous avons été obligés de côtoyer. Puis, une fois sur le sommet, nous jouissons d'une vue superbe sur le massif entier du Kara-Dagh (montagne Noire), dont la cime de glace resplendit au soleil pendant que ses épais contreforts contrastent avec la neige qui les environne par leur couleur violette ou marron foncé.

La descente sur Enderess nous donne moins de tracas et nous faisons bientôt notre entrée dans cette jolie petite ville, toute entourée de grands jardins où poussent pêle-mêle des noyers, des grenadiers, des cerisiers, des saules et des peupliers. Cette gracieuse couronne enserre les maisonnettes turques et arméniennes qui descendent vers le Kelkid-Ermak, dont on entend au loin les bruyantes cascades, et le fond du tableau est formé par la masse imposante du Kara-Dagh, dont la noire muraille domine la vallée de plus de trois mille mètres.

De ce point au village d'Aghyanis, où nous couchons le lendemain, le pays est uni, bien cultivé, arrosé par de nombreux canaux et présente

un air de prospérité malheureusement bien rare en Turquie maintenant. De nombreuses traces de minerais se rencontrent presque partout; le cuivre surtout y est répandu à profusion, mais personne ne songe encore à l'exploiter. Il en est de même pour presque toute l'Arménie du Nord, dans laquelle on a déjà reconnu les plus riches gisements de plomb argentifère, de houille, de cuivre, de fer, mais aucun entrepreneur, aucune société ne se sont jusqu'à présent offerts pour en tirer parti. Outre qu'ils seraient probablement rebutés pendant longtemps par les exigences pécuniaires des fonctionnaires à acheter, il existe jusqu'à ce jour un obstacle plus grand encore : c'est le manque absolu de moyens de communication. En admettant même qu'on pût traiter le minerai sur place, ce qui exigerait une installation longue et coûteuse, on ne pourrait le faire circuler dans l'intérieur du pays et, à plus forte raison, l'exporter, qu'avec les plus grandes difficultés.

Tout le commerce se ressent de cette lacune, immense pour un pays d'accès et de pénétration aussi difficiles que l'Asie Mineure, et l'importation pas plus que l'exportation n'y sont représentées par la centième partie de ce qu'elles pourraient être. L'agriculture n'en souffre pas moins par suite de la surproduction des céréales qui, n'ayant pas de débouchés, s'entassent annuellement dans

les silos des cultivateurs et y moisissent souvent, au bout de trois, quatre ans, invendues. Pour donner un exemple de la différence de prix que peut occasionner sur une courte distance ce manque absolu de voies de communication, je citerai ce fait qui m'a été confirmé par le muttesaref d'Erzinguian, qu'à peine à huit, dix jours de la mer, dans toutes les hautes vallées que nous traversons, la mesure de blé se vend trois piastres, alors qu'à Trébizonde ou à Samsoum, où on peut l'embarquer directement pour l'Europe, on la paye cinq fois plus cher (de 15 à 16 piastres).

Pendant que nous nous lamentons, Julien et moi, sur la terrible période d'arrêt commercial et industriel que subit actuellement l'Asie Mineure, nous entendons soudain le bruit d'une violente dispute : c'est notre bey tcherkesse qui se chamaille avec le chef des muletiers et ce n'est pas sans peine qu'après les avoir calmés nous nous faisons raconter l'origine de leur querelle. Une habitude, nous disent-ils, existe en Turquie, qui consiste, quand on mange un poulet, à tendre à l'un de ses voisins une des branches du bréchet et à briser cet os en gardant soi-même l'autre partie dans la main. A dater de ce moment, aucun des deux parieurs ne peut donner à l'autre quelque objet que ce soit sans que celui-ci ne lui réponde aussitôt : « yadest » (il m'en souvient).

Oublie-t-il de dire, ou le plus souvent de hurler ce mot à tue-tête, il est considéré comme perdant et, tout en gardant l'objet qu'on lui a fait prendre, il est obligé d'offrir à son partenaire ce que celui-ci lui demande ou bien le gage convenu tout d'abord. Nos deux hommes, après avoir spécifié d'avance un enjeu par trop oriental pour que je puisse le rapporter ici, étaient en train de se disputer pour savoir qui avait gagné ou perdu. Le bey tcherkesse, appelant le beckirdji, lui avait tendu la bride de son cheval que ce dernier avait saisie pour emmener l'animal, sans dire le fameux yadest ; aussitôt le Circassien de crier victoire, mais l'Arménien de protester, et non sans quelque raison, alléguant que Zéchiria-Bey ne pouvait disposer de ce qui ne lui appartenait pas et que, d'ailleurs, son métier à lui étant de tenir les chevaux quand on arrivait à l'étape ou qu'on s'arrêtait en route, il ne pouvait considérer comme un cadeau l'objet qu'on lui avait tendu. Nous les mettons d'accord, non sans difficulté, en leur disant qu'ils ont raison tous deux et en leur donnant à chacun une bagatelle ; puis nous continuons notre route, mais à peine avons-nous parcouru quelques centaines de mètres, que les voilà avec nos hommes d'escorte qui partent à fond de train, et qui, avec force hurlements et gestes extraordinaires, enjoignent à deux jeunes

femmes, qui se disposent à traverser le chemin en portant des outres remplies d'eau, de s'arrêter incontinent et de ne se remettre en marche qu'après notre passage. Les pauvres femmes s'accroupissent donc dans la neige et nous regardent mélancoliquement passer, attendant que nos bagages soient enfin arrivés à leur hauteur ; puis elles se relèvent et traversent la route mais seulement après le dernier cheval. Sans cela, disent nos hommes, il nous serait arrivé un épouvantable malheur, rien n'étant plus mauvais que d'être croisé par une femme portant de l'eau et ce mauvais présage étant si fort que nous aurions dû immédiatement rebrousser chemin.

Nous rions de leur superstition. Mais nous ne le leur montrons que modérément afin de ne les froisser en rien, car leur concours nous est pour le moment indispensable. La neige ayant recouvert toute trace de route et la seule carte qu'on puisse se procurer du pays étant à si grande échelle, et de plus si inexacte, qu'on ne peut compter sur les renseignements qu'elle fournit pour se diriger d'une manière précise, nous sommes obligés de leur confier presque absolument la conduite de la caravane et c'est en se consultant longuement les uns les autres et en contrôlant minutieusement leurs souvenirs qu'ils parviennent à nous mener. Peu à peu le vent augmente, nous insufflant dans les

yeux, malgré nos passe-montagnes et nos lunettes, de petits cristaux de glace qui nous piquent et nous brûlent horriblement, et c'est avec une vive satisfaction que nous voyons enfin poindre à la tombée du jour le village de Meliksheriff où nous nous installons avec des chevaux fourbus et des hommes exténués. La journée du lendemain est cependant, nous dit-on, plus pénible encore, et le cœur manque à plusieurs de nos gens devant les dangers présumés de l'ascension par la neige du Tchardagh-Dagh (montagne aux balcons) que nous devons exécuter pour descendre dans la vallée du Haut-Euphrate.

Nous leur conseillons avant tout de se fier en notre chance habituelle et de passer une bonne nuit, nous disposant à en faire autant dans une grande maison où l'on nous reçoit à merveille et où nous nous rôtissons à plaisir devant une gigantesque cheminée, alimentée avec des troncs de sapins que deux hommes y apportent avec peine.

Notre hôte, le plus gros bonnet du bourg, Arménien schismatique, passe sa soirée à se plaindre, comme d'habitude, des procédés gouvernementaux à son égard, et se lamente en outre sur la pauvreté de son clergé. L'Église arménienne, n'ayant pas de biens à elle et partant pas de revenus, ne distribue à ses prêtres aucun subside; ceux-ci sont donc obligés de se faire entretenir par

leurs ouailles, et, étant donnée l'avarice innée de leurs coreligionnaires, malgré toutes les menaces de châtiments infernaux ou les promesses de célestes béatitudes, ils n'arrivent que très difficilement à se faire donner le strict nécessaire. Le casuel ne leur rapporte guère et le fond de leur alimentation se compose généralement des trois mesures de blé que chaque homme marié doit leur fournir annuellement. Quant à leurs églises dans les villages, ce sont de vulgaires chaumières absolument pareilles aux autres et qui ne s'en distinguent que par la cloche suspendue à deux montants de bois que le gouvernement turc y a laissé installer depuis peu de temps.

Dès le lever du jour, malgré les conseils des gens qui nous entourent et les terreurs de nos hommes, comme nous ne pouvons prendre d'autre chemin et que nous sommes décidés à arriver à Erzinguian quand même, nous donnons le signal du départ et commençons lentement l'ascension du Tchardagh-Dagh. Heureusement un zaptieh qui connaît remarquablement bien le pays se joint à notre escorte et se fait fort « inch'Allah ! (si Dieu veut), s'il n'y a pas de chasse-neige, et si nous ne tombons pas dans quelque trou, de nous amener de l'autre côté de la montagne. Noùs nous engageons donc à sa suite, et par une succession de lacets savants au travers des pins et des rochers,

tantôt remontant sur la glace un torrent qui descend du sommet, tantôt faisant de longs crochets pour tourner quelque cascade ou éviter quelque précipice, nous arrivons peu à peu à une suite de hauts plateaux superposés les uns aux autres qui ont donné à ce massif le nom de montagne aux balcons. Chacun d'eux se relie au suivant par une pente abrupte que nous escaladons avec peine et est recouvert sur toute sa superficie d'un immense et uniforme linceul de neige. Des crevasses y sont cachées ainsi que d'énormes fondrières, desquelles il faut se garer, et c'est avec la plus grande circonspection que nous avançons , faisant au préalable fouiller la direction que nous voulons suivre par deux hommes à pied. Les malheureux enfoncent jusqu'à mi-corps et ne progressent que par soubresauts au milieu de la neige cristallisée, aussi mobile que le sable le plus fin, qui les environne de toute part. Les chevaux eux-mêmes, pour lesquels le chemin devrait être plus facile, éprouvent plus de peine encore; en effet, comme ils cherchent à marcher tous toujours à la même place que celui qui les précède, ils posent tous le pied identiquement au même endroit, enfonçant chacun de plus en plus et créant bientôt une succession de trous si profonds qu'à certains moments ils ne peuvent plus lever suffisamment la jambe pour continuer la marche; il leur faut alors

avec une forte secousse du poitrail enfoncer l'obstacle qui se trouve devant eux, ce qui n'arrive parfois qu'après de nombreux et infructueux essais.

Aussi, nonobstant la gravité qu'elles pourraient avoir, les nombreuses chutes qui se produisent à chaque instant excitent malgré nous notre hilarité. La neige heureusement en amortit le choc, et c'est une véritable comédie que de nous voir les uns comme les autres, une fois renversés de côté avec notre monture, tâchant de nous dégager, puis de nous relever, avec les contorsions les plus risibles, enfonçant parfois complètement dans cette couche peu réchauffante ou n'en sortant que les jambes qu'on voit se débattre désespérément en l'air, ou bien encore cherchant vainement pendant longtemps un point d'appui suffisant pour nous redresser, et, finalement, nous tirant de là absolument blanchis et recouverts d'un épais manteau de glaçons. Tous d'ailleurs nous en sommes quittes pour nous secouer et nous frictionner quelque peu, et, sitôt remontés à cheval, nous n'y pensons même plus.

Malgré la lenteur de notre marche, grâce au flair tout particulier du zaptieh qui nous guide et à sa connaissance de chaque arbre et de chaque rocher qui nous permet de traverser sans encombre ce dangereux passage, nous arrivons vers midi au sommet du col que nous devons franchir (2.170 m.),

puis nous commençons incontinent la descente dans le bassin du Haut-Euphrate (Phrât, dans le pays). C'est avec une vive satisfaction que nous suivons alors le cours torrentueux de tous les petits ruisselets qui descendent de la montagne et nous considérons avec plaisir ces eaux, tributaires de la mer des Indes, que nous rencontrerons plus tard en Mésopotamie et qui nous promettent déjà une belle crue pour le printemps quand nous naviguerons vers Ninive et Babylone.

Tout le long de l'étroit sentier que par hasard la neige n'a pas caché et que nous suivons pour continuer notre route, s'échelonnent de pauvres hommes, un sabre dans la main gauche, un bâton dans la droite, généralement une marmite sur le dos, revêtus de loques innommables ou d'effets militaires horriblement usés et qui avec peine gravissent la montagne en sens inverse de notre marche. Nous en rencontrons de la sorte près d'une centaine, allant par groupes de trois ou quatre, la figure hâve et l'air exténué. Ils veulent franchir le Tchardagh-Dagh avant la nuit, ce qui leur sera complètement impossible et encore heureusement ont-ils pour se guider les traces profondes que notre caravane a laissées dans la neige, sans quoi ils seraient presque assurés de se perdre et d'errer deux ou trois jours peut-être avant d'arriver sur l'autre versant.

Ce sont des militaires libérés que le gouvernement expédie dans leurs foyers. Envoyés en Mésopotamie, où ils ont accompli leur service, le jour du départ de leur classe, on leur a donné quelque argent, un mauvais sabre et on les a congédiés avec une feuille de route qui leur permet de toucher de loin en loin, quand l'occasion s'en présente et s'il y a de l'argent dans les caisses de l'État, une petite indemnité qui doit leur suffire pour ne pas mourir de faim. Voilà plus de deux mois que ces malheureux marchent ainsi chaque jour, regagnant péniblement leur province; quand arrive le soir, ils se logent où ils peuvent, mangent ce qu'on leur donne ou ce qu'ils prennent, et, après mille fatigues et un temps plus ou moins considérable, rejoignent enfin le toit de leur famille. Quant à organiser des détachements, à former des convois réguliers qui permettraient aux libérés de rentrer chez eux avec plus de facilité et de confort, le gouvernement n'y songe guère; tout au plus offre-t-il à ses soldats d'Europe, avec quelques airs de musique, au moment du départ des grandes villes, un train qui les emmène à Constantinople, mais, une fois réintégrés en Asie, ils doivent comme les autres se débrouiller tout seuls et il est facile de comprendre que, la misère et les souffrances excitant davantage leurs instincts guerriers et pillards, la rencontre de ces

groupes de libérés dans des endroits solitaires ne soit pas toujours très rassurante. Notre escorte inspire par contre une crainte salutaire à ceux que nous croisons ; ils se rangent avec respect dans la neige et nous souhaitent bon voyage après nous avoir fait demander quelques renseignements sur le chemin à suivre, que nous leur transmettons avec plaisir.

La traversée du Tchardagh-Dagh a été si dure que nous sommes encore trop loin d'Erzinguian à la tombée de la nuit pour penser y arriver le jour même. Nous nous écartons donc légèrement de la route, et, malgré les innombrables crochets que nous sommes obligés de faire dans la neige pour arriver à trouver un village qui puisse nous recevoir, guidés plus par les aboiements des chiens que par les souvenirs trop confus de nos conducteurs, nous atteignons enfin le hameau d'Erceci, où nous nous installons chez le chef des prêtres musulmans. Puis, le lendemain matin, 17 janvier, par un temps radieux, après avoir cheminé pendant quatre heures dans une riante et fertile vallée remplie de gros villages et d'importantes métairies, nous faisons notre entrée à Erzinguian.

Cette ville, de construction récente, remarquablement bien placée à la croisée des routes de Sivas, Erzeroum, Trébizonde et Diarbékir, assise sur

le haut cours de l'Euphrate et reliée par cet immense voie fluviale aux plus riches provinces de l'Empire ottoman, est vraisemblablement appelée à prendre un grand essor. Sa population s'accroît journellement, et, avec sa banlieue, compte déjà plus de 60.000 âmes. Le trafic y est considérable et la présence de nouvelles troupes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie qui doivent en augmenter encore la garnison, ainsi que la résidence du maréchal commandant l'armée opposée à la Russie en Asie, augmenteront son importance.

Les monuments, à l'exception d'une assez belle mosquée construite par Hadji-Izzet-Pacha, n'ont aucun style ; ce sont de lourdes bâtisses toutes modernes, destinées à loger les fonctionnaires, et généralement du plus mauvais goût. Seules les casernes sont grandes, bien aérées et commodément distribuées.

Nous ne sommes pas plus tôt installés dans le plus bel hôtel du lieu (misérable auberge que nous devons faire balayer pendant plus d'une heure avant de pouvoir y entrer) que des officiers de police viennent constater notre présence et nous demander à quel moment nous pourrons recevoir le préfet. Comme nous sommes déjà en tenue de visite, nous leur répondons que nous irons au contraire nous-mêmes de suite le saluer, et, peu d'instants après, nous arrivons à son conak

(palais). Mehemet-Chefki-Pacha, muttesaref de première classe, Circassien d'origine, et, paraît-il, l'un des meilleurs organisateurs que doive posséder la Turquie, nous reçoit à merveille, et, immédiatement, nous prenons heure pour aller rendre nos devoirs au muchir (maréchal), Mehemet-Zecki-Pacha, commandant le 4e corps d'armée, qui réside dans la ville avec tout son état-major. Pendant que fort aimablement le Pacha nous questionne sur notre voyage et met tout ce dont nous pouvons avoir besoin à notre disposition, entre tout à coup comme une trombe un vieux colonel de cavalerie, qui, après s'être précipité vers le muttesaref pour le saluer, me déloge, après avoir fait mine de s'asseoir sur mes genoux, de la place que j'occupais et commence la conversation sans avoir même l'air de s'apercevoir de notre présence. Malgré les yeux courroucés du préfet il cause de la sorte pendant quelques instants, et brusquement, se retournant de notre côté, il nous demande qui nous sommes. Heureux, pour le punir de ses airs arrogants, de lui faire dire quelque sottise, nous lui répondons seulement que nous sommes des étrangers de distinction (*egenebi*). Le voilà aussitôt qui s'emporte, traite les Russes de porcs, compare les Anglais à des femmes de mauvaise vie, les Allemands à une tache graisseuse qui s'étend tous les jours davantage en Turquie et finalement

s'écrie que les Français sont d'indignes voleurs pour avoir pris la Tunisie à son pays.

Le malheureux préfet ne sait plus où se mettre; quant à nous, sans plus nous inquiéter du bouillant colonel, nous levons tranquillement la séance et rentrons chez nous, sûrs d'avoir bientôt notre petite vengeance. Dès le lendemain, en effet, à la revue de la garnison que le maréchal nous fait passer avec lui, le pauvre colonel est obligé de défiler devant nous à la tête de son régiment et de nous présenter ses hommes; il en est tellement honteux qu'il se cache la figure avec la poignée de son sabre et n'ose même pas jeter un coup d'œil de notre côté. De plus, deux officiers d'état-major viennent nous apporter les regrets du muchir pour l'inconvenance de son subordonné, et, avec tant de tact et de délicatesse, que nous qui n'en voulons pas le moins du monde à ce brave soldat, ancien esclave de Mossoul, qui par son seul courage et ses seules qualités militaires s'est élevé au grade qu'il occupe et n'a pas eu le temps ni l'occasion de faire son éducation mondaine, nous avons toutes les peines du monde à leur faire comprendre qu'il y a déjà bien longtemps que nous avons oublié cet incident.

Les officiers de la garnison avec lesquels nous nous rencontrons se montrent tous en outre d'une urbanité exquise et il nous était impossible de

rêver un accueil plus amical et plus flatteur que celui que nous fait, le 18 janvier, le maréchal lui-même.

Agé de quarante-cinq ans et muchir depuis quatre ans déjà, le Circassien Mehemet Zecki-Pacha, qui a le commandement le plus important des troupes turques en Asie, est un grand bel homme, à l'œil vif et intelligent, au parler grave et sonore, à la démarche altière. Chaud partisan des théories françaises, il a proscrit dans son armée toutes les modifications que la mission Von der Goltz s'acharne depuis dix ans à implanter en Turquie. Entouré d'un brillant état-major, il fait traduire tous nos ouvrages militaires et s'inspire des principes qu'ils contiennent au sujet des réformes nécessaires aux troupes qu'il commande. Chose si rare en Turquie! il est d'une probité exceptionnelle, et sait au besoin se sacrifier pour améliorer le sort de ses subordonnés; c'est ainsi qu'au moment où nous le rencontrons en Arménie, depuis plus de six mois déjà, il a refusé ses émoluments (plus de 10.000 fr. par mois) afin de permettre à ses officiers subalternes de toucher leur solde, les caisses de la province étant presque à sec.

Il nous reçoit de la façon la plus exquise, et quels ne sont pas notre étonnement et notre joie quand, après une longue conversation, il nous

demande s'il ne nous plairait pas de voir de près ses troupes, et, sortant avec nous sur le seuil de son palais, nous présente toute la garnison assemblée sur la place d'armes. A trois reprises, cavaliers et fantassins défilent devant nous dans différentes formations et toujours avec le même entrain et le même ensemble. Puis, ayant une dernière fois salué les drapeaux, nous rentrons avec le muchir et ne le quittons qu'après une aimable causerie qui nous laisse complètement sous le charme de sa puissante intelligence et de ses vastes conceptions.

A peine sommes-nous rentrés chez nous qu'il nous envoie son chef d'état-major nous demander de rester quelque temps encore à Erzinguian, nous promettant pour le premier beau jour une grande manœuvre à double action où nous pourrons encore mieux juger ses soldats. Malheureusement, à cette époque de l'année, nous pourrions attendre longuement avant d'avoir le temps demandé et nous sommes obligés de décliner son offre si gracieuse.

Nous le regrettons d'autant plus que nous avons souvent déjà vu les troupes ottomanes et que c'est toujours avec plaisir que nous avons assisté à leurs manœuvres. Grands et beaux hommes pour la plupart, soutenus dans le rude métier des armes par leur fanatisme religieux aussi bien que par

leur fatalisme héréditaire, marcheurs intrépides et cavaliers consommés, les musulmans que la Turquie enrôle chaque année sont d'excellents militaires. Ils sont habitués à la dure et supportent sans se plaindre d'effroyables privations; de plus, leurs chefs leur commandant autant au nom d'Allah qu'en celui du Sultan, leur discipline est parfaite, et la peur est un sentiment généralement inconnu chez eux. Malheureusement les cadres qui les dirigent sont souvent tellement inférieurs à tous points de vue (moralité, instruction, tenue, éducation) qu'ils ne savent pas tirer parti de l'instrument parfait qu'on leur confie et gâtent plutôt qu'ils ne les améliorent les qualités naturelles de leurs subordonnés. Grâce aux démarches de notre ancien attaché le commandant Berger, 70 jeunes officiers turcs vont dorénavant venir tous les deux ans en France pour y parfaire leur éducation militaire; souhaitons pour eux qu'ils en profitent amplement; ils combleront de la sorte la lacune importante qui maintient leur armée au-dessous du niveau très élevé qu'elle devrait atteindre, et, rentrés dans leur pays, ils donneront à leurs régiments l'impulsion qui leur manque pour mettre en relief les aptitudes si remarquables des hommes qui les composent.

CHAPITRE VI

SOMMAIRE. — Route d'Erzeroum. — Delaw-Keuï. — Vallée de l'Euphrate. — Histoire de Keur-Oglou. — Mamakhatoun. — Le téké. — Arrivée à Erzeroum. — La ville. — Suspicion du vali. — Nos craintes. — Intervention du muchir. — Yachya-Pacha. — La revue. — Visite au vali. — La garnison. — L'école militaire. — L'artillerie.

En nous mettant en marche, le 19 janvier au matin, d'après notre carte et d'après les premiers kilomètres effectués sans encombre dans la large vallée de l'Euphrate toute parsemée de fermes et de villages, nous augurons bien de la route qui doit nous mener sur Erzeroum, et nous sommes tout surpris à l'idée de pouvoir peut-être gagner cette ville sans difficultés. Mais ce n'est là de notre part qu'une courte erreur et bientôt nous devons reconnaître que le lit du fleuve se resserre de telle manière entre de hautes parois rocheuses qu'il devient complètement impossible de le longer. Aussi nos guides nous engagent-ils dans une vallée latérale, aux bords dénudés et ravinés par les pluies, qui doit nous permettre de contourner cet obstacle et nous ramener à Mamakhatoun, sur

les bords de l'Euphrate. Bientôt le pays devient absolument désert; pas un bourg, pas un hameau qu'on puisse entrevoir : seul enfin apparaît à nos yeux, à 6 heures du soir, après dix heures de marche, le petit village kurde de Delaw-Keuï, juché sur un piton élevé. Le sentier que nous devons suivre pour y arriver étant fort incliné et rendu plus dangereux par la glace et la neige gelée qui le recouvrent, nous échelonnons nos muletiers sur les pentes de la montagne pour mieux indiquer le chemin à nos bagages restés légèrement en arrière et les aider au besoin en cas de mauvais pas. Mais quelle n'est pas notre surprise d'entendre tout à coup notre beckirdji en chef pousser des cris aigus quand il se voit ainsi quelque peu isolé et supplier qu'on lui permette de rejoindre. Il a une peur épouvantable et ne se calme enfin que lorsque (singulier remède !) nous donnons l'ordre à notre bey tcherkesse de monter sur un rocher d'où il puisse l'apercevoir et de rester là, à près de 1.500 mètres de lui, le regardant et veillant soi-disant sur sa craintive personne.

Il rentre enfin, une heure après, tremblant encore d'émotion, maugréant contre ses hommes et ses chevaux et n'a rien de plus pressé que de m'amener, sans m'en prévenir, deux malades que je dois soigner, et, à son idée, guérir sur l'heure. L'un a une éruption assez violente qui, avec des

précautions et des soins de propreté, disparaîtra rapidement; quant à l'autre, atteint d'une forte bronchite, je lui donne un vésicatoire qu'il regarde et palpe avec religion lorsqu'on lui en a expliqué l'efficacité ainsi que la manière de s'en servir.

Je n'ai cependant aucun droit d'exercer la médecine, mais leurs maladies sont le plus souvent si évidentes qu'on ne saurait s'y tromper, et d'ailleurs nul praticien ne sortira du village voisin pour me chercher querelle car il n'y en a pas un seul dans tout le pays. Les pauvres gens sont complètement abandonnés à leurs propres ressources et n'ont aucune idée même des mesures hygiéniques les plus élémentaires à prendre pour guérir leurs moindres bobos. L'un d'eux ne m'amène-t-il pas, un jour, l'une de ses femmes atteinte d'un abcès dans l'oreille, survenu à la suite d'une piqûre faite par un brin de paille, et ne m'explique-t-il pas qu'il a trouvé depuis quelque temps un remède qui soulage considérablement son épouse et qui consiste à lui appliquer sur la joue une brique sortie du four et maintenue sur la peau aussi chaude que possible! D'ailleurs, comme Européens, surtout avec le nombre de gens qui nous entourent et l'escorte donnée par le gouvernement, ils nous considèrent comme des puits de science, et nous en voudraient beaucoup de

leur refuser un conseil ou une médecine en pareille occurrence. On en est quitte pour leur donner, quand les remèdes manquent ou qu'on n'est pas bien fixé sur la nature de la maladie, quelque tisane insignifiante, quelque onguent anodin, qui ne puisse leur faire du mal, et, leur solide nature aidant, on a toute chance de ne pas nuire à son prestige et en tout cas certitude absolue de ne pas empirer leur sort. De plus on relève toujours au moins leur moral et l'on part le lendemain matin avec les bénédictions de tout le village.

Notre arrêt à Delaw-Keuï est de courte durée et, dès le lever du jour, nous descendons cahin caha le versant de la montagne, puis nous franchissons une crète assez élevée, dirigée du N.-O. au S.-E. et nous retombons, vers les trois heures de l'après-midi, dans la vallée de l'Euphrate.

Sur le dernier contrefort de la chaîne que nous venons de traverser se dresse, comme un nid d'aigle, une tour imposante, formée de blocs massifs de pierre et appuyée à d'épaisses murailles dont les ruines circonscrivent un espace considérable; de l'autre côté de la vallée, une construction pareille commande le chemin et il est impossible de se rendre à Mamakhatoun et de traverser le fleuve sans passer successivement sous les murs de ces deux forteresses. Ce sont de vieux châteaux forts, anciens repaires de brigands, qui ont appartenu,

dit-on, au plus fameux d'entre eux en Turquie, au célèbre Keur-Oglou.

D'un courage exceptionnel, téméraire à l'extrême, aussi bon et généreux pour les pauvres et les petits que cruel et sanguinaire vis-à-vis des riches et des puissants, tantôt enfermé dans l'un de ses châteaux sans qu'on pût jamais savoir dans lequel, et y menant joyeuse vie avec ses compagnons d'armes, tantôt courant la campagne, attaquant sans crainte valis et pachas, détroussant les gouverneurs jusque dans leurs palais et pillant les villes à la barbe de leur garnison, tel nous le représente la légende du pays.

Plein d'horreur pour le beau sexe, qui, disait-il, le rendrait efféminé et amollirait son âme, il n'avait d'autre jouissance que la bonne chère et la contemplation de ses trésors; seulement, pour augmenter en Asie le nombre des corps vigoureux et des cœurs vaillants, toutes les fois qu'il prenait un village ou s'emparait de quelque grande caravane, il faisait mettre à part les plus jolies d'entre les prisonnières et, choisissant ceux de ses guerriers qui étaient les plus beaux et les plus courageux, il exigeait l'union temporaire des couples ainsi formés. Puis, quand un enfant mâle en était né, il servait une pension à la mère pour qu'elle élevât plus facilement son fils et en fît un Turc beau et brave comme son père.

Traqué pendant de longues années par les troupes de plusieurs provinces, ce Fra-Diavolo des montagnes d'Arménie parvint toujours à leur échapper ; toujours insaisissable, il apparaissait à l'improviste dans les cités, dans les montagnes où on l'attendait le moins, puis, une fois son coup fait, disparaissait avec la même rapidité et s'enfermait dans quelqu'une de ses forteresses imprenables pour l'époque. Cependant, au moment de l'apparition des premières armes à feu, dégoûté de cette manière de combattre, qu'il trouvait lâche et honteuse, fatigué par les années, et désirant enfin prendre quelque repos, il disparut un beau jour emportant tous ses trésors et vint s'établir dans le Sud de l'Asie Mineure. Personne ne l'y reconnut de son vivant et ses rapines accumulées lui procurèrent une fin fortunée et respectée de tous. Ce ne fut qu'après sa mort que l'un de ses serviteurs révéla cette dernière mystification faite à tout un peuple ; on le déterra, on fit comparaître quelques-uns de ses anciens complices qui le reconnurent à l'instant, et, vengeance posthume ! on le traîna sur la place publique où on le décapita.

Depuis sa mort, sa légende circulant de bouche en bouche s'est accrue de mille incidents tous plus fantastiques les uns que les autres, et, dans ce pays si fertile en brigands, englobant dans sa gloire tous ses prédécesseurs et même de nom-

breux imitateurs, Keur-Oglou résume pour le Turc et l'Arménien l'essence même du banditisme. Toute caverne ayant jadis servi de repaire, tout château ruiné, ancienne retraite de malfaiteurs, est toujours pour eux quelqu'un de ses refuges, et, s'il fallait en croire les indigènes, ce serait par centaines qu'on en trouverait dans chaque vilayet. Il synthétise en sa personne toute une époque de barbarie et de luttes guerrières, où la Turquie, étant divisée en de nombreux beylicats presque indépendants, chacun des grands seigneurs féodaux passait sa vie à guerroyer contre ses voisins et à piller leurs domaines ; les habitants en étaient naturellement réduits à se construire pour y loger de véritables forteresses et quelquefois à creuser pour s'y mieux réfugier d'immenses cavernes dissimulées dans les fentes de la montagne.

Nous passons de la sorte à quelques pas à peine de l'une des excavations les plus curieuses que l'on puisse rencontrer en Arménie : ses trois entrées, habilement dérobées derrière d'énormes blocs de rochers et dans lesquelles on ne peut pénétrer que courbé à demi, donnent passage dans des galeries souterraines qui s'élargissent peu à peu et aboutissent à d'énormes grottes naturelles dans lesquelles, sur les stalactites qui descendent de la voûte, on remarque de nombreux dessins et d'anciennes inscriptions.

A la tombée du jour, nous atteignons Manakhatoun, et déjà dans cette petite ville nous ressentons les bons effets des recommandations qu'avant notre départ d'Erzinguian le muchir nous a promis de transmettre sur tous les points importants de notre voyage jusqu'à la limite de son commandement (Mossoul). Le kaïmakan (sous-préfet), entouré de tous ses zaptiehs, se tient à la porte du logement qu'il nous a fait préparer et nous offre, le soir, un repas aussi pantagruélique que primitif : mouton, oie, poulet, agréablement mélangés avec du blé bouilli (bourgoul), du lait caillé (yougourt), de l'ail, des oignons crus, etc., etc. Nous l'en récompensons en faisant jouer devant lui une boîte à musique que nous avons emportée pour l'offrir en cadeau à quelque gros personnage, et ce nous est un vrai plaisir que de voir ce brave Circassien se pâmer d'aise en entendant sortir de ce coffre fermé auquel personne ne touche les sons les plus mélodieux. Il n'est pas éloigné de nous croire sorciers et l'impression que produit sur lui cette suave harmonie, jointe aux prescriptions du maréchal, le met si entièrement à notre dévotion que, pour nous honorer davantage, il tient absolument, en présence de sa suite, malgré qu'en le faisant il nous gêne beaucoup, à préparer lui-même nos lits et nous borde avec une conscience digne des plus grands éloges.

Il nous mène visiter le lendemain matin, avant notre départ, un charmant téké (lieu saint qui sert de tombeau à une princesse seldjoukide), et l'immense monastère y attenant, transformé maintenant en caserne de cavalerie.

Dans une salle dodécagone, délicieusement décorée, s'élève un grand sarcophage environné de toute part d'une multitude de tombes plus petites : celles des femmes et des serviteurs de la princesse qui se pressent autour d'elle comme pour la veiller encore et la servir au sein de la mort, tandis qu'au-dessous, dans une crypte de marbre blanc, au fond d'un tombeau d'albâtre, la fille du Padischah dort son dernier sommeil, chaudement enveloppée, par-dessus son linceul de pierre, de merveilleux tapis d'Anatolie, que les prêtres, dans leur croyance naïve, remettent chaque année, à l'approche de l'hiver, pour empêcher le froid de venir glacer le corps vénéré confié à leur garde.

De Mamakhatoun à Erzeroum nous n'avons plus que deux fortes étapes. La première nous amène, malgré que notre guide et notre escorte nous aient perdus pendant plus de quatre heures au travers de la neige, à Djellis, petit village arménien. La campagne est déjà plus cultivée, les habitations plus nombreuses, on sent que l'on se rapproche d'un grand centre, et, le lendemain,

22 janvier, nous trouvons pour la première fois depuis Sivas quelque chose qui ressemble à une route et qui nous mène sans trop de peine dans la capitale de l'Arménie.

De loin, au milieu de la plaine toute blanche, la ville d'Erzeroum (à 1.900 m. d'altitude) paraît comme une gigantesque tache d'encre de laquelle se détache, plus sombre encore, le rocher que domine la citadelle. A peine quelques clochers, quelques minarets, rompant la monotonie des maisons en bois toutes pareilles, rien d'oriental, aucun cachet particulier, un fouillis de rues tortueuses et malpropres, encombrées pendant la plus grande partie de l'année par une neige remplie d'immondices et de détritus de toutes sortes, pas de beau palais, aucun édifice un peu marquant, et néanmoins une grande ville, très habitée, très commerçante et assez riche, telle nous apparaît la première place-forte des Turcs en Asie Mineure. Une enceinte bastionnée l'environne de toute part, assez bien défilée des vues de la plaine, mais complètement sous le feu de la montagne avoisinante, sur laquelle on aperçoit distinctement la rangée de forts construits ou réparés depuis la dernière guerre (77-78).

Nous nous installons tant bien que mal dans une mauvaise auberge pompeusement décorée du nom d'*Hôtel d'Europe*, sur la façade de laquelle

se lit en grands caractères cette annonce délicieuse d'un cabinet de lecture : « Lecturerie d'Erzeroum, » et, comme jusqu'aux portes mêmes de la ville, dans le dernier kaïmakannlik où nous sommes passés, le poste de police, lieutenant en tête, a tenu à nous rendre les honneurs, nous nous attendons à un aimable accueil. Quelle n'est pas au contraire notre surprise, de nous voir, à peine descendus de cheval, entourés d'une foule d'hommes à mine plus ou moins rassurante qui, se mélangeant à notre escorte, à nos muletiers, les questionnant sur notre compte, montent avec nos domestiques dans nos chambres et nous observent, avec des signes non équivoques de la suspicion la plus vive. Au même moment, l'hôtelier nous glisse à l'oreille de nous méfier, que nous sommes environnés d'espions venus pour nous surveiller, que sa maison en est pleine, qu'il y en a même au pied de l'escalier déguisés en femmes, et il nous semble regretter vivement que nous ayons daigné descendre chez lui. Il nous apprend en outre que deux Français viennent d'être peu de temps auparavant internés dans la ville pendant près d'un mois et que le vali s'oppose de toutes ses forces à l'arrivée d'étrangers dans le chef-lieu de sa province.

Comme nous ne savons pas encore à la suite de combien de sottises et de méfaits nos deux com-

patriotes, qui nous ont précédés dans ces murs, se sont attiré tant de désagréments et que, n'étant pas tout à fait dans notre droit en venant à Erzeroum, nous ne voulons pas nous procurer une aussi fâcheuse aventure, nous envoyons de suite Zéchiria-bey porter au gouverneur l'expression de nos respects et nos lettres de créance. Puis nous attendons impatiemment son retour, toujours surveillés par une nuée d'agents qui, sous un prétexte ou sous un autre, trouvent moyen d'entrer continuellement chez nous pour voir ce que nous y faisons.

Bientôt notre bey tcherkesse est de retour, mais, loin de s'améliorer, la situation nous paraît plus grave encore; le vali nous fait saluer tout en se refusant à nous recevoir dès le lendemain; il remet au samedi notre visite, alléguant que, le vendredi, jour saint dans sa religion, il ne veut pas voir de chrétiens, et nous fait prévenir d'apporter avec nous toutes les pièces qui pourront lui prouver notre identité. Nous lui sommes suspects, cela ne fait plus aucun doute, et, non seulement nous craignons de nous être attiré quelque aventure désagréable pour être venus à Erzeroum, mais encore nous réfléchissons aux conséquences désastreuses qui en résulteraient pour nous qui avons été obligés par deux fois (contraints, il est vrai, et forcés) de promettre de ne pas entrer dans ce vi-

layet, ni dans ceux de Van et de Bitlis (1). Nous sommes bien convaincus, si nous en sortons sans encombre, que, loin de nous en blâmer, on nous en fera compliment, mais aussi comment répondre aux sanglants reproches que l'on nous adressera s'il nous arrive quelque ennui et que notre consul ou même notre ambassadeur soient obligés de nous aider à en sortir? Nous ne sommes pas en règle, cela est certain, nos lettres vizirielles indiquent un tout autre itinéraire, et, quoiqu'elles prouvent au vali que nous sommes fort bien en cour à Constantinople, puisqu'elles donnent l'ordre de nous aider en toutes circonstances, il n'en est pas moins vrai qu'il peut nous demander pourquoi nous avons changé notre route, pourquoi nous sommes venus à Erzeroum et télégraphier à Stamboul pour avoir des ordres. Alors, bien entendu, vacarme, réclamations diplomatiques, tout le monde nous en voulant pour nous être embarqués dans cette galère et personne, puisque nous sommes dans notre tort, ne cherchant à nous venir en aide.

Il nous faut donc à tout prix éviter quelque esclandre que ce soit, et tâcher au contraire, en ne donnant dans notre conduite aucune prise aux moindres reproches du gouverneur, de faire jouer

(1) Pour ne pas donner ombrage au gouvernement turc à cause de la grande agitation régnant en Arménie.

quelque puissant appui qui nous tire de cette impasse. Malgré notre inquiétude, nous affectons le plus grand calme et envoyons aux renseignements notre bey tcherkesse et notre Monténégrin sur le dévouement desquels nous pouvons compter. Eux-mêmes, étant aussi bien que nous en contravention puisqu'il n'est nullement fait mention sur leurs passeports de leur changement d'itinéraire, font tout leur possible pour nous sortir d'embarras, et, finalement, à l'heure du dîner, ils nous apportent cette bonne nouvelle que le muchir Mehemet-Zecki-Pacha, celui qui nous a si bien reçus à Erzinguian et sous le haut commandement duquel se trouve la ville d'Erzeroum, est au plus mal avec le vali, et cherche tous les moyens de lui nuire depuis une impolitesse que ce dernier lui a faite lors de son inspection des places-frontière. Nous entrevoyons immédiatement de ce côté une chance de salut et, séance tenante, nous envoyons une longue dépêche au maréchal, lui disant notre froide réception, la suspicion qui nous entoure et lui demandant aide et protection. A 9 heures du soir, nous avons déjà la réponse dans laquelle il nous prévient qu'il a donné l'ordre au vali de faciliter notre voyage et nous envoie ses souhaits les plus sincères.

Nous nous endormons donc sous de meilleurs

auspices, et, le lendemain matin, notre reconnaissance pour ce brave maréchal devient sans limite quand nous apprenons de la bouche même d'un colonel d'état-major envoyé pour nous saluer de la part de Yachya Pacha (général de division, commandant militaire de la ville), que son chef nous prie, samedi, avant de nous rendre chez le vali, de vouloir bien passer la revue d'un régiment d'honneur rassemblé tout exprès sur la place du palais et nous fait savoir que le muchir a télégraphié de nous laisser visiter tous les établissements militaires et de nous recevoir avec des égards exceptionnels. Il est évident pour nous que le maréchal veut ainsi forcer la main du gouverneur par les honneurs dont il nous entoure et rendre impossible toute suspicion à l'égard de voyageurs si bien reçus par l'armée. Nous acceptons, bien entendu, avec la plus vive gratitude, et quoique le gouverneur civil ait fait prévenir notre hôtelier de nous entourer des soins les plus minutieux, nous constatons que l'effet voulu par Mehemet-Zecki-Pacha n'est pas encore produit, les espions qui nous entourent n'ayant fait qu'augmenter comme nombre.

Ne voulant donner aucune prise à la moindre critique, nous nous abstenons de faire de visite à qui que ce soit, sauf à notre consul, et nous avons le plaisir, en passant dans les rues de la

9.

cité, de voir tout à la fois les postes sortir et nous présenter les armes pendant que les argousins courent sur nos traces ! L'armée nous révère pendant que la police nous surveille ! Cela devient une véritable comédie, d'autant que nous apprenons que pendant la journée une scène violente a eu lieu au sujet de la revue entre le vali et le férik (général de division) commandant la place. Averti de cet honneur tout particulier qu'on allait nous rendre et désireux d'en avoir sa part, le pacha avait demandé au général de faire défiler les troupes devant son propre palais afin que de ses fenêtres il pût lui aussi jouir du spectacle ; mais Yachya-Pacha lui avait très fermement répondu qu'il avait reçu des ordres formels du maréchal, que la revue était pour nous et non pour lui, et qu'elle serait passée devant le conak militaire et non devant le conak civil, que, s'il voulait y assister, il pouvait y venir, mais en simple spectateur. De là, fureur du vali et amères imprécations contre le muchir.

Nous commençons à trouver que la situation s'améliore considérablement. La bataille est presque gagnée en notre faveur et nous espérons vivement qu'après notre visite du lendemain tout soupçon sera écarté et que nous pourrons enfin vivre librement et sans contrainte.

Donc, à l'heure dite, nous nous rendons avec

nos traîneaux sur la place du palais, mais les cochers se trompent de parcours et nous voilà forcés de longer à pied tout le front des troupes réunies pour la circonstance. Ce sont trois bataillons d'honneur pris dans les trois régiments d'infanterie de la ville, avec colonels et drapeaux, les hommes sont en tenue de campagne, fort bien habillés et équipés, et gardent sous les armes la plus parfaite immobilité.

A peine avons-nous fait quelques pas que nous sommes reconnus, et voilà les tambours qui battent aux champs, les soldats qui présentent les armes, les officiers, les drapeaux qui saluent à notre passage, la musique qui joue, et nous, pauvres lieutenants, habitués à rendre de pareils honneurs mais non pas à les recevoir, obligés de défiler devant tout ce front de régiment avec nos manteaux de voyage, la toque sur la tête et la cravache à la main, nous nous croyons dans un rêve et regardons avec étonnement les manches de nos effets pour voir si, en une seule nuit, il n'y a pas poussé par hasard quelques étoiles!

Nous arrivons, confus de ces marques excessives d'amabilité, sur la place du palais militaire, où le général de division s'avance à notre rencontre, entouré de son état-major. Il nous serre dans ses bras avec effusion, nous présente les officiers qui l'environnent, et, nous plaçant alors

sur le perron du conak, nous assistons à un excellent défilé. Nous saluons successivement les trois colonels, les trois drapeaux, et, lorsque la dernière section est passée, nous remontons avec le gouverneur militaire, entre une double haie de soldats, dans ses appartements où il nous fait servir une abondante collation.

Tout en prenant nos tasses de thé, nous le remercions chaleureusement de sa réception si cordiale et si flatteuse et entamons avec lui une longue conversation dans un français quelque peu bizarre, le général n'ayant pas eu depuis vingt ans l'occasion de s'exprimer dans notre langue. Cela ne l'empêche pas cependant de témoigner bien hautement sa profonde affection pour notre pays qu'il a appris à aimer dans sa jeunesse (passée à Damas) et auquel il souhaite mille prospérités. Il nous transmet ensuite de nouveaux compliments et souhaits du maréchal qu'il a reçus pour nous, le matin même, par dépêche, et nous déclare que les dix mille hommes qu'il commande et qui sont répartis : six mille dans la place et le reste dans les forts, seront très heureux de toutes les visites que nous voudrons bien leur faire, dans leurs établissements militaires. Il regrette que la neige et le mauvais temps ne lui aient pas permis de nous faire passer en revue toute sa garnison (!) au lieu d'un simple régiment d'honneur, et se

plaint d'être empêché présentement de nous montrer aucune manœuvre, les soldats ne pouvant sortir de la ville à cause des difficultés du terrain que nous devons d'ailleurs ne connaître que trop bien nous-mêmes.

Nous ne savons vraiment comment répondre à ce flux d'amabilités si précieuses et c'est avec un cœur tout rasséréné que nous le quittons (non sans promesse d'une visite de sa part dans la matinée du lendemain) pour nous rendre chez le vali.

Quoique sûrs d'être dorénavant bien appuyés et ne craignant plus que de légers désagréments, nous nous méfions cependant encore un peu de notre rencontre avec ce haut fonctionnaire qui a la réputation incontestée d'être très grossier, d'exécrer tous les étrangers et de les traiter volontairement avec le plus grand sans-gêne. Comme, pour ne pas effaroucher les autorités, Julien ne parle ni turc, ni arabe, ni persan dans les grandes villes et que notre Monténégrin nous y sert toujours d'interprète dans nos visites officielles, nous craignons que, se laissant aller à son naturel emporté, et, croyant que nous ne pouvons le comprendre, il ne nous dise quelque insulte dans un des dialectes usités en Turquie. Nous nous décidons alors, s'il se livre au moindre écart de langage, à sortir immédiatement de notre réserve,

à parler d'autant plus haut que nous sommes dans notre tort, et, loin de paraître intimidés devant lui, nous prenons la résolution de lui faire, en ce cas, les plus sanglants reproches sur son inconvenance et de le menacer de plaintes immédiates à la Porte.

Heureusement tout se passe au contraire aussi aimablement et paisiblement que possible. Le vali nous reçoit avec beaucoup de courtoisie, tout en nous dévisageant de prime abord avec la plus grande attention. Son examen ne nous ayant nullement désorientés et lui ayant paru satisfaisant, il entame avec nous une conversation à bâtons rompus sur le pays, notre but, la température, les habitants, etc., le tout agréablement entremêlé de proverbes et de versets du Coran qui nous le représentent bientôt comme un des originaux les plus complets que nous puissions rencontrer. — De question indiscrète, pas la moindre ; il se contente de prendre note lui-même de nos noms et qualités inscrits sur nos lettres vizirielles et, une fois couvert vis-à-vis de son gouvernement par cette formalité, il se montre pour nous plein d'attention et d'égards, veut lui-même s'occuper d'organiser notre caravane pour la traversée de son vilayet et l'arrivée à Bitlis, et nous promet toutes les lettres de recommandation nécessaires auprès de ses subordonnés. Nous le quittons enchantés, sûrs cette

fois que les choses marcheront d'elles-mêmes et qu'à moins d'un incident grave, tel qu'une attaque des Kurdes ou d'un accident imprévu de voyage, nous suivrons l'itinéraire que nous nous sommes tracé.

En sortant du salon de réception, nous ne pouvons nous empêcher d'envoyer un aimable et reconnaissant sourire à un colonel d'état-major, qui, entré dès le début de notre visite, s'est assis sans mot dire dans un coin, et, n'ayant pas perdu une parole de la conversation du vali, se retire au moment même où nous nous levons. Il nous avoue, une fois dehors, être venu par ordre du maréchal (quel excellent ami !) assister à toute notre entrevue afin de lui en rendre compte immédiatement par dépêche et de le renseigner de la sorte sur l'accueil qui nous aurait été fait au conak. Nous lui disons que nous en sommes entièrement satisfaits et le prions de transmettre avec nos respects l'expression de notre bien vive satisfaction au muchir. Puis, au milieu d'une agglomération de monde venu pour voir les « Français » passer la revue, nous remontons en traîneau et redescendons en ville où nous trouvons (enfin !) notre hôtel débarrassé de tous les espions qui l'encombraient depuis notre arrivée. L'armée a vaincu la police à notre avantage, et nous voulons l'en remercier en allant, ainsi que l'offre si gracieuse

nous en a été faite, visiter tous ses établissements importants situés dans la ville.

Le premier dans lequel nous nous rendons est le collège militaire, dont le colonel directeur, Salim-bey, a jadis fait ses études à Saint-Cyr et est venu la veille nous voir à notre hôtel. C'est un grand et beau bâtiment divisé en salles spacieuses et bien aérées. Les deux cents élèves qu'il renferme y passent une durée totale de six à sept années après lesquelles ils subissent un examen qui leur permet d'entrer à la grande école militaire de Constantinople d'où ils sortent officiers. Nous parcourons avec le colonel les dortoirs, le réfectoire, les études, le tout, chose si rare en Turquie, tenu dans un état de propreté parfaite, et finalement nous passons dans chaque classe où les élèves réunis nous saluent de la plus aimable manière. On leur y enseigne, avec les principaux règlements militaires, quelques principes de tactique, d'administration, de balistique, etc., qui, grâce à une connaissance plus approfondie de leur langue, leur permettent de suivre avec fruit les cours de Galata-Seraï. Presque tous y sont amenés ou envoyés par leur famille dès leur plus tendre jeunesse (6 à 7 ans) ; ils y sont habillés et nourris aux frais de l'État, mais ne peuvent en sortir que dans l'armée, et ils forment de la sorte une excellente pépinière de jeunes officiers, qui,

il faut l'espérer, dans quelques années, relèveront considérablement le niveau par trop inférieur de la plupart de leurs devanciers.

Vus ainsi dans leur jeune âge, tous ces jeunes Turcs sont charmants : de grands yeux éveillés et intelligents, de jolies têtes aux traits fins et énergiques, un corps souple et bien proportionné, des mains et des pieds merveilleux de petitesse, tout un ensemble de grâce et de vigueur font difficilement prévoir l'allure alourdie, l'empâtement du visage, l'embonpoint précoce qui les gâtent pour la plupart peu de temps après leur sortie de l'école.

Ayant félicité le colonel de la brillante tenue de ses élèves, nous gagnons la citadelle qui domine Erzeroum. Sans valeur militaire aujourd'hui, son enceinte étant englobée dans les maisons de la ville, cette partie de la cité nous intéresse par la vue d'ensemble qu'on peut y avoir aisément sur les différents ouvrages fortifiés, construits ou réparés depuis la dernière guerre. Le chef de l'artillerie de la place, le colonel Achmet Tossoun-bey, qui y possède son logement et ses bureaux, veut bien nous recevoir et nous guider, nous donnant en détail les explications de chaque point intéressant du vaste panorama qui se déroule sous nos yeux. Nous apercevons très nettement, d'abord la première ligne de défense,

constituée par une enceinte bastionnée continue qui se prolonge ensuite vers le Nord afin de barrer plus complètement la vallée du fleuve ; puis, une deuxième ligne de forts avancés, situés sur les premières hauteurs qui dominent Erzeroum (à 2 ou 3 kilomètres de la ville) et enfin, sur la carte, le colonel veut bien nous indiquer les emplacements de la troisième ligne, placée exclusivement à l'Est (à une quinzaine de kilomètres environ) et qui se compose de plusieurs forts détachés, à tracé polygonal, ayant tous de grands commandements sur les passages qui peuvent amener de Russie, et principalement sur le col de Dévé-Boyoun, où eut lieu la dernière rencontre en Asie des troupes russes et turques pendant la campagne de 78. Devant franchir nous-mêmes ce col en sortant d'Erzeroum pour marcher vers la frontière et de là redescendre sur le lac de Van, nous aurons bientôt l'occasion d'examiner encore de plus près les défenses accumulées de ce côté, et nous quittons la citadelle pour recevoir la visite du liva (général de brigade) qui commande l'artillerie casernée dans la ville (1).

Tewfik-Pacha a eu l'extrême amabilité de venir lui-même nous inviter à visiter le lendemain ses casernes et son matériel de place et de campagne.

(1) Un régiment d'artillerie monté et six bataillons d'artillerie de forteresse, devant être cette année portés à 9.

Nous n'avons garde de manquer une si bonne occasion de connaître une nouvelle partie de l'armée turque, et, à l'heure dite, nous arrivons à la porte de l'immense quartier où le pacha habite avec son état-major et la plupart des officiers de sa brigade. Après avoir été reçus chez lui et avoir fait la connaissance des chefs de régiment, nous descendons ensemble et visitons d'abord l'interminable enfilade des chambres, dans lesquelles les canonniers, debout et immobiles au pied de leur lit, attendent silencieusement notre arrivée. Tout est dans un ordre parfait, d'une propreté méticuleuse; sabres et fusils, refouloirs et écouvillons, carabines et revolvers, méthodiquement rangés dans les travées du milieu, mettent une note gaie dans les salles énormes (trop grandes même) où logent cent, cent vingt soldats. Partout des poêles allumés entretiennent une douce chaleur, et, à voir la bonne mine, l'apparence saine et vigoureuse de tous les hommes qui nous entourent, on ne peut les plaindre du service qu'on leur fait faire. Ils sont tous d'ailleurs, comme nous avons pu nous en rendre compte en route, beaucoup mieux soignés dans cette caserne, où ils sont bien chauffés, bien couchés, bien nourris, qu'ils ne le sont chez eux dans leurs misérables demeures, ou même dans les véritables tanières que nous avons rencontrées plus au Sud, dans le

pays kurde. Donc, rien d'étonnant à ce que leur apparence soit prospère et nous constatons avec plaisir, lorsque nous passons des hommes à leurs montures, que ces dernières sont aussi bien soignées, aussi bien entretenues que leurs cavaliers.

Divisées en 4 travées, le long desquelles chaque cheval est attaché par un licol et par une longe qui lui maintient le pied droit de derrière, les écuries sont hautes, bien aérées et avec cela aussi chaudes qu'il est nécessaire dans un pays très froid. La litière est remplacée par du tan, et des rigoles d'écoulement permettent de maintenir le sol dans le plus grand état de propreté ; à chaque poteau sont accrochées les brides aux aciers resplendissants, et au-dessus de chaque cheval son nom inscrit en toutes lettres se lit facilement ainsi que son affectation. Les bat-flancs n'existent que de deux en deux bêtes (le porteur et le sous-verge du même attelage vivant toujours côte à côte et sans la moindre séparation), et, dans le fond des écuries, les montures des officiers occupent les coins et sont mises complètement à part.

Comme remonte, l'artillerie du VIe corps n'emploie que des chevaux hongrois, beaux, grands, forts, résistants et vraiment capables de traîner sans faiblir dans ce pays montueux la nouvelle artillerie de campagne. Grâce à un marché des plus avantageux et à la proximité des deux em-

pires, les officiers chargés de leur achat peuvent se les procurer l'un dans l'autre au prix de vingt livres turques (460 francs) rendus à Constantinople. C'est là un bon marché extraordinaire et nous sommes tout étonnés de voir qu'avec une aussi modique somme l'artillerie ottomane puisse recruter un nombre aussi considérable d'excellents animaux.

Après notre visite aux écuries, nous passons aux cuisines, où nous admirons les gigantesques marmites qui contiennent le déjeuner de la brigade. Dans cette garnison modèle, les officiers s'occupant de tous les détails de l'existence de leurs soldats, ceux-ci sont très bien soignés à tous égards, mais il est loin d'en être de même dans le restant de la Turquie, où la nourriture par exemple est généralement confiée à d'infâmes entrepreneurs qui cherchent autant que possible à spéculer sur l'estomac des pauvres hommes qu'on leur confie. Comme, de plus, l'État ne les paye généralement que très mal et ne solde presque jamais complètement ce qui leur est dû, il n'est pas étonnant que, dans certaines provinces, les régiments crient misère, et que les soldats cherchent de temps en temps à prendre de vive force la nourriture qu'on leur refuse. Étant en quarantaine, à Mustapha Pacha (province d'Andrinople), en 1887, j'ai eu l'occasion pendant quatre jours

de suite de voir de près la nourriture qu'on apportait matin et soir au sergent-major et aux factionnaires chargés de me garder et je doute qu'à moins d'une longue accoutumance nos chiens de meute eux-mêmes puissent se faire à manger l'immonde brouet noir qu'on servait à ces infortunés en guise de repas. Ici heureusement c'est tout le contraire et nous sommes vraiment satisfaits de constater que l'influence moralisatrice du maréchal s'est déjà fait sentir et que l'exemple d'honnêteté qu'il donne est suivi par ses subordonnés.

Après les cuisines, nous parcourons en détail les hangars, où s'alignent toutes les nouvelles batteries Krupp fondues pour le service de la Turquie, puis nous admirons les longues rangées de pièces de place, de mortiers, d'obusiers, symétriquement disposés par calibre, et nous quittons enfin nos aimables artilleurs, ravis de tout ce qu'ils nous ont montré et avec les marques de la plus vive sympathie.

CHAPITRE VII

Sommaire. — Erzeroum. — Les écoles catholiques — Dissensions entre Kurdes et Arméniens. — Les nouveaux régiments kurdes. — Les beys kurdes à Stamboul. — Les magistrats turcs. — Histoires sur les cadis. — Le commerce des moutons à Erzeroum. — Le vali. — Le chasse-neige.

Depuis que notre visite au vali nous a vraiment rendu notre liberté et que ce sont les marques d'honneur qu'on nous prodigue partout qui nous gênent plus encore que la surveillance exercée les premiers jours à notre endroit, nous avons fait la connaissance des principales autorités de la ville et visité différents établissements qui nous intéressent plus directement. C'est ainsi que nous nous sommes liés avec l'évêque arménien catholique, qui a fait en France, à Orléans, toutes ses études religieuses et est resté foncièrement dévoué à notre pays. Il nous mène successivement visiter les deux écoles, l'une de garçons, l'autre de filles, situées à côté de son palais et confiées, la première à des frères de la doctrine chrétienne, la seconde à des sœurs françaises.

Les résultats qui y sont obtenus sont vraiment extraordinaires et il faut l'étonnante facilité des jeunes Arméniens pour que leurs professeurs puissent arriver en aussi peu de temps à leur enseigner tant de choses. L'évêque nous ayant demandé de faire passer à ses jeunes élèves un examen sommaire, quel n'est pas notre étonnement de voir ceux de la classe supérieure, âgés de 17 à 18 ans, répondre couramment et avec beaucoup d'intelligence aussi bien aux questions que nous leur posons sur la trigonométrie, l'algèbre, les courbes usuelles, la cosmographie, l'arithmétique raisonnée, que sur l'histoire, la géographie, le turc, l'arménien et le français. C'est là un témoignage merveilleux du zèle infatigable des frères si dévoués qui, volontairement exilés à Erzeroum, viennent y développer, en même temps que la religion et l'instruction, l'influence française et y faire davantage pénétrer notre langue. Quel dommage que nous ne les soutenions pas plus et que nous ne les fassions pas participer dans une plus large mesure à l'accroissement progressif de notre budget! Les subventions qu'on leur accorde sont bien minimes et j'aurai plus loin l'occasion de traiter cette question d'une manière plus complète en racontant notre séjour à Alep. Après avoir vu la presque totalité de nos maisons d'éducation en Orient, j'espère pouvoir montrer

dans cette partie de mon récit comment, avec des sacrifices de bien minime importance, nous pourrions, comme nous l'avions d'ailleurs si bien compris jadis (et comme nos rivaux en ces pays, les Italiens, les Allemands et les Anglais, le pratiquent si bien actuellement), augmenter d'une façon considérable, non pas seulement notre ascendant moral mais encore bien plus nos bénéfices commerciaux soumis à une redoutable concurrence.

Le consul général de Perse : Ali-Khan, le nazir de la régie : M. Ekimian, et notre consul : M. Vigoureux, se partagent généralement nos soirées, et nous sommes fort heureux de trouver chez eux, avec un bien-être physique que nous ne connaissons plus depuis longtemps, une conversation intelligente et documentaire qui nous permet de mieux comprendre le pays que nous traversons et nous met plus à même de sortir des embarras que nous pourrons rencontrer sur notre route.

Depuis quelques années, l'Arménie et le Kurdistan sont en proie à une vive agitation. Situées loin de la capitale, ces provinces d'accès difficile, ensevelies pendant six, sept mois de l'année sous une épaisse couche de neige, sont peu praticables et les agents de l'autorité n'y ont aucune action. Elles sont habitées par deux peuples d'origine

bien distincte: les Arméniens dans le Nord et le centre, les Kurdes dans le centre et le Sud. Mais, quoique les groupements généraux soient ainsi répartis, il existe une immense bande de territoire, comprise entre Sivas, Erzeroum, la frontière de Perse, Bitlis, Diarbékir, Malatia, où les deux nations sont complètement mélangées et où les villages et les terres des Arméniens sont enclavés dans les possessions kurdes et réciproquement. C'est là surtout que la différence de race, rendue plus sensible encore par la divergence des religions, suscite chaque jour des querelles et des conflits sans nombre.

Les Kurdes, derniers vestiges des peuplades autochtones, ayant encore dans les veines le sang belliqueux des Mèdes, et unis dans la suite avec des bandes farouches et sanguinaires d'Assyriens, de Tartares, d'Arabes et de Turcmènes, sont restés sauvages et quasi-indomptés. Trois fois déjà dans le courant de ce siècle le Padischah a dû envoyer ses troupes refaire, à peu de chose près, la conquête de leur territoire et n'est jamais parvenu qu'à obtenir une soumission illusoire et un tribut insignifiant. Leurs beys, confinés dans leurs châteaux, entourés de guerriers fanatiques recrutés dans les villages avoisinants, ne reconnaissent que bien nominalement la suzeraineté de la Porte et n'obéissent que quand il leur

plaît aux ordres venus de Stamboul. Redoutés par les valis et les différents représentants du gouvernement, ils n'agissent généralement qu'à leur guise et laissent à leurs tenanciers toute facilité de piller, de rançonner, de maltraiter, et même parfois de tuer les Arméniens qui habitent la même région.

Ceux-ci, de nature essentiellement timide et poltrons de père en fils, se plaignent, se lamentent, et au lieu de réagir ouvertement et de s'organiser eux-mêmes en bandes armées pour rendre la pareille à leurs turbulants voisins, intriguent en cachette et ont si bien su s'aliéner tout bon sentiment des autorités locales que celles-ci les ont complètement abandonnés et se refusent à les protéger d'aucune manière. Il leur a même été défendu, à la suite des derniers complots d'Erzeroum, de porter quelque arme que ce fût, même pour la sécurité personnelle, et tandis qu'on ne peut rencontrer le moindre Kurde sans son yatagan, son sabre, son fusil, sa lance ou ses pistolets, voire même quelquefois avec toutes ces armes ensemble, les Arméniens errent lamentablement et sans défense sur le sol qui leur appartenait jadis.

En effet, les Kurdes, qui n'étaient autrefois qu'un peuple pasteur, vivant exclusivement du produit et de la vente de leurs troupeaux, tendent à deve-

nir en outre un peuple agriculteur. Pour ce faire ils dépouillent tout simplement de leurs terres les Arméniens qui les entourent, et, soit par des ventes fictives, soit par de flagrants dénis de justice, deviennent légalement possesseurs des biens de leurs voisins. Ils ne se contentent pas toujours de ces déloyales acquisitions et poussent quelquefois la cruauté jusqu'à faire travailler sur leurs anciens champs, mais alors comme simples fermiers ou même comme manouvriers, ceux qui en furent les propriétaires. Nous en avons vu un frappant exemple à Marmouss, petit village situé sur le chemin de Kara-Kilissa au lac de Van. Exclusivement habité il y a quatre ans encore par des Arméniens et par un bey kurde, les terres se partageaient en deux parties égales : l'une au bey, le restant à la commune. Mais, pendant ce court laps de temps, les Kurdes ont si bien su s'arranger que, sans avoir à dépenser autre chose que quelques cartouches, ils sont devenus légalement (?) propriétaires de toutes les terres des Arméniens, et que, pour ne pas laisser ces derniers mourir de faim, le bey qui habitait le village, exceptionnellement animé de bons sentiments, a dû les employer comme fermiers ou comme métayers sur son propre bien.

Pour tâcher de calmer un peu ce peuple turbulent et lui inculquer quelques idées de disci-

pline (1), Mehemet-Zecki-Pacha a eu l'idée de les embrigader en de nombreux régiments de cavalerie où les jeunes gens, commandés par leurs beys et instruits par des officiers turcs, viendraient apprendre la tactique européenne et le maniement des nouvelles armes à feu. Le maréchal espère parvenir ainsi à prendre sur eux une influence suffisante pour les diriger et arriver peut-être, au bout de quelque temps, à en incorporer un certain nombre dans l'armée régulière. Mais, d'autre part, bien des personnes compétentes craignent que, réveillant encore davantage leurs instincts guerriers, ce stage militaire ne rende au contraire ces jeunes sauvages plus difficiles à conduire et ne leur donne, s'ils se révoltent, une égalité de tactique et d'armement qui leur manquait jusqu'à ce jour.

La Porte, ne voulant pas actuellement dépenser l'argent nécessaire pour réduire définitivement ces contrées par une bonne expédition militaire (ce qui lui serait cependant bien facile, son armée de l'Est étant meilleure et plus en condition de faire cette besogne qu'elle ne l'a jamais été), cherche à amadouer les beys du pays et à se les attacher par des cadeaux et des honneurs. Tout dernièrement encore, sur une invitation spéciale, plus de cent

(1) La Porte n'a seulement jamais osé jusqu'à présent leur imposer le service militaire, même le plus doux.

d'entre eux se sont rendus à Constantinople, où le Sultan les a comblés de prévenances, de titres et de décorations. Mais, dans la région même où nous nous trouvions au moment de leur départ (outre que ceux qui partaient pour aller saluer le Commandeur des croyants nous disaient être pleins de défiance), les Kurdes soutenaient qu'il n'y avait à aller à Stamboul que ceux d'entre eux qui étaient déjà depuis longtemps acquis au gouvernement et qu'au contraire tous ceux qui avaient vraiment quelque influence et qui maintenaient l'agitation actuelle s'étaient bien gardés, dans ce pays où le mauvais café se donne facilement et où le Bosphore est profond, de quitter leurs domaines.

J'aurai souvent dans la suite de mon récit l'occasion de revenir sur les effroyables exactions commises journellement par les Kurdes dans les pays que nous avons traversés; je rapporterai fidèlement et ce que nous y avons vu et ce que les agents de l'autorité étaient obligés de nous avouer des atrocités qui se commettaient sous leurs yeux. Nous en avons tiré cette conclusion (appuyée sur l'opinion générale de tous les gens sensés habitant ces contrées), que la Turquie a le devoir absolu, non pas tant pour mettre un frein aux abominations qui se passent sur un territoire lui appartenant, que pour ne pas être obligée de faire

bientôt à nouveau la conquête complète du Kurdistan, d'agir au plus vite et d'employer pour cela la seule force efficace dont elle puisse facilement disposer : son armée. Quelques colonnes mobiles constituées au moyen des garnisons déjà établies dans le pays suffiraient parfaitement à cette tâche et par quelques exemples sévères ramèneraient bien vite à l'obéissance ce peuple qui s'émancipe chaque jour davantage et échappera bientôt complètement à toute sujétion.

Il en est de même malheureusement pour la Turquie dans presque toutes les provinces trop éloignées de Constantinople pour que l'action directe du Sultan s'y fasse sentir. Les millions d'Arabes qui habitent la Mésopotamie ne sont guère soumis que de nom, payent quelques légers impôts et refusent le service militaire ; la terre sainte des Croyants, l'Arabie elle-même, ne tient qu'à un fil, et tout le littoral de la mer Noire, de Trébizonde à la frontière russo-turque, est habité par les Lazes, qui sont presque indépendants. Leur principale occupation est d'exercer la contrebande sur la plus vaste échelle et le directeur de la Régie des Tabacs aussi bien que l'inspecteur de la dette publique nous content avec nâvrement les combats journaliers que leurs coldjis (douaniers) ont à livrer contre ces intrépides brigands. Bien rarement d'ailleurs la légalité triomphe et le plus

souvent les employés de l'État sont impuissants à lutter contre les bandes de 50, 100, 200 contrebandiers parfois, accompagnant les marchandises entrées en fraude.

Quand cependant ils sont victorieux et qu'ils parviennent à faire emprisonner les malfaiteurs, ils n'en sont pas plus avancés pour cela, les magistrats chargés de rendre la justice étant généralement de connivence avec ces derniers et les grâciant au bout de quelques jours de détention.

En effet, parmi les différents fonctionnaires turcs, il n'en est point, de l'avis général, qu'on puisse comparer comme indélicatesse et comme malhonnêteté aux cadis. Nommés pour trois ans, grâce le plus souvent à un fort pot-de-vin et devant pendant ce temps baser tous leurs jugements sur un ensemble de lois mi-partie religieuses et civiles dont le Coran et notre Code forment la base, ces gens peu scrupuleux n'ont qu'une idée fixe : rassembler, au mépris de toute légalité et de toute justice, le plus d'argent possible en vendant leurs arrêts aussi cher qu'ils le peuvent. Une histoire classique à ce sujet est celle de ces deux avocats qui, plaidant l'un contre l'autre et possédant une égale somme d'argent destinée par leurs clients à être offerte au juge, lui indiquaient successivement avec leurs doigts dans le cours de leurs plaidoieries le nombre de livres turques

qu'ils désiraient lui donner et voyaient tour à tour la balance de Thémis pencher du côté du plus offrant. Enfin cependant, ayant atteint la même somme totale dont ils pouvaient disposer, étaient obligés de verser l'argent entre les mains du cadi, renvoyés dos à dos et invités à se représenter une autre fois.

Nul n'ignore qu'en Turquie il ne faille être très riche pour gagner un procès, et jusque parmi le peuple les magistrats jouissent de la plus mauvaise réputation. Quelques-uns même ne savent pas écrire et l'on me citait un ancien cadi d'Aïntab, lequel disait confidentiellement aux plaignants qui venaient le trouver: « Donnez-moi tant et écrivez-moi sur ce papier la sentence que vous désirez, j'y apposerai ensuite mon cachet, et vous en ferez ce que bon vous semblera. »

Il est à remarquer d'ailleurs qu'au milieu de certains principes moraux et rationnels introduits par le Coran ou par notre Code dans la législation turque subsistent encore quelques coutumes barbares telles que la loi du talion, les châtiments corporels, etc. Une assez curieuse histoire, qui a cours en Arménie et qui peint fort bien l'idée que la population se fait de ses magistrats, est la suivante :

Un Turc de peu de fortune devait à un usurier une petite somme d'argent et s'était engagé, s'il

ne pouvait la lui représenter à l'échéance, à se laisser enlever par son créancier une certaine quantité de sa propre chair (1). Arrivé à l'époque fixée, notre homme se trouve sans le sou, et appréhendé par l'usurier est amené par lui chez le cadi pour y être condamné suivant sa créance; mais en route, fort inquiet sur l'issue de son affaire et ne se souciant pas de laisser un morceau important de sa personne aux mains du prêteur, il tente de s'esquiver. S'élançant donc sur un mur qui bordait la rue, il le franchit et se laisse tomber de l'autre côté. Par malheur se trouvait au-dessous de lui un vieillard qui dormait ; dans sa chute violente il lui fracture le crâne, le tue sur le coup et est arrêté dans sa fuite par le fils de cet infortuné, qui, sortant à l'instant même de sa maison, veut le pourfendre de son sabre pour venger son père.

Après bien des prières, notre Turc parvient à le calmer et lui dit : « J'allais déjà chez le cadi pour y être jugé, viens-y avec moi, tu lui feras ta plainte. » Puis, réfléchissant que sa situation s'est encore aggravée, il cherche de nouveau à s'échapper et avisant la porte à demi fermée d'une maison voisine il se précipite vers elle pour s'y réfugier. En l'ouvrant brusquement, il jette à terre

(1) Singulière analogie avec l'anecdote de Shylok, dans Shakespeare.

une femme qui se trouvait derrière, et la malheureuse tombe d'une si fâcheuse manière qu'elle perd à l'instant même l'espoir qu'elle avait depuis six mois d'augmenter le nombre de ses enfants. Son époux, furieux, bondit, le poignard à la main, sur le pauvre Osmanli, qui, après l'avoir maintenu non sans difficulté, dit à son nouvel ennemi : « Eh bien ! j'allais déjà chez le cadi pour y être jugé, viens-y avec moi, tu joindras ta requête à celle des autres. »

Ils se dirigent donc tous ensemble vers le conak du gouvernement, mais, au moment d'y arriver, un baudet trop chargé tombe devant eux et ne peut plus se relever. Notre homme, ému de compassion à l'aspect désolé du conducteur, veut venir à son secours et se met si maladroitement à tirer sur la queue du pauvre animal pour l'aider à se redresser qu'il lui arrache cet appendice. Menacé de nouveau par le muletier, il obtient péniblement qu'il retarde sa vengeance et lui dit : « J'allais déjà chez le cadi pour y être jugé, viens-y avec les trois autres et tu te plaindras après eux. »

Un dernier espoir lui reste cependant encore, c'est de précéder ceux qui l'accompagnent, et, se jetant à genoux devant le magistrat, d'implorer sa clémence. Il s'élance donc tout à coup, et, devançant facilement les quatre plaignants, arrive

brusquement à la porte du juge et l'entr'ouvre à l'instant même sans crier gare. Mais quelle n'est pas sa surprise ! Le digne magistrat ne s'y trouve pas seul, et, troublé dans sa bonne fortune, se met à proférer de terribles menaces contre l'importun. « Je suis absolument perdu, se dit alors notre homme; déjà je méritais la mort, mais quels supplices affreux le cadi que je viens d'offenser dans sa dignité ne va-t-il pas inventer contre moi? »

Trouvant alors subitement un ingénieux stratagème, il attend à la même place ses adversaires qui arrivent à leur tour et veulent en toute hâte pénétrer chez le juge : « Non, non, » s'écrie-t-il soudain à tue-tête, ne dérangez pas ce grand homme, cet élu de Dieu; moi-même je viens d'ouvrir sa porte et j'ai failli le troubler au milieu de ses saintes prières. Laissons-le finir en paix ses dévotions et qu'après Allah nous juge par sa bouche ! »

Le cadi, sauvé ainsi quant à sa réputation de moralité et de sainteté, parvient pendant ce temps à passer subrepticement dans une pièce voisine où il convoque aussitôt l'accusé et ses quatre adversaires. Puis, ayant écouté l'exposé de leurs différents griefs, désireux de payer au pauvre Turc la dette de reconnaissance qu'il vient de contracter envers lui et voulant le remercier de

sa présence d'esprit, il dit en premier à l'usurier : « Il est vrai que cet homme ne t'a pas payé et qu'il te doit, en échange de la somme reçue, une certaine quantité de sa propre chair ; prends-la lui donc d'un seul coup de ton couteau, mais si tu lui enlèves une parcelle de plus ou de moins je te fais pendre sur l'heure. » Là-dessus le prêteur se sauve et court encore ; quant au deuxième, le cadi lui répond : « Fort bien, tu dis que cet homme a tué ton père en sautant du haut d'un mur fort élevé, monte donc à ton tour sur ce mur, l'accusé se couchera à la même place où dormait ton père et je te permets de le tuer de la même manière. » Mais le second plaignant, considérant qu'il pouvait tout aussi bien se blesser lui-même, renonce à s'offrir la dangereuse satisfaction qu'on vient de lui accorder, et pousse à son tour en avant le troisième. « Tu te plains, lui dit alors le juge, que ce fidèle mahométan t'ait privé d'un rejeton sur lequel tu avais pendant six mois fondé de nombreuses espérances : eh bien ! envoie-lui ta femme durant le même laps de temps et si, au terme de ce délai, il ne te la rend pas dans le même état, je te promets de le punir sévèrement ! » Prévoyant alors que le jugement prononcé en sa faveur serait en tout semblable aux précédents et ne le dédommagerait pas davantage, le propriétaire du baudet se retira en toute hâte

pendant que le Turc, délivré de tout souci, chantait dans la cour du tribunal la vertu et l'intégrité du meilleur de tous les magistrats.

Quoique la justice, comme je l'ai dit plus haut, soit presque toujours à la discrétion du plus offrant, il arrive parfois que, dans certaines villes, grâce à un vali plus honnête, à un hakim (1er juge) plus consciencieux, les tribunaux sont plus intègres ; mais, dans les campagnes ou les petites agglomérations, les cadis commettent chaque jour les injustices les plus criantes et l'épuration qu'il en faudrait faire ne serait pas une des moindres réformes que la Turquie aurait à accomplir pour assurer le repos et la tranquillité de ses habitants.

Cependant, malgré toutes les difficultés qu'ils rencontrent, les risques qu'ils courent, les dénis de justice perpétrés à leur égard, de nombreux commerçants exercent en Arménie, et particulièrement à Erzeroum, différentes industries qui y réussissent bien et y maintiennent une certaine aisance. Mais la vraie richesse de la région, c'est le trafic excessivement considérable de moutons qui s'y fait tous les ans. Vendus par les Kurdes à des marchands nomades qui les amènent dans la ville, ils sont achetés par des négociants en gros qui les envoient par dizaines de mille sur Trébizonde, Samsoum, Alep et quelquefois même Jaffa pour être de là transportés en Europe ou en Égypte.

Les pauvres bêtes font souvent jusqu'à trois mois de route, broutant le long des chemins, et perdant jusqu'à 14 p. 100 de leur poids avant d'arriver à la mer, mais elles sont payées si bon marché que, malgré le déchet causé par la fatigue et la maladie, les commerçants d'Erzeroum y gagnent encore des sommes énormes. Ce trafic est si important qu'il se chiffre chaque année par une moyenne de 1.200.000 livres turques (soit environ 27 millions), dont une grande partie reste entre les mains des Arméniens de la ville.

Une mission spéciale envoyée par la France à Erzeroum, il y a quelques années, pour acheter et ramener chez nous plusieurs milliers de ces moutons d'Asie, se fit voler d'une étrange manière. Les marchands kurdes, prévenus à l'avance de son arrivée, ne lui vendirent d'abord les bêtes qu'au moins le double de leur valeur, puis s'arrangèrent si bien avec leurs compatriotes qu'à peine deux ou trois jours après le départ des troupeaux ils en avaient fait dérober plus de la moitié qui étaient rentrés en leur possession. Chaque mouton ramené à Erzeroum revenait donc au minimum à quatre fois sa valeur, alors qu'il aurait été si simple de débattre un prix avec un marchand en gros qui aurait livré sur place, ou même dans un port convenu d'avance, autant de moutons et de telle qualité qu'on l'aurait désiré.

Avant de quitter Erzeroum, nous retournons faire nos adieux au vali qui s'est occupé activement de la composition de notre caravane, et, malgré ses soupçons du début et sa mauvaise réputation, nous ne pouvons emporter de lui qu'un charmant souvenir. Il nous promet que tant que nous serons dans son vilayet on ne touchera pas « à un cheveu de notre tête », et l'avenir confirma si exactement sa promesse que ce fut le jour même où nous quittâmes le territoire de son gouvernement que nous fûmes attaqués pour la première fois par les Kurdes. C'est d'ailleurs un fonctionnaire très énergique et cachant sous sa brusquerie native, développée par un long exercice du commandement (il a démissionné comme férik [général de division] pour entrer dans l'administration civile), un fonds d'activité peu commune. Il visite lui-même fréquemment les prisonniers, ne se gênant pas pour admonester vertement, voire même pour frapper ceux d'entre eux qui, comme les voleurs ou les rebelles, l'exaspèrent le plus. Imbu malheureusement encore des fâcheuses idées de routine de la vieille Turquie, il se refuse obstinément à faire construire des routes dans sa province, sous prétexte que les Russes seuls, dans une future invasion, pourraient s'en servir et que le pays s'en étant passé jusqu'à présent peut bien continuer encore.

Il sait en revanche apaiser parfois la population irascible qu'il gouverne, et je n'en peux donner de meilleur exemple que ce qu'il fit quelques jours avant notre arrivée, au moment des fêtes de Noël. Ayant appris par ses espions que les Arméniens comptaient se rendre tous armés à la messe de minuit (à Erzeroum seulement) et profiter de cette occasion pour se jeter sur les premiers Musulmans qui les railleraient, vengeant ainsi ceux d'entre eux qui avaient été massacrés au printemps de la même année, il eut la sagesse d'éviter tout conflit et prit à cet effet les dispositions suivantes. Convaincu qu'à la première escarmouche, aux premiers coups de feu, tous les Mahométans de la ville se soulèveraient et ne pouvant aucunement prévoir de quelle manière ensuite il pourrait les arrêter, n'osant pas d'un autre côté empêcher les chrétiens de se rendre à l'office, il fit venir tous les chefs de corporation de la ville, les prêtres, les fonctionnaires, et leur fit savoir que, par son ordre, défense était faite à tout Musulman de sortir dans les rues, le 25 décembre, à partir du coucher du soleil, sous peine des châtiments les plus sévères. De plus, il donna l'ordre à la garnison d'envoyer une succession de fortes patrouilles (de 1 à 2 compagnies) qui traversèrent chaque quartier et il en résulta que les Arméniens, seuls dans leurs églises avec leurs couteaux et leurs

pistolets soigneusement dissimulés sous leurs habits, ne purent rencontrer personne. Grâce à cette sage mesure, la nuit ne fut troublée par aucun incident du genre de ceux qui avaient auparavant attristé la ville, et il est bien probable que s'il avait occupé précédemment son poste, il eût pu éviter, par sa présence et son énergie, les scènes scandaleuses et sanglantes du dernier printemps.

Nous sommes sur le point d'abandonner définitivement Erzeroum et notre départ est déjà fixé à la matinée du 28, quand, pendant la nuit, commence subitement un violent chasse-neige. Les flocons emportés par le vent tourbillonnent en tous sens; c'est à peine si, en s'appuyant le long des murailles, les rares passants qui osent affronter ce temps horrible arrivent à se tenir debout, et l'œil le plus perçant ne peut entrevoir quoi que ce soit à quelques pas de distance. Cependant l'évêque arménien catholique, notre consul, le nazir de la Régie, ayant appris que nous sommes résolus à nous mettre en route ce jour-là même, poussent la bonté jusqu'à venir chez nous malgré la tempête, nous supplier de retarder notre départ. Nous sommes vraiment confus de tant de sollicitude, et nous leur promettons d'attendre pour quitter la ville un temps meilleur.

Au même moment, un envoyé du vali vient

nous trouver de sa part. Il nous demande de ne pas nous exposer à une mort presque certaine en voulant à toute force poursuivre immédiatement notre voyage et nous prévient que, par ordre supérieur, toutes les portes sont fermées et que défense est faite à tous les sujets turcs d'essayer de sortir d'Erzeroum. Nous le remercions de ce dernier témoignage de sympathie, et, pendant quarante-huit heures, nous restons confinés derrière nos carreaux sans pouvoir seulement prendre l'air, occupés à regarder tourbillonner la neige et cherchant vainement parmi les nuages, épais et noirs comme de l'encre, qui couvrent le ciel, l'éclaircie attendue qui nous promette enfin le retour des beaux jours.

L'influence d'un vent violent est, paraît-il, identique dans quelque climat qu'il se produise, car de même que l'étouffant simoun contraint par ses flots de sable et sa chaleur accablante les Arabes eux-mêmes à rentrer chez eux et à en attendre patiemment la fin, de même le chasse-neige, recouvrant chaque objet de ses fines aiguilles de glace et engourdissant tout le monde, oblige à fermer chaque boutique, à clore chaque maison, et c'est à peine si de loin en loin on entrevoit dans la rue quelque passant désorienté, luttant péniblement, et n'avançant qu'à grand'peine au milieu de la neige amoncelée.

Heureusement, au bout de deux jours, le baromètre remonte brusquement, les nuages disparaissent, peu à peu le vent s'apaise et nous quittons enfin, le 30 janvier, cette ville d'Erzeroum, dont, malgré les suspicions des premiers temps, nous gardons un excellent souvenir.

CHAPITRE VIII

SOMMAIRE. — Départ d'Erzeroum. — Le col de Dévé-Boyoun. — Hassan-kala. — Les Génois. — La frontière russo-turque. — Habitations arméniennes et kurdes — Le tézek. — Les beys kurdes. — Attaque des Kurdes à Lesoor. — Persécution des Arméniens par les Kurdes — Melazguerd. — Le Kaïmakann. — Incident des photographies. — Les danseuses tsiganes. — Tremblement de terre.

Après la tourmente des jours précédents, le temps s'est enfin remis au beau et notre sortie de la capitale de l'Arménie ne souffre aucune difficulté. Nous traversons d'abord la première enceinte assez bien entretenue et construite suivant la 3e manière de Cormontaigne, puis nous passons à proximité des forts de deuxième ligne, trop rapprochés du corps de place et trop dominés par les hauteurs avoisinantes pour avoir une importance sérieuse en temps de guerre, et, nous engageant dans un chemin sinueux, nous gravissons le col de Dévé-Boyoun (col du Chameau). La récente tempête a dans certains endroits complètement barré la route en y accumulant d'immenses quantités de neige,

et nous nous rendons compte que, marchant tantôt entre de hautes falaises à pic, tantôt sur une arête, bordée à droite et à gauche de profondes excavations, il est impossible à des voyageurs de franchir par le mauvais temps ce défilé terrible, entraînés qu'ils sont au milieu de perpétuelles avalanches par un vent d'une violence extrême et ne pouvant, au milieu des flocons qui tourbillonnent autour d'eux, se diriger sur aucun refuge. Aussi nous félicitons-nous d'avoir attendu patiemment la fin du chasse-neige, d'autant que, même en l'état actuel, la route présente encore à nos chevaux des difficultés très suffisantes pour leur rendre la marche vraiment pénible.

Arrivés au sommet du col, nous apercevons, légèrement en avant et des deux côtés de la vallée qui s'ouvre devant nous, les nouveaux forts construits pour la défense éloignée d'Erzeroum. Ils sont destinés à arrêter les différentes colonnes qui pourraient marcher sur la ville pour l'investir et doivent permettre à la garnison d'occuper les hauteurs qui dominent tous les environs et y forment une position défensive de premier ordre.

Ce fut en cet endroit qu'en 1878 Moukhtar-Pacha tenta une dernière fois d'arrêter en Asie la marche victorieuse des Russes et l'on ne peut vraiment comprendre comment, presque sans combat, il abandonna les sommets qu'il occupait avec

toutes ses troupes pour se replier en toute hâte sur Erzeroum.

Les nouveaux forts, au nombre de cinq, offrent actuellement à une armée battant en retraite sur la ville, ou à la garnison pendant la période de défense éloignée, en plus de la disposition naturelle si favorable du terrain, des points d'appui de première valeur dont l'action formidable se ferait sentir conjointement à celle des troupes engagées. De tracé polygonal, ayant un faible relief et situés en haut de pentes très ardues, ces nouveaux ouvrages sont pourvus d'un matériel de place récemment sorti de l'usine d'Essen et sont constamment habités par des détachements nombreux fournis par les bataillons d'artillerie de forteresse casernés dans la place.

La descente dans la belle et large vallée d'Hassan-Kala s'effectue sans difficultés et, après avoir passé la nuit dans cette petite ville, nous admirons le lendemain, en la quittant, l'aspect si curieux et si charmant des anciennes ruines qui la couronnent. Sur un large éperon qui part de la montagne et s'avance perpendiculairement vers la rivière, une longue suite de hautes et noires murailles se profile menaçante ; les tours crénelées surplombent les rochers à pic, le vieux donjon se dresse encore dans son orgueil, entouré de trois chemins de ronde de différente hauteur, et, si

l'on en croit le témoignage des gens du pays, on ne peut que louer les hardis pionniers génois qui, pendant leurs courses aventureuses au travers de l'Asie Mineure, avaient su construire ces fortifications imprenables pour l'époque. La falaise verticale supporte de trois côtés leur ancien château et seul un chemin en lacets, bordé de murailles et fréquemment coupé par des herses ou des ponts-levis, donne accès dans la partie supérieure. Merveilleusement placés ainsi pour commander toute la vallée par où leur arrivaient les caravanes du Caucase et de la Perse, les défenseurs de la forteresse y entassaient leurs acquisitions qu'ils expédiaient ensuite à Trébizonde pour les embarquer sur leurs bateaux et les répandre dans l'Europe entière.

La même route que suivaient jadis leurs marchandises est encore aujourd'hui la seule où l'on puisse se diriger pendant l'hiver; elle côtoie l'Araxe, affluent de la Koura, et mène directement dans l'Arménie russe, soit à Érivan en descendant la rivière, soit à Kars en se rejetant légèrement à gauche. Déjà, au moment où nous traversons ce cours d'eau, à Keupru-Keuï, nous apercevons dans le lointain les hautes montagnes boisées que longe la frontière turco-russe, et nous constatons qu'il faudra, s'il survenait une nouvelle guerre entre les deux empires, que la garnison

d'Erzeroum soit immédiatement portée au maximum de son effectif, car, moins de quatre jours après être sorties de leur territoire, les avant-gardes russes pourront déjà être sous ses murs et n'auront pour y parvenir qu'à suivre une voie facile dans une large et riche vallée.

Après avoir successivement traversé Amrakam, Yuzveren, nous nous arrêtons quelques instants à Deli-Baba, petit village frontière, centre d'une florissante contrebande sur les marchandises russes et persanes et nous nous engageons dans une vallée qui se dirige vers le Sud-Est pour rejoindre le Mourad-Tchaï ou Euphrate oriental. Le début de cette longue dépression est sauvage et plein de grandeur. Le chemin y pénètre tout à coup entre deux hautes murailles de basalte, qui, pendant plus de trois kilomètres, et sur une hauteur de trois à quatre cents mètres, se dressent normalement, toutes noires et comme taillées par une scie gigantesque, sans une mousse ni un brin d'herbe, tranchant par leur sombre couleur sur la neige qui les environne, et le pied baigné par un torrent sur la surface glacée duquel notre caravane s'avance prudemment. Au milieu du trajet se trouve un grand cirque de deux cents mètres de rayon, d'où partent dans une direction perpendiculaire deux autres trouées formant avec la route que nous suivons comme une immense croix avec une

circonférence à la jonction des quatre bras. Puis, peu à peu, la muraille s'abaisse et finit par disparaître complètement pendant qu'on côtoie un mince ruisselet qui amène au sommet d'un col élevé (2.400 m.) dominé par trois pitons volcaniques aperçus de toute la région. Au pied même de l'un de ces sommets se trouve enfoui sous la neige le petit village de Daghar, où nous nous arrêtons pour passer la nuit.

Combien étaient fastueuses les misérables habitations du Nord de l'Anatolie et de l'Arménie comparées aux pauvres maisonnettes dans lesquelles nous logeons maintenant! Quelquefois construites en pierres réunies par de la glaise elles se composent plus généralement d'une excavation creusée dans le sol ou dans le flanc de la montagne ; de forts troncs d'arbres grossièrement équarris forment la muraille et supportent un toit de terre et de branchages; un large lit de camp faisant presque tout le tour de l'unique pièce dans laquelle on puisse habiter est le seul meuble qu'on y rencontre et les petites fenêtres percées au haut des murs ne sont fermées que par des morceaux de papier huilé. L'écurie, attenante à la salle commune, n'en est le plus souvent séparée par aucune cloison; chevaux, vaches, moutons, chèvres et poules y vivent dans une douce familiarité et contribuent par leur présence à réchauffer l'in-

térieur de la demeure. A la porte même se dressent de hauts pitons coniques, de trois à quatre mètres de hauteur sur deux mètres à deux mètres cinquante de diamètre à la base, complètement recouverts de neige ; on y distingue seulement au niveau du sol une petite ouverture dans laquelle on ne peut s'engager qu'en rampant. De temps à autre on voit les habitants entrer dans cette construction bizarre et en ressortir quelques instants après tenant à la main d'énormes morceaux d'une couleur noirâtre qu'ils jettent dans le feu et qui n'y brûlent que lentement en produisant une épaisse fumée d'une odeur particulièrement nauséabonde. C'est le tézek, seul combustible qu'on puisse trouver dans toute la région et exclusivement composé de bouse de vache, ramassée, pendant l'été, par les jeunes filles et femmes kurdes ou arméniennes, pétrie par elles en forme de briquettes, puis séchée au soleil et finalement entassée en pyramides coniques afin de pouvoir mieux résister aux basses températures habituelles sur ces hautes montagnes. La croûte extérieure se congèle et durcit aux premiers froids, puis se recouvre de neige et l'intérieur reste toujours assez friable pour pouvoir facilement se débiter avec un petit outil et fournir pendant l'hiver toute la quantité nécessaire à la préparation des aliments. Je borne là expressément le rôle utile du tézek, car, malgré

les énormes quantités que nous en faisions brûler dans les cheminées, nous n'avons jamais pu amener dans les maisons que nous habitions une température normale pendant la journée. Ce n'était que la nuit, lorsque toutes les ouvertures étaient soigneusement closes et que nos chevaux nous faisaient participer à leurs effluves calorifiques, malheureusement fort odorantes, que nous pouvions enlever nos chauds vêtements pour nous délasser quelque peu et désengourdir nos membres.

Ces cônes, généralement beaucoup plus élevés que les maisons enfouies dans la terre, sont un des rares signes auxquels on puisse de loin reconnaître les villages ensevelis sous la neige. Leur aspect particulier attire l'œil et permet ensuite avec la lorgnette de distinguer, non sans difficulté, les habitations avoisinantes.

Dans les bourgades situées le long des chemins suivis par les caravanes, les habitants ou quelque riche propriétaire construisent pour les louer de grandes salles pouvant contenir chacune de 20 à 40 chameaux. C'est là que les chameliers font entrer leurs bêtes de charge une fois l'étape terminée ; ils y préparent leur nourriture et y passent la nuit en compagnie de leurs animaux, qui ne pourraient impunément séjourner à l'extérieur. Cela fait pitié d'ailleurs de voir ces pauvres bêtes s'avançant péniblement sur la neige durcie, glis-

sant fréquemment en dehors du mince sentier que leurs prédécesseurs ont frayé et ne se retenant de tomber qu'avec les contorsions les plus extraordinaires. Il est en outre parfaitement désagréable de se rencontrer avec elles sur la même route, qu'on aille dans une direction identique ou bien en sens inverse.

Ainsi, le 2 février, à notre sortie du village de Daghar, nous nous croisons sur la montagne avec une caravane de onze cents chameaux venant de Perse et occupant une longueur totale de près de six kilomètres. Notre escorte essaie bien de faire descendre les premiers animaux en dehors du chemin pour nous permettre de nous engager sur l'étroit passage qui seul peut nous supporter, mais nos montures s'effraient en se trouvant aussi près de la caravane, les chameaux ont également peur de nous, et après avoir compté plusieurs chutes de part et d'autre, nous sommes finalement obligés de mettre tous pied à terre dans la neige qui nous arrive à la ceinture, tenant chacun nos chevaux par la figure afin de les mieux contenir. Pendant une heure et demie nous restons de la sorte attendant impatiemment le passage du dernier chameau!

Marche-t-on dans le même sens, la rencontre est plus ennuyeuse encore, car il faut suivre la caravane jusqu'au premier village, ou jusqu'à la

première surface glacée un peu considérable où on puisse la rassembler, pour pouvoir l'arrêter et passer devant elle.

Nous sommes descendus depuis Daghar dans le bassin du Mourad-Tchaï, et la route que nous suivons vers le lac de Van et Bitlis, par Tcharkani, n'est, comme les précédentes, qu'un mauvais sentier frayé par les chameaux sur lequel les chevaux n'avancent qu'à grand'peine. Nous traversons de la sorte le Scharian-Dagh et le Schal-Dagh et, à partir de cette dernière montagne, nous n'avons plus pour nous diriger que les traces laissées dans la neige par les cavaliers kurdes se rendant d'un village à l'autre. Les quelques caravanes qui circulent dans cette partie de l'Arménie s'acheminent toutes vers Kara-Kilissa pour de là gagner la Perse, et, dans les provinces que nous avons à traverser jusqu'à notre arrivée à Bitlis, nous ne trouvons plus un seul chemin.

Nous croisons, pendant la journée du 3, plusieurs beys kurdes se rendant à Erzinguian d'abord et à Stamboul ensuite, où le Padischah les a invités à venir lui rendre visite. Beaux et grands gaillards pour la plupart, remarquablement bien montés, ils s'avancent à notre rencontre, vêtus de fort belles fourrures ou de khalats richement brodés et couverts d'armes étincelantes. De nom-

breux serviteurs, à l'aspect sauvage et méfiant, armés eux-mêmes jusqu'aux dents et portant à la main d'énormes lances, les précèdent et les suivent en bon ordre. On ne peut vraiment s'empêcher d'évoquer le souvenir de nos anciens seigneurs féodaux à l'aspect de ces beys à demi barbares, mandés par leur suzerain pour lui rendre hommage et ne s'y rendant qu'en petit nombre et à contre-cœur, ne traversant les terres de leurs plus proches voisins qu'à la tête d'une forte escorte, pour la plupart bandits et assassins, et avec cela saluant courtoisement l'étranger qui passe, lui demandant des nouvelles de son pays lointain et lui souhaitant en s'en allant mille prospérités.

Leur départ de la contrée laissant la plupart des villages sans leurs chefs habituels nous cause dès le lendemain même de graves ennuis qui ne se seraient sans doute pas produits en leur présence. En effet, le 4 février, après une forte étape, ayant laissé la majeure partie de nos hommes en arrière avec nos bagages, et n'ayant emmené avec nous que le bey tcherkesse, le Monténégrin, deux muletiers et un gendarme turc, nous arrivons, vers les quatre heures du soir, au petit village kurde de Lesoor, où nous désirons passer la nuit. Nous comptons, comme d'habitude, demander au moukhtar de nous désigner la meilleure maison dans laquelle nous puissions nous installer avec

nos chevaux, et, lorsque nous sommes parvenus au milieu des habitations, notre gendarme interpelle un homme qui s'approche pour nous voir et lui demande de le mener chez le maire. Le Kurde ainsi interrogé continuant son chemin sans répondre, Wartawan, notre premier muletier, met pied à terre, et, marchant sur l'individu, lui renouvelle la même demande. Notre homme persiste à se taire. Zechiria-bey galope alors vers lui, et, lui réitérant pour la troisième fois le même ordre, le somme de nous montrer la route. Au lieu de lui obéir, le Kurde l'injurie; aussitôt le bey tcherkesse le frappe de sa cravache, mais à peine l'a-t-il touché qu'une femme qui était sur le seuil de sa maison et un vieillard assis sur le toit de la sienne se mettent à pousser des hurlements épouvantables, criant qu'on assassine l'un des leurs.

En moins de rien, pendant qu'heureusement nous nous dirigeons vers la sortie du village, les Kurdes surgissent de toute part, les hommes avec des pics, des pioches ou d'énormes gourdins, les femmes les mains pleines de pierres ou d'immondices qu'elles jettent dans notre direction en vociférant. Tous les chiens de la commune accourent autour de nous, et joignent leur assourdissant vacarme aux cris de la populace. Wartawan est bousculé par les gens qui l'entourent et essaie

vainement de parlementer avec ces énergumènes. Le zaptieh et Zechiria-bey, accusés tous deux par ces sauvages d'avoir blessé l'un d'eux, sont menacés, puis frappés. Enfin le zaptieh parvient à grand peine à faire une trouée et se sauve par un vrai miracle; quant à Zechiria-bey, il doit dégaîner, et, pour se dégager, frapper un Kurde qui tombe en hurlant qu'il est tué ; aussitôt tout le monde se rue sur nous et nous n'avons que le temps de piquer des deux pour nous enfuir sur la neige glacée, ne pouvant à nous quatre lutter contre deux cents hommes qui nous attaquent de partout, et recevant au passage (la plupart heureusement sur nos chevaux) une ample distribution de pierres et de coups de bâton. Le revolver en main, sans être heureusement obligés de nous en servir, nous intimidons ceux qui essaient de nous poursuivre et nous continuons notre course jusqu'à six cents mètres du village, où nous attendons avec anxiété le retour de Wartawan et du zaptieh, ainsi que l'arrivée de nos bagages.

En moins de trois minutes, et sans aucun motif plausible, nous avons failli être écharpés et nous sommes encore bien heureux d'avoir pu garder assez de sang-froid pour forcer le passage sans faire usage de nos armes, car si nous avions tué quelques-uns de nos agresseurs, la nouvelle s'en serait répandue rapidement de bourgade en bour-

gade et la région entière nous serait devenue hostile. Tous les montagnards nous auraient considérés comme des ennemis et notre position en plein pays kurde serait devenue plus que précaire.

Au bout d'une demi-heure d'attente, le zaptieh, moulu et tout courbaturé, arrive en faisant un long détour, puis Wartawan, que nous croyions mort et qui, au contraire, grâce à sa connaissance des dialectes du pays et à sa mâle attitude, a pu se dégager et regagner sa monture avec laquelle il nous rejoint non sans avoir été vertement houspillé. Il nous explique que les habitants nous ont pris pour des Arméniens et que c'était là le principal motif de leur attaque inopinée. Il a bien, nous dit-il, essayé de leur expliquer que nous étions des Européens, mais les connaissances géographiques de ces sauvages ne sont pas assez étendues pour qu'ils saisissent cette différence. Nos bagages eux-mêmes (quoique leur prise soit pour eux bien tentante), heureusement accompagnés d'une escorte plus sérieuse et guidés par un musulman chez lequel nous avons logé la veille, parviennent aussi à traverser le village, et nous nous remettons péniblement en route pour nous éloigner de ce lieu dangereux.

Nous considérions à notre arrivée à Lesoor, notre étape comme terminée, et il nous faut encore marcher pendant près de trois heures (soit un to-

tal de onze heures et demie) pour atteindre Marmouss, village moitié kurde, moitié arménien, où nous puissions enfin nous reposer. Deux beys kurdes, l'un fils d'Eyi-pacha, l'autre propriétaire de la moitié de la commune, y sont actuellement installés, et nous les faisons chercher, dès notre arrivée, pour leur adresser d'énergiques remontrances sur la conduite de leurs coreligionnaires. Ils se confondent en excuses, nous supplient de ne pas porter plainte en haut lieu, et nous quittent avec les protestations de la plus chaude amitié. Mais, à peine sont-ils partis, que les récriminations les plus vives contre les Kurdes éclatent de toute part. Le maire chrétien chez lequel nous sommes descendus, jadis le plus riche du village, n'a même plus de matelas à nous donner pour la nuit ; sa famille et lui dorment sur les cendres du foyer pour se réchauffer, et il nous faut envoyer demander aux beys des couvertures pour coucher notre suite, aucune maison chrétienne n'en possédant une seule! Le même pauvre Arménien a vu, l'année dernière, incendier son domicile pendant qu'on lui tirait des coups de feu des maisons voisines. Obligé de s'enfuir de chez lui à la hâte, on lui a dérobé tout ce qu'il pouvait posséder, et le voilà maintenant, comme d'ailleurs tous ses compatriotes de Marmouss, réduit à la mendicité.

Les Kurdes, nous explique-t-on, emploient, pour piller, dans ces environs, un moyen fort pratique. Chaque demeure est éclairée pendant le jour par une sorte de fenêtre ronde ou ovale, ménagée au sommet du toit et bouchée pendant la nuit par quelque grosse pierre ou par un morceau de bois taillé tout exprès. Les bandits, montant sur le haut des maisons (ce qui est fort aisé puisque les toits ne sont généralement pas à plus de 1 m. 50 au-dessus du sol avec lequel ils se relient par une pente douce, et sont le plus souvent attenants les uns aux autres), enlèvent la pierre ou le bois qui servent de clôture et, sans aucun danger pour eux, tirent de là sur les chrétiens jusqu'à ce que, ceux-ci ayant ouvert leur porte pour s'enfuir, ils puissent pénétrer à l'intérieur et s'emparer tranquillement de ce qui s'y trouve. Nous-mêmes faisons grande attention chaque soir à faire solidement assujettir la pierre qui bouche l'ouverture du toit, à éteindre toutes les lumières aussitôt que le repas est fini, et l'un de nous veille toujours, ainsi que tous les habitants de la maison, afin, en cas d'attaque, d'être prêts au plus vite et de pouvoir rapidement faire usage de nos armes.

Les Arméniens qui occupent cette partie du territoire ottoman sont vraiment à plaindre. Traités comme des parias, rançonnés, battus par les Kurdes, souvent blessés et quelquefois même tués

quand ils essayent de protester contre une pareille oppression, ils n'ont aucun appui à attendre de personne, aucun secours à espérer. Trop loin des côtes pour que les Européens puissent s'intéresser à eux et apitoyer le gouvernement sur leur sort, cantonnés dans une région presque indépendante, ils ont perdu le mince patrimoine qu'ils pouvaient encore amasser quand ils étaient seuls à faire de la culture, et, dépouillés maintenant de leurs terres et de leurs demeures par les Kurdes descendus de la montagne, il ne leur reste plus aucune ressource. Beaucoup d'entre eux songent à émigrer en Russie et à y chercher un peu de sécurité et de bien-être. Aussi peut-on être assuré que si la persécution continue à sévir avec la même intensité, dans quelques années d'ici, la majeure partie de la population valide arménienne habitant les vallées entre Bitlis, Van et Erzeroum aura passé la frontière et définitivement quitté le pays. Ce sera là une grande perte pour l'Empire ottoman, car, malgré tous les défauts inhérents à leur race et le peu de sympathie qu'ils inspirent, on ne peut s'empêcher de reconnaître que les Arméniens sont des travailleurs infatigables, âpres au gain, il est vrai, et thésauriseurs, mais producteurs acharnés, et il est hors de doute que les terrains qu'ils auront abandonnés ne seront jamais, même dans une infime proportion, culti-

vés de la même manière par les Kurdes qui les en auront chassés.

Nous avons hâte de porter plainte contre les habitants de Lesoor pour les faire châtier de leur accueil si peu hospitalier, aussi, le 5 février, partons-nous dès l'aube pour gagner le kaïmakannlik (1) le plus proche : la petite ville de Melazguerd. Au moment de monter à cheval, les beys kurdes de Marmouss viennent nous saluer de rechef et nous prier encore de ne pas rendre compte à l'autorité du mauvais vouloir de leurs compatriotes, les excusant du mieux qu'ils peuvent, mais nous restons inflexibles, non pas par rancune, mais bien surtout pour qu'un exemple sévère empêche pareil fait de se reproduire vis-à-vis d'autres voyayeurs qui viendraient à parcourir le même chemin que nous.

Aussitôt arrivés par une route assez bonne à notre nouveau gîte, nous faisons donc incontinent mander par-devant nous le kaïmakann, qui se présente escorté du bimbachi (chef de bataillon) commandant la garnison et de son secrétaire. Nous lui faisons raconter en détail l'incident par le gendarme lui-même qui a été si fort maltraité la veille, et, séance tenante, une brigade de zaptiehs part pour aller chercher le moukhtar et les prin-

(1) Sous-préfecture.

cipaux notables qu'on emprisonnera de suite en attendant le prononcé de la sentence qui fixera leur châtiment. Comme il y a eu, non seulement voies de fait contre des étrangers munis de lettres vizirielles, mais de plus rébellion contre un agent du gouvernement, on nous promet qu'une punition exemplaire leur sera infligée, et nous nous endormons plus paisibles sous l'œil vigilant de nombreux zaptiehs mis immédiatement et le plus aimablement du monde à notre disposition.

Nos chevaux étant harassés par les fatigues des étapes précédentes, nous leur donnons, à leur arrivée à Melazguerd, un peu de repos dont nous profitons nous-mêmes pour visiter la ville.

Antique cité persane, puis forteresse redoutable appartenant à de puissants beys kurdes, Melazguerd comptait jadis plus de cinquante mille habitants. Les murailles imposantes qui l'enserrent encore portent les traces de nombreux combats, et c'est seulement pendant le siècle dernier que les guerres intestines que se faisaient entre eux les beys rivaux la détruisirent et la firent tomber au rang infime qu'elle occupe maintenant. Son importance était d'autant plus considérable qu'elle commandait les routes menant du lac de Van et du Mourad-Tchaï au cours supérieur de l'Euphrate, et actuellement les Turcs y maintiennent encore une petite garnison pour surveiller un pont de

douze arches, malheureusement à demi détruit, qui permet de franchir le fleuve.

Attirés par la vue du splendide panorama qui se déroule du haut de l'ancienne citadelle, nous demandons au kaïmakann, après lui avoir rendn sa visite, l'autorisation de photographier les ruines fort curieuses des enceintes fortifiées et du réduit ainsi que les environs. Ce fonctionnaire nous ayant répondu que, non seulement il nous y autorisait mais que rien ne lui ferait plus de plaisir que d'en recevoir ensuite un exemplaire lorsque nous serions de retour en France, nous nous mettons en devoir de prendre le plus de vues possible de cette intéressante cité. Tandis que nous sommes occupés à ce travail nous apercevons tout à coup trois officiers turcs qui nous observent en se cachant et surveillent tous nos agissements. Ils semblent furieux de l'innocente opération à laquelle nous nous livrons, et, pendant qu'après avoir photographié les tours et les murailles, je monte dans le réduit pour prendre une vue d'ensemble de la ville et de ses environs ils se rapprochent insensiblement de moi, et, l'air sournois et méfiant, ils me regardent longuement. Puis, lorsque nous nous dirigeons vers d'autres parties de la cité, ils s'éloignent en causant mystérieusement.

Moins d'un quart d'heure après, nous voyons accourir vers nous le jeune domestique préféré

du kaïmakann qui nous prie de la part de son maître de ne plus prendre de photographies et nous annonce sa visite. Nous regagnons donc notre domicile, étonnés de la singulière communication qui vient de nous être faite, et, à peine y sommes-nous arrivés qu'entre à son tour le sous-préfet, escorté de deux capitaines et d'un jeune sous-lieutenant. Nous reconnaissons de suite les officiers qui nous observaient précédemment, et, quelle n'est pas notre stupéfaction lorsque le kaïmakann nous déclare être au regret de nous avoir autorisés à faire des photographies de la ville, qu'il ignorait que ce fût interdit par l'autorité militaire, mais que, sur les justes observations des officiers qui l'entourent et d'après les ordres formels du bimbachi commandant la garnison, non seulement il nous demandait de ne plus prendre de vues, mais bien de lui communiquer celles que nous avions déjà prises. Nous protestons d'abord avec la plus vive énergie et essayons, mais vainement, de lui démontrer qu'il ne peut y avoir aucun danger pour la sécurité de l'Empire Ottoman à ce que nous photographions des ruines de murailles datant de la première conquête persane, que les fragments du vieux réduit sont très suggestifs mais sans aucune valeur militaire, et que d'ailleurs, n'ayant pas emporté d'Europe de quoi développer nos clichés nous sommes obligés d'at-

tendre que nous y soyons de retour pour pouvoir tirer les épreuves qu'ils nous demandent, dont nous serons alors très heureux de leur envoyer un exemplaire.

Le kaïmakann a bien l'air de se rendre quelque peu à nos raisons, mais les officiers qui l'environnent, et surtout le plus jeune d'entre eux, tout frais émoulu de Galata-Seraï, maintiennent énergiquement leur prétention d'examiner de suite les vues que nous avons prises. Nous leur demandons alors s'ils possèdent quelque développateur, et, sur leur réponse négative, nous tâchons de leur faire comprendre que ni eux, ni nous, ni personne au monde ne pourra rien voir sur le papier Eastmann renfermé dans le châssis à rouleaux sans qu'on ait auparavant développé les clichés, et, qu'à bien plus forte raison, si nous l'exposons, pour le leur montrer, au grand jour, non seulement ils n'y verront pas davantage mais détruiront pour tout jamais ce qu'ils désirent tant connaître.

Hélas c'est en vain! autant parler dans le désert! D'un air docte et grave le jeune sous-lieutenant nous déclare (et en mauvais français!) qu'il est très au courant de la question, qu'à l'école spéciale on leur a fait un cours complet de photographie, qu'il sait parfaitement ce qu'il demande et qu'il exige au nom du bimbachi que nous ouvrions

l'appareil pour lui montrer les dessins qui s'y trouvent enfermés. Ne pouvant honnêtement féliciter ce brillant officier de ses connaissances en la matière, nous essayons pour l'amadouer de lui montrer les télégrammes d'amitié que le maréchal qui commande en chef nous a souvent déjà envoyés; nous lui faisons raconter comment à Sivas nous avons photographié avec le vali lui-même, à Erzinguian avec le muttesaref. Rien n'y fait; fort de sa science et des ordres qu'il a provoqués, il nous redemande d'ouvrir l'appareil et de lui montrer ce qui s'y trouve.

Agacés à la longue nous lui disons que le muchir nous a gracieusement octroyé la permission de donner en son nom quelque ordre que ce fût qui pût nous être agréable, et nous lui enjoignons, au nom de son chef direct, d'avoir à nous laisser tranquilles. Peine perdue, ses exigences restent les mêmes.

Nous profitons alors, avant d'acquiescer à ses désirs, de ce qu'il comprend un peu notre langue pour lui décerner en quelques secondes les qualificatifs les plus mérités et les moins sympathiques, après quoi nous protestons dignement en turc et ouvrons le châssis. Je déroule le papier Eastmann en pleine lumière, puis le lui fais apporter; il le regarde attentivement du bon et du mauvais côté, sous l'œil bienveillant du kaïmakann et des deux

capitaines ; ensuite, avec un fin sourire, il le rend en disant qu'il a pu maintenant se convaincre qu'il n'y a rien dessus de compromettant et que nous pouvons le remettre sur les rouleaux pour nous en resservir.

Là-dessus la patience nous abandonne, et, en un instant, accompagnés des objurgations les plus vives, sous-préfet et officiers sont expulsés de notre demeure. Ils se méfient alors devant l'explosion de notre colère d'avoir commis quelque sottise et sortent l'air assez penaud, tandis que par nos ordres un zaptieh sautant à cheval va directement à Moush (où il n'arrivera que dans deux jours) porter au télégraphe une dépêche adressée au maréchal, dans laquelle nous lui rendons longuement compte de l'ignorance et de l'impolitesse de ses officiers.

Dès notre arrivée à Bitlis, Mehemet Zecki Pacha nous répondit, nous envoyant ses regrets les plus sincères des ennuis qu'on nous avait causés, ainsi que la promesse de châtier sévèrement ceux de ses subordonnés qui avaient de la sorte manqué tout à la fois aux devoirs de l'hospitalité, de la courtoisie et de la discipline. Nous apprîmes dans la suite que la punition avait été suffisante pour que d'ici longtemps pareil fait ne se reproduise plus, au moins au même endroit, et j'espère que le jeune officier aura pu profiter des loisirs que le

maréchal lui fit donner pour s'inculquer les premières notions de photographie qui lui faisaient si grand défaut.

Nous sommes à peine remis de la violente colère qu'a suscitée chez nous la sottise et l'ignorance de ces pauvres gens, que nous voyons entrer dans la maison deux gracieuses jeunes filles conduites par des musiciens loqueteux. Ce sont des danseuses tsiganes qui viennent s'offrir pour chanter et mimer devant nous, mais la réputation de ces ballerines est si mauvaise que, dans ce pays de mœurs relâchées, mais où le decorum et la moralité extérieure ont tant d'importance, nous ne pouvons pas nous donner cette innocente distraction et devons les éconduire après leur avoir jeté quelque menue monnaie. Leur type est bien le même que nous connaissons déjà ; sous quelque latitude qu'on les rencontre, dans quelque contrée qu'ils voyagent, les « Tchingane », comme on les appelle ici, restent purs de tout mélange avec les races avoisinantes. Leur teint chaud et coloré, leurs yeux brillants, la régularité et la beauté de leurs traits, l'expression farouche et hautaine de leurs figures restent partout identiques. Errants comme en Europe de village en village ils exercent une foule de petites industries, quelquefois plus ou moins avouables. Leurs femmes et leurs filles dansent chez les notables du pays et il n'est pas

rare d'entendre pendant des nuits entières leurs mélopées plaintives alterner avec leurs chants d'amour ou leurs invocations sauvages, le tout accompagné par un maigre orchestre, le plus généralement composé d'un violon, de cimbales, et d'un tambourin.

Le peu d'agrément que nous a valu notre journée d'arrêt à Melazguerd ne nous encourage guère à y prolonger notre séjour; aussi, nos chevaux étant suffisamment reposés, nous décidons-nous à partir dès le lendemain, et, après avoir demandé au kaïmakann le nombre de zaptiehs nécessaire pour nous mener à Bitlis, nous faisons exécuter nos derniers préparatifs. A peine sont-ils terminés et commençons-nous à dormir, que soudain nous sommes réveillés par de violentes secousses. La terre oscille fortement pendant une durée d'environ trente secondes dans une direction Est-Ouest; la maison, quoique profondément enterrée dans le sol et peu élevée d'étage, gémit et craque de toute part; nos hommes crient lamentablement et nos chevaux donnent les signes de la plus vive inquiétude. A peine le tremblement de terre est-il terminé que nos muletiers supplient qu'on fasse vite de la lumière, un esprit étant, disent-ils, enfermé dans la demeure et ne la secouant de la sorte que parce que dans l'obscurité il ne parvient pas à s'en échapper. Sitôt qu'il y

verra clair, il trouvera une issue, il s'enfuira et nous pourrons reposer tranquilles. Nous donnons en riant l'ordre qu'on les satisfasse et, quelques instants après, tout le monde s'est endormi de nouveau, excepté Julien et moi, qui craignons que le phénomène ne se reproduise et discutons les mesures à prendre. La maison étant solidement construite (par extraordinaire en pierres) et aux trois quarts enfouie dans le sol, nous réfléchissons que nous n'y courons guère plus de danger qu'au dehors, et finalement nous imitons nos hommes et reposons jusqu'au lendemain.

Plus tard, à notre arrivée à Bitlis, nous apprîmes que cette violente secousse avait causé dans la région des dégâts considérables : à Van, presque tous les minarets étaient tombés, ainsi que les coupoles de mosquées, le bourg d'Adeldjivaz, situé au nord du lac de Van et sur le bord même du rivage, s'était en grande partie abîmé sous les flots et plus de cent cinquante de ses maisons avaient totalement disparu ; enfin, beaucoup d'autres localités avaient été également fort éprouvées. D'ailleurs pendant près de huit jours de suite à dater du 6 février, nous ressentîmes de la sorte une ou deux secousses par jour, heureusement moins violentes que la première quoique non moins désagréables comme impression. Comment s'en étonner dans ce pays exclusivement volcanique

où l'on ne rencontre qu'anciens cratères, laves et basaltes, et à peu de distance du mont Nimroud, volcan de 2. 600 m. dont le sommet est toujours couronné d'un épais nuage de fumée?

Au moment où nous allons quitter Melazguerd, arrive le kaïmakann que nous n'avons pas revu depuis la scène de la veille ; il s'excuse avec une mine fort embarrassée des ennuis qu'il a dû nous causer et pousse l'amabilité jusqu'à nous mettre le pied à l'étrier. Puis, lorsque notre caravane s'ébranle, il nous accompagne de tous ses souhaits et vœux de prospérité. Ah! si nous avions pu à ce moment savoir, comme nous l'apprîmes à notre arrivée à Bitlis, comment il nous avait indignement trompés, quelle lâche et fausse dépêche il avait fait expédier de Moush en plus de la nôtre par le cavalier que nous y avions envoyé, et comment il nous accusait auprès du vali de Bitlis d'être des espions russes, et se vantait de nous avoir empêchés de prendre des vues de Melazguerd ! Quel mauvais moment nous lui aurions fait passer! Heureusement pour lui nous ne le sûmes que trop tard, on le désavoua en haut lieu, on le réprimanda, mais nous n'eûmes jamais la satisfaction de pouvoir lui dire son fait et lui exprimer quel détestable souvenir nous emportions de lui et de ses administrés.

CHAPITRE IX

SOMMAIRE. — Route de Bitlis. — Traversée du lac de Nazuk-Gueul. — La vente des jeunes filles Tcherkesses. — Le lac de Van — Tadwan. — Les traîneaux. — Arrivée à Bitlis. — Notre hôte : Hadji-Nedjim-Eddin. — Sa vie. — Sa famille. — Ses serviteurs. — La race kurde. — Le vali. — La ville de Bitlis. — Impuissance des tribunaux turcs en Kurdistan. — Moussa-bey.

A la sortie de Melazguerd, nous longeons un petit ruisseau qui nous amène auprès de quelques maisonnettes groupées autour d'une source thermale sulfureuse d'un débit considérable. Jadis fort renommée et fréquentée, alors que la ville était très populeuse, elle est maintenant complètement délaissée, et ses eaux, sortant de terre à une haute température, s'écoulent fumantes sans que personne songe à en profiter. Puis, nous nous dirigeons directement sur le lac de Van par Kekerloo, le lac de Nazuk, Permouk et Kermouss.

Nous n'avançons plus qu'avec une extrême difficulté. Nos chevaux, obligés de mettre exactement leurs pieds sur l'étroit sentier où les piétons

ont légèrement foulé la neige, crèvent continuellement cette mince croûte qui les supporte à peine et versent à chaque instant, entraînant leurs charges ou leurs cavaliers. Nous devons le plus généralement mettre pied à terre, et, marchant devant eux, les laisser suivre derrière nous. C'est ainsi que nous abordons le lac de Nazuk; les chemins qui le longent étant absolument impraticables pendant l'hiver, nous n'avons que le choix assez restreint entre les routes fort éloignées qui le contournent par les hauteurs à une grande distance ou la traversée directe sur la glace. L'immense crochet que nous ferait faire le premier de ces itinéraires et le retard de près d'une journée qui en résulterait nous engagent à risquer le deuxième. L'entrée sur le lac est déjà peu commode, les secousses du tremblement de terre ayant soulevé, puis laissé retomber l'épaisse couche de glace qui s'est fracturée et n'adhère plus exactement aux bords. Après quelques tâtonnements, nous trouvons cependant un point de passage et ayant ordonné à nos hommes de se maintenir toujours à cinq, six mètres les uns des autres, nous nous mettons à cheminer à la file indienne sur cette route glissante. Nous avons de la sorte près de huit kilomètres à faire et le trajet nous paraît vraiment long à effectuer. Malgré nos recommandations, nos hommes, effrayés par les

craquements répétés de la glace, se resserrent les uns contre les autres et nous avons toutes les peines du monde à leur faire comprendre que leur agglomération augmente encore le danger. Nous tremblons à chaque instant qu'un cheval, venant à glisser et à tomber, ne fende la croûte qui nous supporte et ne nous précipite tous dans le lac. Les longues fissures que nous voyons (nous qui sommes justement en tête) se produire à tout moment sous les pieds de nos montures ne laissent pas que de nous donner des craintes sérieuses et un piéton, marchant à une vingtaine de pas devant nous, doit continuellement par notre ordre frapper avec son bâton afin de s'assurer par le son que l'épaisseur de la couche glacée reste toujours la même et que nous n'approchons pas d'un de ces endroits, très fréquents en Kurdistan, où l'eau du lac, réchauffée par quelque source thermale, n'est plus recouverte que d'une mince croûte qui céderait immédiatement sous nos pas.

Dieu aidant, nous sortons sains et saufs de cette pénible traversée, mais j'avoue avoir été rarement aussi impressionné que par les perpétuels craquements, qui, pendant les deux longues heures qu'elle dura, ne cessèrent de se faire entendre sous nos pas. Nous trouvant à certains endroits à plus de deux kilomètres du rivage, inhabité d'ailleurs, qui le borde, une chute dans les eaux du

lac aurait entraîné la disparition presque complète de la caravane et ce ne fut pas sans une vive satisfaction que nous mîmes pied à terre dès notre arrivée sur un terrain plus résistant.

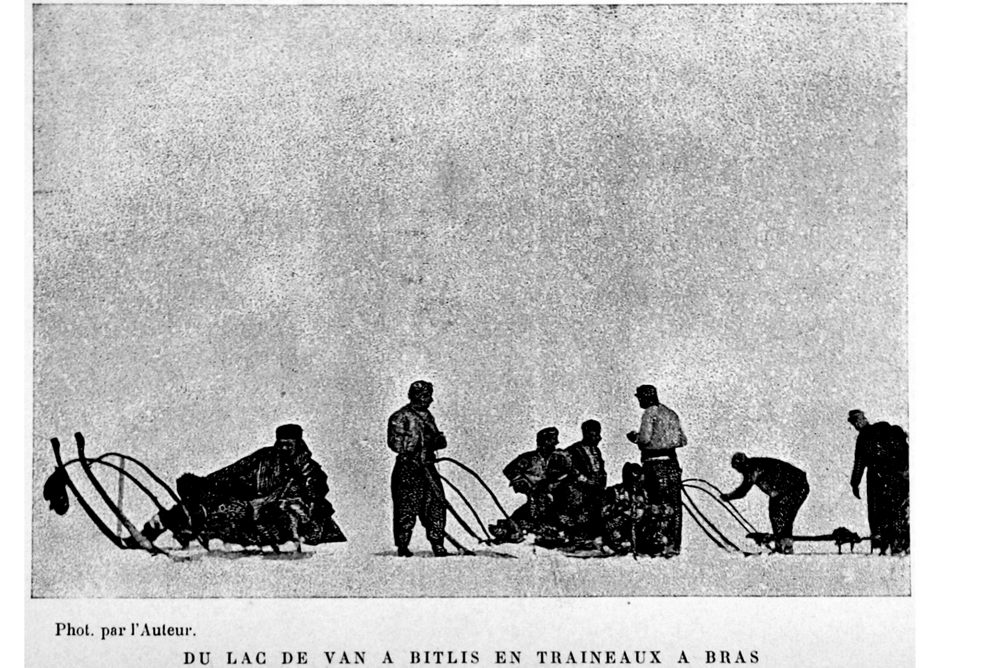
Perché comme un nid d'aigle sur une des montagnes qui entourent le lac, un village nous est alors signalé par nos muletiers comme étant l'un des centres les plus connus de la vente des jeunes filles en Turquie d'Asie. Les Tcherkesses qui l'habitent n'élèvent leurs enfants que dans ce but et, comme leur progéniture est, paraît-il, fort belle et très renommée, chaque année plusieurs eunuques et de nombreuses vieilles matrones viennent y faire leurs acquisitions. Pour vingt-cinq ou trente livres turques (de 575 à 690 francs), ils emmènent les plus belles, généralement ravies d'ailleurs de leur changement de condition, puis, les entourant de mille soins et précautions pendant la route, ils les apportent à Constantinople ou dans quelque autre grande ville de l'empire et les revendent le triple ou le quadruple au moins de ce qu'ils les ont payées. On ne saurait trop blâmer ce commerce, si honteux surtout pour les parents qui en bénéficient dans la plus large mesure, mais il ne faudrait pas trop s'apitoyer sur le sort des jeunes femmes ainsi vendues. Non seulement la religion musulmane ordonne de les traiter avec modération et douceur, mais de plus

elle les élève au rang d'épouse lorsqu'un enfant mâle est né de leur commerce avec leur maître. Ce dernier, à partir de ce moment, n'a plus le droit de s'en défaire, mais, au contraire, est obligé de les garder et de les soigner pour toujours. Aussi bon nombre de ces jeunes Tcherkesses, quoique entrées comme esclaves dans les harems, ne tardent guère à y être reconnues comme épouses, et, plus intelligentes, plus intrigantes que la plupart de leurs camarades, arrivent à exercer une grande influence sur leur ancien seigneur et rendent souvent, grâce aux positions élevées qu'elles peuvent occuper, de réels services aux différents membres de leur famille.

Vers la fin de la journée, après dix heures de route, nous apercevons dans le ciel cette nuance vert jaunâtre si particulière, qui indique d'une manière presque certaine le reflet d'une grande masse d'eau, et, quelques instants après, nous atteignons les bords du lac de Van. Cette véritable mer intérieure, illuminée par les rayons du soleil couchant, nous présente à ce moment un aspect enchanteur. Les puissantes montagnes qui l'entourent, toutes recouvertes de glace et de neige, les nombreux villages disséminés sur ses bords, les légers voiliers qui regagnent le rivage, et, tout au loin, trouant la brume violette du soir, les pics élevés resplendissant au soleil de la côte

opposée, tout contribue, avec la certitude que nous avons d'atteindre bientôt Bitlis, à nous rasséréner et à nous faire oublier les fatigues et les dangers des jours précédents.

Nous nous faisons fête le lendemain de longer toute la rive occidentale du lac (le chemin suivant en corniche les contreforts du mont Nimroud), mais, outre que les difficultés deviennent plus grandes encore que d'habitude et qu'il nous faut faire la plus grande partie de la route à pied, nous sommes en proie, dès notre départ, à un violent chasse-neige qui nous aveugle et nous masque le merveilleux panorama que nous n'avons pu qu'entrevoir la veille. Nous parvenons, non sans peine, à atteindre le soir le petit village de Tadwan, situé à une trentaine de kilomètres de Bitlis, et nous avons grand'peur que nos muletiers ne se perdent avec nos bagages dans la montagne, ou qu'égarés par la neige ils ne se précipitent dans le lac. Fort heureusement, des gens des environs consentent à les guider de hameau en hameau, et ils nous arrivent, après treize heures de marche, recouverts d'une épaisse couche de neige glacée. On réchauffe les hommes au plus vite, on nettoie les coffres, et comme nos chevaux sont exténués et qu'il leur est totalement impossible d'atteindre le chef-lieu du vilayet en portant la moindre charge, nous réquisitionnons



Phot. par l'Auteur.

DU LAC DE VAN A BITLIS EN TRAINEAUX A BRAS

à la hâte (moyennant d'ailleurs un fort pourboire) tous les traîneaux à bras disponibles dans la localité et c'est ainsi qu'après une courte nuit de repos, le 10 février, nous nous mettons en marche. Chacun de ces petits véhicules, les seuls qui pendant l'hiver puissent circuler dans cette région, ne pouvant porter qu'un homme ou un colis, il nous en faut toute une armée pour nous, nos gens et nos bagages. Un naturel du pays s'attelle en avant entre les brancards, un second pousse derrière à l'aide d'un long bâton, et, suivant exactement les mille sinuosités du sentier tracé sur la neige par les larges chaussures des montagnards, nous employons gaiement, pour la première fois, ce mode de locomotion reposant quoique peu confortable. En effet, le moindre mouvement à droite ou à gauche fait verser le traîneau et nous culbute; nous penchons-nous en avant, nous recevons dans la figure les pieds de l'homme qui nous traîne et notre dos se trouve constamment en contact avec l'épais bâton qui nous pousse en arrière. Néanmoins tout vaut mieux que de faire la route à pied et la nouveauté de ce système nous amuse et nous repose.

Wartawan et un zaptieh, partis dès l'aube, ont dû nous préparer un logement dans la ville, et nos chevaux, marchant à la file indienne, trébuchant, tombant, quoique sans aucune charge, roulant

parfois deux ou trois ensemble dans le même trou, nous suivent tant bien que mal.

Pendant la route nos porteurs se lamentent sur le malheureux sort de tous les Arméniens de la région. Ils n'ont même plus dans leurs maisons un matelas ni une couverture dont ils puissent se servir pendant l'hiver, et, quand ils doivent travailler à leurs terres, ils partent en grande bande vers les dix heures du matin et rentrent déjà vers les quatre heures du soir, tant ils ont peur que les Kurdes ne massacrent les travailleurs isolés, ou, profitant de leur absence, ne pénètrent au lever ou au déclin du jour dans leurs villages et ne leur enlèvent leurs femmes et leurs filles. Leur prendre quoi que ce soit d'autre serait absolument impossible, car on ne peut imaginer un dénûment pareil à celui de ces misérables. Leurs pauvres demeures en terre ne contiennent même pas un tapis sur lequel on puisse s'asseoir et c'était vraiment pitié que de voir avec quelle avidité les propriétaires des maisons que nous habitions, ainsi que leurs domestiques, se jetaient sur les quelques plats de bourgoul (blé bouilli) que nous faisions préparer pour notre nourriture et dont nous leur abandonnions les restes.

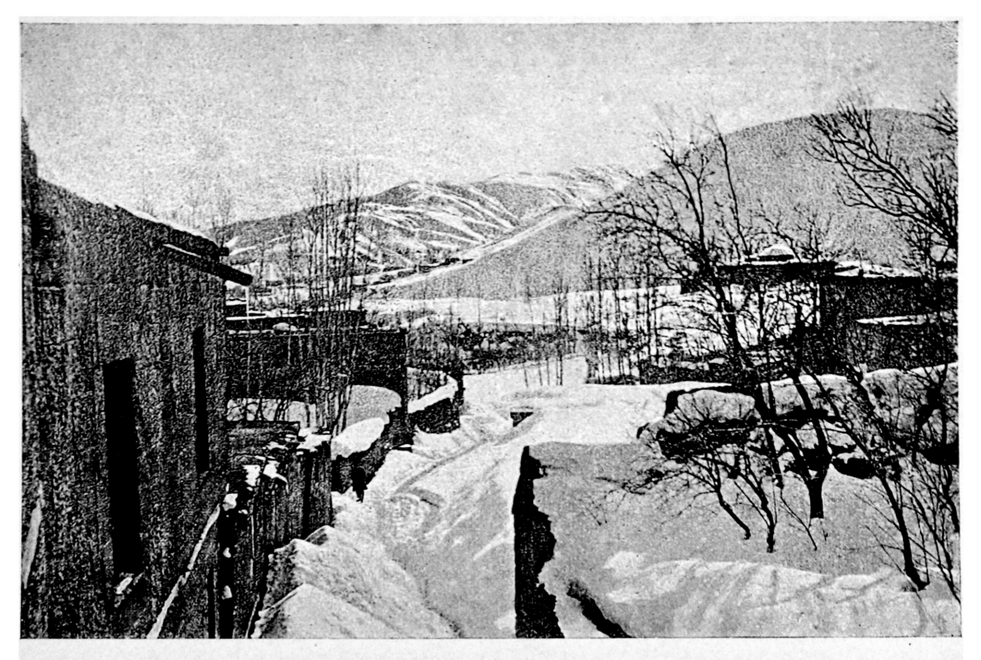
Résistants et vigoureux cependant malgré leur pitoyable existence, ils nous mènent grand train et leurs petits traîneaux glissent rapidement sur

la neige. Arrivés à six kilomètres de Bitlis, le sentier descend rapidement et nous devons même nous cramponner aux brancards pour ne pas être projetés en dehors de notre léger véhicule dans les brusques tournants qu'ils abordent en courant à toutes jambes. Enfin nous apercevons de loin les minarets, la citadelle, les premières maisons de la ville, et, après avoir attendu nos chevaux, qui n'arrivent qu'avec un fort retard, nous nous remettons en selle et pénétrons dans la cité.

Wartawan nous attend, escorté de deux zaptiehs, et nous conduit à notre domicile. Il a l'air tout ému et nous raconte à voix basse qu'aussitôt arrivé il a été appréhendé par les gens de la police et amené devant le vali qui lui a fait subir un long interrogatoire, pendant lequel il lui a posé sur nous les questions les plus saugrenues. Ce n'est qu'après avoir écouté par le menu le récit de la réception qu'on nous a faite à Erzeroum qu'il s'est enfin décidé à donner l'ordre de nous loger chez le plus riche habitant de la ville. Ces soupçons nous étonnent, nous ne pouvons comprendre sur quoi ils reposent et ce n'est que le lendemain que nous parvenons à nous renseigner à cet égard.

Pour l'instant, nos chevaux s'arrêtent devant une haute et belle construction en pierres ; de nombreux domestiques nous attendent au sommet de l'escalier, et, à peine nous sommes-nous dé-

barrassés de nos manteaux que le fils aîné du propriétaire, puis ce dernier lui-même : Hadji-Nedjim. Eddin Effendi, viennent nous saluer et prendre de nos nouvelles. Descendant d'une des anciennes familles du pays et puissamment riche, puisqu'il ne donnerait pas ses terres, nous dit-il, pour un million de livres (23 millions), notre hôte, quoique enragé Musulman et Kurde convaincu, est un des plus beaux types de grand seigneur qu'il m'ait été donné de rencontrer. D'une urbanité exquise, d'une érudition étonnante en cette ville lointaine, toujours aux petits soins pour les étrangers que le vali vient de lui confier, l'esprit curieux et ouvert à toutes les nouvelles découvertes, ce vieillard charmant nous accueille chez lui comme ses propres enfants et nous entoure de tant d'affectueuse sollicitude que c'est avec un véritable regret que nous le quittons, après avoir passé chez lui trois journées délicieuses. Au milieu des innombrables questions qu'il nous pose sur l'Europe et sur la France et qui nous étonnent fort par l'étendue des connaissances qu'elles révèlent, un violent désir se manifeste chez lui de ne pas mourir avant d'avoir vu ce Paris magique dont chaque livre, chaque histoire lui détaillent les beautés de tout genre. Son fils aîné seul s'effraye à cette idée ; gérant les biens de son père et sachant avec quel faste il se déplace, il craint que le voyage en



Phot. par l'Auteur.

UNE RUE A BITLIS

France n'entame sérieusement sa fortune à venir et fait tout ce qu'il peut pour l'en détourner. Je ne désespère pas cependant de le revoir quelque jour dans notre beau pays, car il est grand voyageur, connaît à fond toute la Turquie d'Asie et a même fait le pèlerinage de la Mecque, avec une grande partie de sa maison.

Pendant les trois jours que nous passons à Bitlis, nous vivons chez lui dans la plus complète intimité. Il nous a logés dans la plus belle pièce de son sélamlik (appartement consacré aux réceptions ou visites et dans lequel les hommes seuls pénètrent) et prend tous ses repas avec nous. Pour la première fois il m'est donné de voir d'aussi près la vie d'un grand seigneur oriental et je suis tout étonné de la simplicité extrême qui préside à tous les actes de sa journée.

Levé dès les premières lueurs du jour, Hadji-Nedjim Eddin quitte aussitôt son harem, construit de l'autre côté de la rue et relié au selamlik par un pont suspendu, puis il dit ses prières, après quoi il nous fait demander si nous pouvons le recevoir et il vient lui-même prendre de nos nouvelles et s'enquérir de ce que nous désirons. A peine rentrons-nous de nos courses en ville qu'il nous prie de l'autoriser à s'installer chez nous et il entame en turc avec Julien d'interminables conversations au cours desquelles il se livre à des

commentaires fort originaux de nos mœurs européennes. Puis sur d'immenses plateaux on apporte de sa cuisine les mets préparés à notre intention. Une petite table ronde est placée au milieu de la pièce et sur son invitation nous nous asseyons les premiers, après quoi il nous demande l'autorisation de manger avec nous et s'accroupit à son tour. Successivement et suivant leur âge chacun de ses fils, puis son gendre, font de même, enfin Zechiria-bey et notre Monténégrin, et, à chaque nouveau plat, toute la famille attend, la cuiller haute, que nous nous soyons servis les premiers pour en prendre à son tour. Bien entendu assiettes et couverts manquent également et tout le monde pêche à la fois, une fois que nous en avons donné l'exemple, dans le même récipient. Comme toute la vraie cuisine turque, l'ensemble des mets qu'on nous apporte est très bien préparé et a fort bon goût, quoique sentant toujours trop la graisse ; de plus, il est difficile de s'habituer, après avoir absorbé deux plats de viande et un plat sucré (beignets, tartelettes, crème ou laitage), à recommencer à manger de la viande et cependant chaque repas est toujours composé d'au moins trois services combinés de la sorte et finit toujours par un gigantesque plat de pilaf. Lorsque nous avons donné le signal de se lever, chacun à son tour passe devant un domestique qui porte une aiguière e

un grand bassin, et se lave consciencieusement la figure, la bouche et les mains. Puis tout le monde s'asseoit et fume en causant. Les jeunes enfants de la maison entrent à ce moment et, après avoir salué, vont s'accroupir dans un coin de la pièce où ils restent immobiles et silencieux.

Le respect de la hiérarchie dans la famille est d'ailleurs profondément ancré dans les mœurs des Kurdes et nous en avons journellement devant nous de curieux exemples. Hadji-Nedjim-Eddin a-t-il besoin de feu pour allumer son long chibouk, c'est son fils aîné qui, comme un serviteur docile, va lui en chercher et lui en apporte respectueusement; ce dernier, au contraire, à peine plus âgé de deux ans que son frère puîné, en désire-t-il à son tour, son cadet s'empresse avec la même déférence de lui rendre le même service et se fait servir par son beau-frère, qui s'adresse à ses neveux, et ainsi de suite, en suivant toujours régulièrement la hiérarchie des âges et des positions.

Lorsque l'heure est arrivée de se reposer, à la fin de la journée, notre hôte, sans mot dire, s'esquive à la hâte, marquant de la sorte, d'après les usages du pays, qu'il veut nous éviter jusqu'à la peine de nous lever de nos sièges pour le saluer et le reconduire; puis, lentement, entouré de ses serviteurs, il regagne son harem dans lequel il reste enfermé jusqu'au lendemain.

Si simple dans sa vie privée, il n'en garde pas moins toujours sa fière mine et le sentiment de sa haute personnalité, et s'il vient à sortir en ville, ce n'est jamais qu'à cheval, escorté de ses cinq fils ou gendres; or, chacun d'eux étant toujours suivi pour le moins de dix cavaliers armés, c'est un escadron qui marche partout derrière lui et lui sert en toutes circonstances de garde d'honneur.

Beaux et grands hommes, solidement charpentés, à l'allure mâle et guerrière, les Kurdes qui l'accompagnent sont les descendants des belliqueuses populations qui peuplaient jadis la contrée. Les habitants de l'Ourarti, comme on les nommait autrefois, divisés d'abord en nombreuses tribus, se réunirent ensuite sous la domination des rois de Van et formèrent une nation sauvage dont les déprédations attirèrent la colère de Salmanassar, roi d'Ashour. Malgré sa puissante armée et le prestige de ses victoires, le monarque assyrien mit plus de trois ans à réduire le pays et ce ne fut néanmoins qu'une conquête passagère, car, à peine un demi-siècle plus tard, nous voyons Sargon obligé à son tour de conduire sur les bords du lac de Van les cohortes ninivites. Il battit les révoltés en plusieurs rencontres, fit écorcher vif leur roi Bagadatti, mais ne put assurer la tranquillité dans ces montagnes qui restèrent toujours au

Nord le refuge des pires ennemis de l'Assyrie. L'irrésistible invasion des Scythes parvint cependant à mater ces peuplades sauvages qui, huit siècles durant, avaient su repousser ou contenir les puissants royaumes du Sud et peu de guerriers échappèrent au massacre. Mais la décadence de l'empire des Scythes fut aussi rapide que l'avait été son élévation, et il ne restait plus guère de traces de leur passage lorsque, sous les glorieux souverains de la Médie et de la Perse, toute la région forma la dix-huitième satrapie.

Plus tard, comme nous l'avons vu précédemment, les Arméniens, issus de Phrygie, conquirent peu à peu toute la contrée et, absorbant ce qui restait des peuplades primitives, formèrent une nation unique. Depuis ce temps les divisions ont reparu de plus belle; l'invasion musulmane créa tout d'abord une scission profonde entre les convertis à l'Islamisme et les chrétiens réfractaires et divisa ainsi les habitants en Mahométans et Arméniens; puis des tribus persanes et circassiennes vinrent s'installer sur des territoires inoccupés; des débris de Chaldéens, d'Assyriens, convertis à la nouvelle religion, s'y joignirent, et l'ensemble de toutes ces peuplades combinées forma ce qu'on appelle communément la race kurde, dans laquelle, grâce à ces singuliers mélanges, on trouve, quoique avec un ensemble remarquable

de force et de souplesse, les types les plus différents et les dialectes les plus dissemblables.

Dès le lendemain de notre arrivée à Bitlis, nous nous rendons chez le vali qui nous reçoit très aimablement, quoique avec un air fort gêné, et s'excuse de ne pouvoir nous loger chez lui ni nous rendre notre visite, devant partir dans quelques heures pour Seurt, où il va se mettre à l'abri des tremblements de terre et chercher une température plus clémente. Il a donné, nous dit-il, des ordres pour qu'on satisfasse à tous nos désirs et nous le quittons, à la fois ravis de sa courtoisie et surpris des regards inquiets que de temps à autre il jette sur nous. Nous en avons l'explication quelques instants après, lorsque nous recevons chez nous M. Baudin, notre compatriote, égaré en ces pays sauvages comme gouverneur du fils du vali, et le bras droit de Son Excellence. Il nous raconte que, l'avant-veille, le kaïmakann de Melazguerd, celui-là même qui nous faisait de si belles protestations d'amitié, a envoyé au Pacha la dépêche suivante : « Deux espions russes se rendant à Bitlis, arrivés à Melazguerd, ont voulu prendre plans de la forteresse, les en ai empêchés. » Là-dessus, grand émoi au konak et arrestation immédiate de Wartawan, envoyé par nous en avant pour préparer nos logements. Malgré nos lettres vizirielles, malgré tout ce que nous

avons pu lui dire et lui montrer, il paraît que le vali n'est pas encore convaincu, et, comme il ne peut plus douter maintenant que nous ne soyons Français, ne s'avise-t-il pas de déclarer à M. Baudin que notre nationalité n'empêche rien, et que, bien au contraire, la France et la Russie marchant actuellement d'accord, il n'est nullement étonnant que nous fassions le métier d'espions pour une puissance amie. Au fond nous nous moquons pas mal de ce qu'il pense, du moment qu'il nous traite aussi bien, et une dépêche du maréchal Mehemet-Zecki-Pacha étant arrivée enjoignant au liva (général de brigade) commandant la garnison de nous rendre visite et de se mettre entièrement à notre disposition, nous en profitons pour nous faire donner comme escorte les meilleurs zaptiehs commandés par un officier tcherkesse renommé pour sa bravoure.

Du bain turc, où nous nous reposons des fatigues de la route, nous voyons, quelques heures après, défiler le cortège du vali quittant la ville. Les gendarmes qui marchent en tête, sabre au clair, avec de longs appels de trompette, puis le Pacha, son fils, Baudin, la suite, enfin un grand nombre de chevaux de main, de mulets, d'animaux de bât, le tout escorté par une nombreuse populace et descendant lentement sur la neige glacée dans laquelle on a dû tailler des marches

pour les aider, forment un charmant tableau. Rien n'est plus pittoresque d'ailleurs que le cadre qui l'environne et Bitlis passe à juste titre pour une des plus jolies villes de tout l'Empire.

Bâtie au confluent du Bitlis-Tchaï et de deux autres cours d'eau dont les flots torrentueux sont bordés d'anciennes et belles constructions, elle est assise sur trois hautes collines dont les flancs disparaissent sous un ravissant mélange de coquettes maisons et de jardins délicieux. Une antique citadelle (1), le pied baigné par la rivière, se profile toute noire au milieu de la ville, sur un monticule isolé et dresse vers le ciel ses tours orgueilleuses et ses murs indestructibles. A quelque endroit qu'on se trouve on y jouit toujours d'une vue exceptionnellement belle, soit sur la montagne, soit dans la direction du lac sur l'immense vallée de Tadwan, soit enfin sur le ravin sinueux du Bitlis-Tchaï. Dès que le printemps arrive et que la végétation se développe avec rapidité, la ville n'est bientôt plus qu'un immense bouquet de fleurs au milieu desquelles s'étagent les maisons et les villas, pendant que les torrents qui descendent des hauteurs avoisinantes maintiennent toujours une température agréable et une douce fraîcheur.

Parmi les nombreuses personnes qui, grâce à

(1) Les Turcs prétendent qu'elle fut construite par Alexandre.

l'exquise amabilité d'Hadji-Nedjim-Eddin viennent nous voir et nous donner des renseignements sur le pays, le plus intéressant de tous est sans conteste le procureur impérial du vilayet, qui nous met au courant des insurmontables difficultés qu'il rencontre chaque jour dans l'exercice de ses fonctions.

Ainsi que d'ailleurs nous le confirma plus tard également le vali de Diarbékir, on a eu le tort en Turquie d'assimiler les pays sauvages et à demi conquis, comme le Kurdistan et une grande partie de l'Arménie et de la Mésopotamie, aux provinces policées et obéissantes de l'Empire, et on a commis l'erreur de généraliser une réforme judiciaire qui s'imposait dans les vilayets du centre, mais était trop hâtive pour les régions frontières. L'organisation actuelle, copiée sur la nôtre, avec des tribunaux à deux degrés, des procureurs et des substituts, fonctionne bien dans l'intérieur avec des populations calmes et soumises, mais n'est d'aucune utilité vis-à-vis de montagnards que la crainte seule peut conduire et qui, déjà plus d'une fois rebelles, se rient des mandats d'amener comme des gendarmes qu'on envoie pour les leur porter. Notre pauvre procureur fait condamner à mort chaque année environ une cinquantaine d'individus qui ne s'en portent pas plus mal, et, bien mieux, quand par bonheur il est parvenu à s'en

emparer et à les emprisonner en attendant le prononcé de leur sentence, il se trouve toujours, comme par hasard, quelque âme charitable pour ouvrir la porte de leur cachot et les faire évader en temps utile. Aussi les jugements restent-ils toujours sans effet, et le pouvoir, qui n'est considéré, en Orient plus que partout ailleurs, qu'autant qu'il peut rendre une justice prompte et sévère, s'affaiblit chaque jour de la sorte aux yeux des habitants.

Il nous en cite un récent exemple. Averti, quelques semaines auparavant, qu'un des plus puissants beys kurdes des environs avait traîtreusement attiré dans un guet-apens, puis assassiné l'un de ses rivaux, il était parti pour faire son instruction, accompagné de cent gendarmes. A michemin il avait augmenté son escorte d'un escadron de cavalerie, et, suivi de toute cette force armée, il avait invité l'accusé à comparaître.

Le lendemain de son arrivée, il vit venir à lui une sorte de géant, armé de pied en cap, l'air sauvage et barbare, coiffé de longues tresses pendantes comme les anciens rois d'Ashour et entouré de plus de six cents hommes vociférant et agitant leurs lances et leurs fusils. Après quelques questions, le meurtrier se reconnut coupable, et le procureur, se penchant vers les deux capitaines qui l'accompagnaient, leur déclara qu'il voulait

arrêter le bey et l'emmener avec lui à Bitlis ; mais aussitôt ces deux officiers se récrièrent disant que c'était vouloir se faire massacrer impitoyablement par toute la populace environnante et refusèrent formellement de lui prêter main-forte. Voilà donc le magistrat obligé de partir comme il était venu; aussitôt arrivé à Bitlis il fit condamner le Kurde à la peine capitale et décerna contre lui un mandat d'amener qui, bien entendu, ne fut et ne sera jamais exécuté.

Il en est perpétuellement ainsi et cependant la Porte possède en Kurdistan des troupes excellentes qui en peu de mois, avec des colonnes volantes intelligemment combinées, auraient vite mis tout le monde à la raison. La grave erreur commise à Stamboul a été de croire que, pour ce pays, le régime du sabre devait être remplacé par des procédés civilisés que les naturels se refusent à comprendre et à pratiquer. Dans une contrée où chacun se fait généralement justice lui-même, l'État ne peut se faire obéir que par les armes et les valis étaient sans contredit bien plus craints, et partant bien mieux obéis, quand ils avaient, comme jadis, le droit de faire bâtonner, pendre ou décapiter le premier malfaiteur ou rebelle qui leur tombait sous la main.

D'ailleurs les épouvantables exactions du fameux bey kurde Moussa-bey ne sont-elles pas

justement à l'appui de notre dire? Pendant cinq années ce terrible chef, issu d'une des plus anciennes familles de la région et beau-frère de notre hôte, n'a-t-il pas terrorisé les Musulmans comme les chrétiens, et si ses violences se portaient de préférence contre les Arméniens, il n'en est pas moins vrai que, grâce à son impitoyable cruauté et à ses sanglants exemples, ses propres coreligionnaires et compatriotes en avaient tellement peur qu'ils lui obéissaient en tremblant, et, tout en souffrant de ses volontés, les exécutaient ponctuellement et sur l'heure. Le vieil intendant et l'homme de confiance d'Hadji-Nedjim-Eddin ne nous racontent-ils pas que Moussa-bey se montrait si sévère au point de vue de l'étiquette qu'étant d'une famille plus ancienne que celle de son beau-frère, il ne permettait même pas à ce dernier, quand il logeait pourtant à Bitlis, dans sa propre maison, d'entrer dans la pièce qu'il occupait et qu'il devait attendre ses ordres au dehors et s'y soumettre aussitôt.

Entouré d'une bande de gens sans aveu qu'il recrutait au hasard et qu'il payait quand il y songeait, après quelque fructueux pillage, il avait inspiré une telle terreur que dans le pays toutes les portes s'ouvraient pour lui et que les habitants s'inclinaient devant le moindre de ses désirs jusqu'à lui laisser voir et souvent enlever leurs filles,

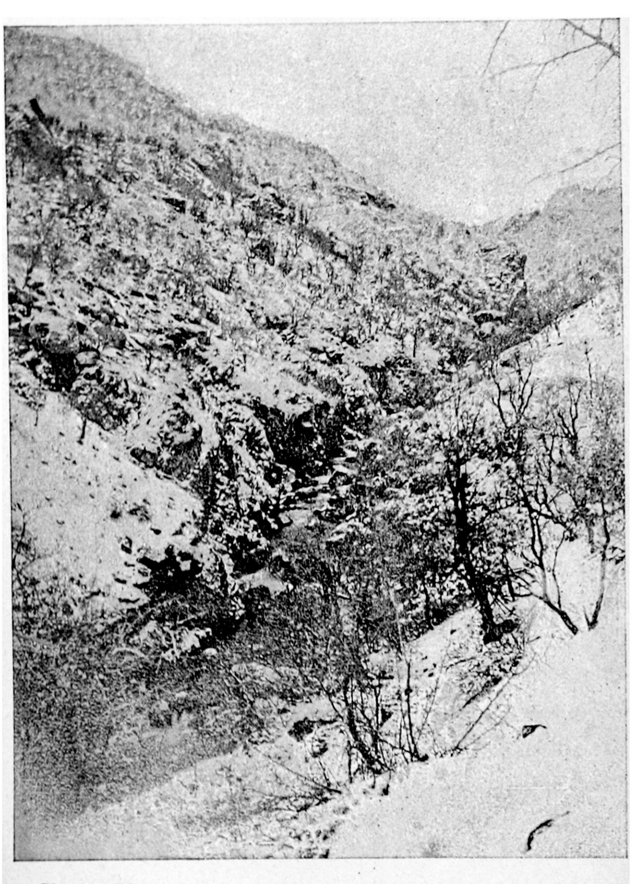
Plus connu parce qu'il opérait sur une plus vaste échelle, ce terrible bey kurde n'en a pas moins présentement de nombreux imitateurs, et il est facile de comprendre que, dans une pareille contrée et avec des gens de cette trempe, quelques gendarmes et quelques chiffons de papier, même avec les plus gros cachets de toute la Turquie, sont absolument insuffisants à ramener l'ordre et la tranquillité.

Au bout de deux jours, nous sommes complètement reposés de nos fatigues et nos chevaux, redevenus ingambes, ne demandent qu'à repartir, mais il nous faut, quoique la ville ne présente plus rien qui nous retienne, y passer une journée encore pour satisfaire à la coutume kurde, qui ne permet pas aux voyageurs de quitter le toit qui les a accueillis avant d'y avoir couché au moins trois fois. S'en aller auparavant serait dire publiquement qu'on n'a pas été satisfait de l'hospitalité qu'on a reçue et nous sommes au contraire si touchés des mille soins que nous a prodigués Hadji Nedjim-Eddin que nous ne saurions contrevenir à cette vieille habitude. Le 13 février se passe donc pour nous dans une douce quiétude, entourés de toute la famille de notre hôte et des nombreuses connaissances qu'il nous a fait faire à Bitlis, et ce n'est pas sans regrets que nous donnons nos ordres pour quitter définitivement la ville le lendemain.

CHAPITRE X

SOMMAIRE. — Chemin de Diarbékir. — La vallée du Bitlis-Tchaï. — Ziaret. — La vallée du Haut-Tigre. — Le pays. — Les habitants. — Bismil. — Arrivée à Diarbékir. — Le consul M. Bertrand. — Le vali. — La ville. — Son enceinte. — Le clergé arménien. — Histoires de mariages. — Les écoles catholiques et les religieux italiens. — Construction du kélek. — Départ de Diarbékir.

Le sentier qui de Bitlis conduit à Diarbékir suit pendant près de quatre-vingts kilomètres la délicieuse vallée du Bitlis-Tchaï, l'ancien Kentritès des Grecs. A peine a-t-on quitté le bazar de la ville et longé le pied de l'imposante citadelle, qu'on se trouve au milieu d'un fouillis ravissant de villas aux toits larges et plats, accrochées aux flancs abrupts de la montagne, enroulées dans d'immenses volutes de lierre et de vigne vierge, et environnées de peupliers, de noyers, de chênes de toute beauté. Tous les cent, deux cents mètres, on rencontre une source thermale dont les eaux, jaillissant avec force, se frayent, avec mille détours et en d'innombrables cascades, un chemin difficile vers les flots torrentueux de la rivière.



Phot. par l'Auteur.

VALLÉE DU BITLIS-TCHAÏ

La plupart sont sulfuro-ferrugineuses et gênent même parfois le voyageur par leurs trop fortes émanations. Sortant de terre à une haute température, elles empêchent le Bitlis-Tchaï de geler, quelque rigoureuse que soit la saison et fournissent aux habitants à peu de frais des bains salutaires et réparateurs.

Une fois les dernières maisons disparues, nous nous retournons pour contempler la ville encore enfouie sous son lourd manteau de neige et nous pensons avec joie que, nous dirigeant toujours plus au Sud et descendant continuellement des altitudes assez considérables où nous nous trouvons encore (Bitlis à 1.530 mètres) pour atteindre le niveau du Haut-Tigre, nous en aurons bientôt fini avec l'hiver et ses frimas. Déjà d'ailleurs la neige a presque disparu dans la vallée et, pour la première fois depuis de longs mois, nous pouvons admirer sans grelotter le paysage pittoresque qui nous entoure. La route que nous suivons côtoie pas à pas la rivière qui, tantôt resserrée en d'étroits passages, roule ses eaux tumultueuses au milieu d'énormes rochers, tantôt, s'épanouissant dans de vastes cirques boisés, les étale paresseusement sur d'immenses prairies. De toute part les torrents accourent en bondissant et souvent nous empruntons leur lit pour éviter les blocs gigantesques accumulés sur les rives du Bitlis-

Tchaï. Les arbres des espèces les plus différentes croissent à l'envi sur leurs bords et les montagnes élevées qu'on aperçoit tout à l'entour sont revêtues jusqu'à leur sommet d'épaisses forêts de chênes, de noyers, de platanes et de sapins.

L'ancienne route, construite par les Arabes et délaissée naturellement comme toutes les autres, n'existe plus nulle part; seuls quelques ponts à demi détruits témoignent encore de son importance, et nos chevaux, pour avoir quitté la neige et la glace, n'en sont guère plus heureux maintenant. Il est vrai que c'est là notre dernier passage difficile et qu'une fois arrivés à Diarbékir, nous n'aurons plus qu'à nous laisser glisser au fil de l'eau jusqu'à Bâgdad pour de là remonter sur un sol toujours uni jusqu'à Alep; il n'en est pas moins certain que, pour le moment, les pauvres bêtes sont généralement occupées à marcher sur de grosses pierres roulantes qui chavirent et basculent en tous sens, et ne se reposent pas davantage quand elles arrivent sur un terrain plus résistant où elles doivent monter et descendre de perpétuels escaliers. Grâce à Dieu, elles s'en tirent à leur honneur, et nous n'avons à déplorer aucun accident malheureux dans ce long défilé que nous suivons pendant deux jours par Doukhan, Kermita et Ziaret. Vers la fin de son parcours, son aspect est rendu plus étrange et plus

charmant encore par les énormes blocs de marbre rouge ou noir disséminés dans toute la vallée. La rivière, obligée de se frayer violemment entre eux un étroit passage, se précipite en grondant de chutes en chutes et les couvre d'écume.

A trois, quatre cents mètres au-dessus du thalweg, juchés sur les sommets les plus abrupts, dominant les rochers les plus escarpés, apparaissent entre les arbres qui les enserrent de partout les hameaux des Kurdes pasteurs. Leurs troupeaux paissent au bord de l'eau, environnés d'une nuée de perdreaux, qui, descendus des hauteurs pour passer l'hiver dans cette tiède vallée, sont si peu sauvages qu'il leur faut jeter des pierres pour les faire envoler devant nous.

A partir de Ziaret, le sentier de chèvres que nous suivons traverse les dernières ramifications de la montagne au milieu d'une nature de plus en plus riche et de plus en plus animée. La neige ne nous apparaît maintenant que de loin en loin et déjà nous sentons avec joie les premiers souffles du printemps. Les arbres magnifiques couverts de plantes grimpantes, arrosés par d'innombrables ruisseaux, reposent notre vue des plaines dénudées de l'Asie Mineure, et, du haut d'un piton élevé, à Sorch, où nous déjeunons, le 16, chez un pacha kurde, nous apercevons déjà les longues ondulations de la vallée du Haut-Tigre. Enfin

nous retrouvons autour de nous des champs cultivés, des troupeaux, de beaux et grands villages. Après l'aspect misérable des dernières provinces que nous venons de traverser, ce nous est une vraie satisfaction d'entrer sur ces territoires féconds, où la vie semble plus aisée et le travail plus facile, et, après tant de jours de froidure et de privations, nous jouissons pleinement des premiers rayons de soleil qui nous réchauffent et font tout autour de nous germer les moissons splendides de ces contrées si prodigieusement fertiles.

Avant d'atteindre Diarbékir par Djefan, Arzeu, Ellach, Sinan et Bismil, nous avons à franchir deux fortes rivières : le Yezidkhan-Sou et le Batman-Tchaï. Grâce à notre brusque changement d'altitude et à notre descente ininterrompue vers le Sud, nous avons présentement une température de dix à douze degrés, au lieu de moins quinze ou de moins vingt que nous rencontrions encore à Bitlis ; aussi, la fonte des neiges ayant commencé sur toutes les montagnes, nous craignons de ne pouvoir sans difficulté traverser ces cours d'eau. Heureusement nous sommes arrivés encore assez à temps, et avec de nombreuses précautions et l'aide de quelques braves gens du pays qui nous montrent le chemin, nous parvenons à les franchir à gué, quoique larges déjà à cette époque de deux



Phot. par l'Auteur.

VALLÉE DU BITLIS-TCHAÏ

à trois cents mètres, et malgré que leurs flots, animés d'une vitesse considérable, atteignent généralement de un mètre trente à un mètre soixante de profondeur aux meilleurs endroits. Quelques jours plus tard, la crue augmentant dans des proportions considérables, tout essai de ce genre fût devenu impossible et aucun bateau ni radeau n'existant présentement dans le pays, il nous eût fallu remonter d'une centaine de kilomètres plus au Nord pour trouver un passage plus facile et retarder ainsi de près d'une semaine notre arrivée à Diarbékir.

Toute la contrée que nous traversons est fertile et bien cultivée : Arméniens et Kurdes y vivent en bonne intelligence et sont plus occupés à cultiver leurs terres ou à soigner leurs bestiaux qu'à taquiner leurs voisins ou à leur chercher noise sous de mauvais prétextes. De gros et florissants villages, généralement surmontés d'un vieux château, habitation du bey, s'aperçoivent de toute part, la campagne est remplie de troupeaux, et, fort affairés au labour de leurs terres, les naturels nous saluent cependant toujours d'un amical bonjour.

Nous mangeons et séjournons indifféremment dans les maisons kurdes ou arméniennes et, n'était la différence de langage, il serait presque impossible de reconnaître les uns des autres ces

habitants du même pays. Logés de la même manière, cultivant le sol d'une façon identique, tous également habillés, aux champs ou dans les rues, hommes ou femmes, jeunes filles ou garçons, vieux ou jeunes, d'une immense chemise de toile plus ou moins sale, les jambes complètement nues et généralement crottées jusqu'au genou, la coiffure seule établit quelque différence, les Musulmans portant presque tous le fez qui est remplacé chez les chrétiens par un turban ou un bonnet quelconque.

Dans les maisons, la richesse plus grande se fait déjà sentir ; les pièces plus spacieuses sont mieux éclairées, meublées avec quelque recherche et les jeunes épouses, restant chez elles, la figure découverte, portent de jolies robes bleues ou rouges et rehaussent leur parure et leur coiffure de nombreuses pièces de monnaie attachées sur un mince fil de cuivre. Quelques essais de vergers entourent les villages et une masse d'animaux domestiques, grouillant dans la cour de chaque maison et s'y livrant aux courses les plus folles, nous permettent de changer un peu notre ordinaire qui, depuis trois mois, ne se compose guère que de poulets étiques et de blé bouilli.

Avec quelle joie nous nous asseyons maintenant, une fois l'étape terminée, à la porte de notre logis, et combien il nous est doux, au lieu de nous

blottir grelottants dans l'âtre de quelque gigantesque cheminée, de nous reposer tranquillement, débarrassés de toutes fourrures et manteaux inutiles, réchauffés par le printemps qui nous environne de toute part, en contemplant longuement, au milieu du calme et du silence de la nature, si majestueuse en cet endroit, le beau soleil d'Orient se couchant majestueusement sur les plaines immenses de la Mésopotamie. A peine va-t-il disparaître à l'horizon, que de tous côtés surgissent les moutons bêlant, se bousculant, se poussant à qui mieux mieux pour regagner leur étable au plus vite ; derrière eux s'avancent à pas lents les grands troupeaux de bœufs, qui reviennent du pâturage ou du labour, précédés par quelques petits ânes portant en travers sur leur dos les minces charrues qui suffisent à gratter légèrement la surface de ce sol si fécond. Puis, pendant quelques instants, devant chaque maison, à la fontaine, sur la place publique, c'est un tohubohu indescriptible où sont entremêlés de la façon la plus bizarre : poules, oies, dindons, bœufs, ânes, chevaux ou chameaux s'entrecroisant en tous sens pour gagner leurs demeures. Mais bientôt tout ce monde a retrouvé sa place et les hommes passent rapidement dans les rues se rendant à la mosquée pour y faire la prière du soir. Le chant du muezzin retentit encore pendant un

moment, puis tout retombe dans le silence, et, seul dans le lointain, comme un large ruban d'argent, le Tigre déroule ses innombrables anneaux et pousse, dans un sourd grondement, son limon fertile vers les champs de Ninive et de Bâgdad.

Après avoir passé la nuit du 19 février à Bismil, sur les bords mêmes du fleuve, large en cet endroit de cent à cent cinquante mètres, et avoir envoyé Zéchiria-bey en avant pour nous préparer un logement, nous escaladons un dernier plateau qui nous sépare de Diarbékir; puis, faisant une forte étape au milieu des terres détrempées par la fonte des neiges, nous atteignons dans la soirée le chef-lieu du vilayet. Les hauts minarets, les coupoles élevées et les puissantes murailles de l'antique Amida se détachent à notre droite, toutes sombres sur un ciel d'or illuminé par les derniers rayons du soleil et sur un ancien pont bâti au-dessus du Tigre, deux officiers et une nombreuse escorte de zaptiehs nous attendent sabre au clair et se joignent ensuite à ceux qui nous ont accompagnés depuis Bitlis. Nous gravissons, conduits par eux, la route inclinée qui mène dans la ville et, au moment d'en franchir la porte, nous voyons sortir tout un peloton de gendarmes à pied qui nous rendent également les honneurs militaires. Depuis qu'à Erzeroum nous avons passé en revue toute la garnison, nous ne nous

étonnons plus de rien de ce genre, mais nous n'en sommes pas moins très reconnaissants au vali de ce si aimable accueil, ainsi que de l'offre qu'il nous fait faire par son secrétaire de nous loger. Mais le consul de France, ayant eu vent par le bey tcherkesse de notre prochaine arrivée, et ayant de la façon la plus gracieuse envoyé ses cawass et son drogman nous transmettre de sa part la même invitation, nous n'hésitons pas à préférer le consulat à toute autre demeure et nous nous y rendons directement.

Nous y trouvons notre représentant en ces lointaines contrées : M. Bertrand, qui nous attend avec toute sa famille et nous offre la plus cordiale hospitalité. Petit, l'œil vif, l'air tout à la fois malin et bon enfant, notre consul paraît toujours gai et content. Marié à une charmante femme qui le complète à merveille et père de cinq beaux enfants, la joie de sa maison, il nous reçoit d'une façon si franche et semble si heureux de pouvoir nous rendre service que nous en sommes profondément touchés. Pour la première fois depuis de longs mois nous allons coucher sur un territoire français, et notre satisfaction devient plus grande encore quand nous pouvons, par la suite, constater quelle position considérable M. Bertrand a su se créer dans la ville et de quelle influence vraiment étonnante il dispose, aussi

bien vis-à-vis des autorités que de la population. Grâce à son tact parfait, à sa connaissance approfondie des hommes et des choses de ce pays, il a pu déjà, en mainte occurrence, servir d'intermédiaire toujours écouté entre les Arméniens persécutés et les agents du gouvernement. Son crédit s'en est accru, et le vali, auquel il nous présente dès le lendemain de notre arrivée, ne tarit pas d'éloges sur son compte.

Ce dernier, tout l'opposé au physique de notre consul par sa taille élevée et sa corpulence imposante, lui ressemble tout à fait au moral par un mélange identique d'intelligence et de bonté, de fermeté et de douceur; aussi sont-ils au mieux ensemble et le pacha nous prodigue, grâce au moins autant à notre représentant qu'aux lettres dont nous sommes porteurs, les marques de la plus extrême bienveillance.

A peine l'avons-nous quitté qu'il vient nous rendre visite au consulat, grande maison mahométane, parfaitement aménagée, et nous donne de nombreux conseils pour notre future descente du Tigre ainsi que d'intéressants détails sur le vilayet qu'il gouverne. Tout le premier il se plaint de la brusque réforme de la justice dans ces pays à demi soumis, et nous cite l'exemple d'un bey kurde auquel le procureur impérial a fait porter, quelques jours auparavant, par un gendarme

un mandat de comparution devant le tribunal de Diarbékir. Il devait y répondre de nombreuses exactions commises contre des Arméniens habitant ses terres, et même de quelques actes de brigandage à main armée. Arrivé au domicile du bey, le zaptieh descendit de cheval et remit l'assignation à l'intéressé, puis fut tout étonné en voyant celui-ci jeter le papier à terre avec dédain après l'avoir parcouru et s'amuser à le faire tourner avec son bâton : « Tu parais surpris, lui dit alors le Kurde, de ce que tu me vois faire. Mais songe donc qu'autrefois, lorsque le vali voulait faire venir l'un d'entre nous au chef-lieu du vilayet, il envoyait cent, deux cents des tiens pour tâcher de le surprendre et de l'amener ensuite par force ou par trahison. Rarement d'ailleurs ils obtenaient le résultat cherché, et, le plus souvent, s'en retournaient bredouilles malgré leurs bonnes carabines et leurs grands sabres. Et toi, tu voudrais, seul avec ce papier sur lequel on a tracé je ne sais quel grimoire, m'amener à ton pacha pour comparaître devant les tribunaux comme un simple Arménien. Tiens, remonte vite à cheval, va-t-en, et rapporte à ton chef le cas que je fais de son invitation. » Ce disant il piétinait et lacérait le mandat. Le surlendemain, on envoya bien cinquante cavaliers de l'armée à sa recherche, mais

il était déjà loin dans la montagne, à l'abri du courroux des autorités.

Cependant, grâce au grand esprit de conciliation déployé par le vali, ainsi qu'aux sévères mesures de répression qu'il a prises avec le concours des troupes contre quelques villages rebelles, la situation est biens moins tendue dans son vilayet que dans ceux que nous venons de traverser, et, si la crise qui sévit entre les Kurdes et les Arméniens s'y manifeste également, elle est loin d'acquérir l'intensité avec laquelle elle s'est développée dans les provinces environnantes.

A l'intérieur même de la ville qu'il habite, l'ordre règne ainsi que le calme le plus parfait. Chrétiens et musulmans se promènent tranquillement au milieu des rues tortueuses, dans les boues horribles produites par la fonte des dernières neiges, et nous circulons en tous sens avec le consul et ses cawass sans avoir besoin de prendre la moindre précaution.

Analogue dans son ensemble général à toutes les grandes cités de la Turquie d'Asie, Diarbékir s'en distingue cependant par une enceinte remarquable, merveilleusement conservée et portant d'une façon ostensible les caractères distinctifs, ainsi que les inscriptions des peuples qui la construisirent. Romains, Persans et Arabes y travaillèrent tour à tour et en firent une haute et épaisse

muraille crénelée, flanquée de tours majestueuses, tantôt rondes, tantôt carrées, qui, de tous côtés, dominent les flancs escarpés de l'éperon sur lequel est bâtie la ville. Malgré les sièges successifs, malgré les injures du temps, cette ancienne fortification est encore dans un état de conservation extraordinaire et sert actuellement, sinon de défense, au moins de clôture, à l'antique Amida. L'intérieur ne comporte, en dehors d'une belle mosquée située sur la place de l'ancien forum et des vestiges des maisons romaines qui entouraient ce dernier, aucun monument saillant qui mérite de fixer l'attention.

Des dominations antérieures, il ne reste non plus aucun vestige : quelques stèles élevées sur le bord du Tigre, quelques inscriptions gravées près de ses sources sont les seuls témoignages laissés dans ce pays par les monarques assyriens, puis égyptiens, qui longtemps y régnèrent en maîtres. La conquête, au dire du glorieux Sennachérib lui-même, en fut difficile (1). « Les tribus avaient perché leurs demeures, comme des nids d'oiseaux, en citadelles imprenables, au-dessus des monticules du pays de Nipour, sur de hautes montagnes et ne s'étaient pas soumises. Je laissai les bagages dans les plaines du pays de Nipour

1. Cf. Maspero, *Histoire ancienne des peuples d'Orient.*

avec les frondeurs et les porteurs de lances et les guerriers de mes batailles incomparables ; je me posai devant elles comme un portique de colonnes. Les débris de torrents, les fragments des inaccessibles montagnes, j'en façonnai un trône ; j'aplanis une des cimes pour y poser ce trône, et je bus l'eau de ces montagnes, l'eau auguste, pure, afin d'étancher ma soif. Quant aux hommes, je les surpris dans les replis des collines boisées ; je les vainquis, j'attaquai leurs villes, et, les dépouillant de leurs habitants, je les détruisis, je les démolis, je les réduisis en cendres. »

Les conquérants qui suivirent les Assyriens ayant généralement montré tout autant de sauvagerie vis-à-vis des monuments ou des cités qu'ils rencontraient sur leur route, il ne reste rien dans le pays qui évoque les souvenirs du passé, et les quelques habitants qui pourraient peut-être descendre des anciennes peuplades autochtones, perdus, noyés au milieu de la masse des Kurdes, des Syriens, des Arméniens et des Arabes, sont devenus méconnaissables.

La population de Diarbékir est fort mélangée et les sectes religieuses y sont très nombreuses ; les catholiques latins, arméniens, chaldéens, syriaques, les Arméniens orthodoxes, ainsi que les Musulmans y ont leurs temples et leurs prêtres. Néanmoins la majeure partie, celle qui est com-

merçante et riche, est arménienne orthodoxe et fort dévouée à sa religion. Grâce à la tolérance actuelle et à la bonne administration du vali, elle peut sans contrainte se livrer aux rigides pratiques de son culte et possède plusieurs églises dans l'intérieur de la ville. Malheureusement son clergé laisse beaucoup à désirer sous tous les rapports et principalement au point de vue de la simonie et du relâchement des mœurs. Il se déconsidère souvent de la sorte, même aux yeux des Mahométans, et jouit cependant d'une autorité incontestée sur la foule des fidèles. Les Arméniens des classes élevées déplorent cet état de choses, mais essayent vainement de réagir, et l'un d'entre eux, le plus riche notable chrétien de la ville, ami intime du consul, nous racontait à ce propos trois histoires de mariage qui prouvent jusqu'à quel point les prêtres arméniens font peu attention aux sacrements qu'ils confèrent et combien ils sont peu scrupuleux sitôt qu'il s'agit de gagner quelque argent.

Une vieille matrone possédait une petite fille d'une grande beauté, et, voulant s'en défaire moyennant un bon prix, s'était avisée de la fiancer à un de ses vieux compatriotes fort riche qui lui avait en échange fait un cadeau considérable. Le jour du mariage était déjà fixé, lorsque la jeune fille, apprenant ce qui se préparait, dit à sa grand-

mère : « Je sais que vous me mariez pour de l'argent ; si mon mari, que, d'après la coutume, je n'ai pu voir avant la cérémonie, me plaît, tout ira bien, car je l'épouserai, sinon je refuserai au pied même de l'autel et nul ne pourra m'y contraindre. » Arrivée à l'église, voilée comme c'est la règle, elle s'empresse de regarder son vieil et horrible futur, et, au moment où l'officiant lui demande son consentement, elle lui répond par un « non » formel, jette à terre le voile et la bague (cadeaux obligés du fiancé) et se sauve à toutes jambes. On la rattrappe, mais, quoi qu'on puisse faire pour la retenir et la convaincre, elle repousse de toutes ses forces ceux qui lui conseillent un aussi honteux mariage et voilà le prêtre fort embarrassé par son refus, devant l'Arménien qui réclame avec violence, criant qu'il a déjà payé la cérémonie, qu'il est venu à l'église pour se marier et qu'il veut à toute force qu'on lui donne une femme ou qu'on lui rende son argent. L'officiant se met donc en quête et trouve, par hasard, dans la foule une pauvre jeune fille de bonne volonté : séance tenante, on les marie et le nouveau couple quitte l'église aux applaudissements ironiques de toute l'assistance.

Ces mariages isolés sont très rares à Diarbékir, les fidèles préférant, pour que cela leur coûte moins cher, ainsi que par une certaine supersti-

tion, se marier plusieurs couples ensemble à trois ou quatre époques fixes de l'année. On range alors les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, à la file indienne, et, chaque groupe se présentant successivement reçoit la bénédiction nuptiale. Mais les jeunes filles n'ayant généralement jamais vu leurs futurs époux ni été vues par eux avant cette cérémonie, et s'y présentant la figure recouverte d'un voile épais, il se produit fréquemment des erreurs et une scène scandaleuse en est résultée aux derniers Quatre-Temps. Parmi les vingt ou trente couples dont on devait bénir l'union à la cathédrale se trouvaient deux Arméniens dont l'un, gros commerçant de la ville, était fiancé à une riche et jolie veuve, tandis que l'autre, pauvre diable sans sou ni maille, l'était à une fille peu fortunée et peu gracieuse. Placés l'un derrière l'autre ils se présentent successivement devant le prêtre et sont pour la vie liés à celles qu'ils croyaient être la compagne de leur choix. Ils sortent donc avec tous les co-mariés du même jour sous le péristyle de l'église, et, là, suivant la mode du pays, tirant leurs sabres, ils relèvent brusquement et tranchent l'épais voile noir qui, jusqu'à ce moment, leur a caché les traits de leur femme. Mais, ô surprise! les futurs ont sans y prendre garde changé de place et c'est justement la jeune et charmante veuve qui se trouve avoir

épousé son pauvre compatriote, pendant que le riche Arménien est devenu légitime possesseur de la vilaine et misérable fille. Ce dernier proteste immédiatement et réclame sa promise, mais l'évêque consulté déclare qu'il ne peut annuler la cérémonie et y faire procéder de nouveau que si les deux couples y consentent et reconnaissent tous deux qu'il y a eu erreur. C'est en vain qu'on essaye alors de faire partager ces idées à l'heureux époux de la veuve, qui déclare que, bien et dûment marié, il prend et gardera sa femme, et, sans qu'on l'en puisse empêcher, il l'emmène a son bras et rentre directement chez lui.

On ne peut que blâmer sévèrement la coupable légèreté et le manque de surveillance qui permettent à de pareils faits de se produire. Mais que penser de l'aventure arrivée à une jeune femme arménienne, employée au consulat de France et mariée à un de ses compatriotes ivrogne et querelleur ? Lasse d'être toujours battue, elle le quitte et entre au service de M. Bertrand, où elle passe deux années ; puis, ayant amassé quelques économies et désirant de nouveau convoler en justes noces, elle va trouver le prêtre schismatique, curé de sa paroisse, et lui demande de lui choisir un nouvel époux. Quoique connaissant parfaitement son premier mari et sachant qu'il se portait à merveille et habitait à quelques maisons de sa

femme, ce prêtre sans morale n'hésita pas un instant, moyennant un léger cadeau, à unir sa paroissienne à un deuxième homme avec lequel elle vit actuellement au vu et au su de toute la ville!

Mais aussi quelle différence entre ce clergé simoniaque et prévaricateur et les courageux et vertueux missionnaires que nous entretenons en Orient! Dans la ville de Diarbékir, sous la direction du consul et sa haute protection, existent deux couvents catholiques latins, aidés officiellement par la France : l'un de Franciscains, l'autre de sœurs de Marseille, et ce nous est une vraie joie, en visitant ces établissements, de voir quelle dignité de vie, quelle supériorité d'instruction et de talent, quels beaux résultats ils peuvent opposer aux mœurs relâchées des schismatiques, à leur dégénérescence, et combien ils servent nos intérêts en entourant le nom français d'une si belle auréole de science et de vertu. Malheureusement le recrutement des missionnaires pour la Turquie est si faible maintenant chez nous et l'Italie a su se créer vis-à-vis du Saint-Siège de tels privilèges, que, quoiqu'ayant officiellement par notre ambassade de Constantinople la direction suprême de toutes les missions d'Orient, et subvenant pour plus de moitié à leurs frais d'entretien par nos aumônes et nos secours annuels, nous sommes de plus en plus contraints, dans un

grand nombre d'endroits, d'employer des religieux italiens. Or, quoique excellents missionnaires, ils sont avant tout patriotes, et, depuis quelques années surtout, inféodés à la politique crispinienne qui leur faisait parvenir des subsides considérables, ils ont souvent oublié qu'ils étaient les protégés de la France, et, sans nous combattre trop ouvertement (sauf cependant quelques exceptions, comme Mgr di Piave), ils n'ont plus montré pour nos intérêts le zèle que leur position leur commande de témoigner. Dans la seule province de Diarbékir, sept établissements religieux sont occupés par des Franciscains italiens, et il serait bien désirable qu'on pût un jour ou l'autre les remplacer par nos compatriotes, qui, non seulement feraient progresser davantage la religion et produiraient des élèves plus instruits, mais n'auraient pas la tentation, trop naturelle chez les autres, de leur enseigner l'italien à la place du français et de leur recommander leur pays au lieu du nôtre.

Quant aux sœurs françaises qui nous reçoivent dans leur école, environnées de toutes leurs pupilles, elles sont admirables de dévouement et de vertu. Les six dernières d'entre elles, arrivées depuis quelques mois à peine, ont dû faire à cheval, sur des selles turques, depuis Damas, plus de vingt-huit jours de route par une chaleur effroyable ! Les pauvres femmes ont horriblement

Phot. par l'Auteur.

MURAILLES DU DIARBÉKIR

souffert les premiers jours, mais telle est la force de l'accoutumance et l'attrait de la nouveauté de ce genre de voyage, qu'elles nous avouent avoir été désolées, à leur arrivée à Diarbékir, de cesser cette promenade originale et être ravies chaque fois qu'il la leur faut recommencer pour se rendre dans une de leurs dépendances !

Pour quitter Diarbékir et descendre le Tigre, nous faisons construire un kélek, sorte de grand radeau porté par des outres en peau de mouton, et nous allons chaque jour avec le consul surveiller son établissement. Afin de nous y abriter des pluies, fréquentes en cette saison, et nous procurer un intérieur plus confortable, nous avons commandé une maisonnette de cinq mètres de long sur quatre de large, et, comme ces dimensions, inusitées, paraît-il, ne sont pas du goût des ouvriers que nous y occupons et que les portes de la ville sont trop étroites (!) pour laisser passer cette habitation sommaire, nous sommes également contraints d'y faire travailler en dehors des murailles et d'en suivre la fabrication de très près. Deux feutres superposés, recouverts d'un tapis serré, doivent la rendre chaude et imperméable, quelques lits de camp, des fenêtres, une table, des escabeaux en forment le mobilier, et, malgré l'inintelligence et la paresse des gens qui la construisent, nous constatons, le 24 février, que tout

sera prêt pour le lendemain et que nous pourrons commencer notre descente vers Mossoul et Bâgdad.

Avant que nous quittions sa résidence, le consul dans sa grande amabilité veut encore une fois nous réunir au vali et celui-ci vient dîner le soir même escorté du premier président, de son secrétaire général, du porte-étendard, du maire de la ville et des plus gros notables de l'endroit. Tout ce monde nous souhaite un heureux voyage et le 25, escortés de deux officiers et de nombreux zaptiehs, entourés de tous les élèves des Franciscains qui viennent également nous apporter leurs vœux, nous prenons congé de Mme Bertrand en la remerciant de tout cœur de sa si cordiale hospitalité et nous descendons vers le Tigre, où flotte déjà notre kélek.

Nous suivons pour l'atteindre le délicieux chemin qui borde le fleuve, au milieu de mille jardins touffus remplis de peupliers, de saules, de jeunes chênes, entremêlés de vignes et de lianes dont les tendres pousses, dans leur première verdeur, nous font doublement plaisir après les trois mois de glace et de neige que nous venons de supporter.

Arrivés au rivage, nous surveillons nos derniers préparatifs d'embarquement, puis, quand tout est paré, que nos hommes et nos provisions sont à

bord, nous serrons pour la dernière fois la main du consul, et, détachant la corde de branchages qui nous retient encore, nous nous laissons emporter par le courant rapide. Nous passons comme une flèche, tout en tournoyant vivement, sous le pont par lequel nous sommes arrivés, et, peu d'instants après, la ville, grâce aux nombreux coudes du fleuve, ayant déjà disparu, nous rentrons pour explorer en détail notre radeau ainsi que la maisonnette qui doit nous abriter pendant vingt jours.

CHAPITRE XI

SOMMAIRE. — Description du kélek. — La vie à bord. — Le haut Tigre. — Hassan-kief. — Djezireh ibn'Omar. — Eski-Mossoul. — Les anciens habitants de l'Assyrie. — Mossoul. — Le consul : M. Siouffi. — Les évêques catholiques. — Mgr Altmayer. — Pléthore d'évêques. — Chasse au lévrier. — Ruines de Ninive. — Kouyoundjouk. — Départ de Mossoul.

Dans le kélek qui nous emporte et doit nous mener jusqu'à Mossoul où nous le changerons contre un plus grand, n'entre ni un clou ni un morceau de chanvre; il se compose exclusivement de trois cent cinquante outres sur lesquelles repose un léger clayonnage de branchages retenus par des lianes et des roseaux. Notre maisonnette, occupant la majeure partie de sa superficie, se trouve maintenue par son propre poids et celui de nos bagages. Claire et gaie, grâce aux trois fenêtres vitrées dont nous l'avons agrémentée, de plus, tapissée à l'intérieur de perse à grands ramages que nous avons pu nous procurer à Diarbékir, et agrémentée de nos armes, cartes et bibelots de voyage, elle provoque la stupéfaction de nos kélekdjis qui n'en ont jamais vu de pareille.

La routine est telle dans ces pays que, depuis des milliers d'années, rien n'y a été changé. Déjà les premiers Assyriens se servaient de radeaux pareils aux nôtres; on les voit reproduits dans les bas-reliefs de Kouyoundjouk, de Khorsabad et de Nimroud tels qu'ils sont encore aujourd'hui, avec leurs outres jointives, leur mince plancher, leur cargaison peu élevée et également répartie jusque sur les bords, et les deux rames immenses, formées de minces planchettes encastrées normalement entre deux troncs d'arbres, qui servent aux bateliers à se diriger au milieu des remous du fleuve. Pas un progrès n'a été réalisé depuis ce temps; ce mode de locomotion barbare, rempli de dangers et d'incertitudes, n'a jamais été modifié et c'est déjà pour les naturels du pays une révolution que de voir notre petite habitation se promenant sur les eaux. Nous l'avons divisée en deux parties inégales : la plus grande nous étant destinée, tandis que l'autre sert de cuisine et de dortoir à nos gens. Un plancher, fait de poutres raboteuses et mal équarries, ainsi que de débris de vieilles caisses, entoure de toute part notre demeure. Nos poules (provision pour la route) sont embarquées dans un coin, enfermées, comme sur tout navire qui se respecte, dans une superbe cage et notre viande de boucherie (un gigantesque mouton) se balance au grand air accroché au sommet du toit.

Après l'existence mouvementée et pénible de nos premiers mois de voyage, nous jouissons infiniment du calme et de la tranquillité qui règnent à bord de notre kélek. Notre vie s'y écoule calme et placide et nous permet de nous remettre peu à peu des premières fatigues.

A peine le jour commence-t-il à poindre que nous donnons le signal du départ, et, paisiblement assis le long de notre maisonnette, le fusil d'un côté, la carabine de l'autre, l'appareil photographique et le bon chibouk entre les jambes, nous contemplons le paysage toujours varié qui se déroule devant nous comme un immense tableau mouvant. Un gibier quelconque paraît-il à proximité, vite on saute sur ses armes; est-ce au contraire quelque vieille cité aux ruines pittoresques, quelque pont détruit, quelques cavernes habitées sur les bords du fleuve, le détective à la main, on s'empresse de les saisir au passage. Notre fidèle Monténégrin, devenu notre maître-coq, nous prépare d'excellents repas que nous savourons tout en regardant les rives défiler rapidement, et nous marchons de la sorte jusqu'au coucher du soleil. Nos kélekdjis choisissent à ce moment un endroit favorable, et, s'écartant peu-à peu du milieu du courant, viennent doucement atterrir et fixent dans le sol deux pieux qui maintiennent nos cordes de lianes et de joncs. Le ser-

Phot. par l'Auteur.

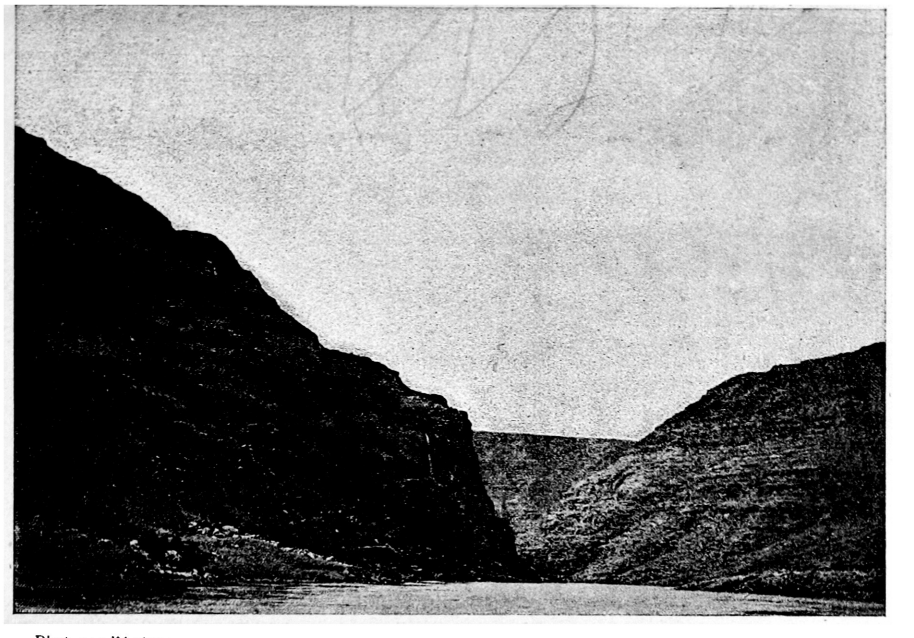
EN KÉLEK, SUR LE TIGRE

vice de surveillance s'installe alors pour la nuit et chacun de nos hommes à son tour monte la garde sur le bord du radeau qui fait face au rivage.

Une seule chose nous inquiète au début : la sécurité de ce mode de locomotion. Ce radeau carré, dirigé seulement par deux grandes rames faisant l'office à la fois de gouvernail et de propulseur ne nous semble pas très maniable, et, dans les nombreux rapides, au travers des rochers, qui en certains endroits encombrent le lit du fleuve, ainsi que parmi les tourbillons et les remous que la crue produit en tous sens, nous ne nous trouvons que médiocrement en confiance. Cependant à la longue nous constatons que nos kélekdjis connaissent bien leur affaire, qu'il nous mènent (non sans difficulté il est vrai) dans les bons passages et que, malgré que nous tournions parfois sur nous-mêmes comme une toupie, ils restent toujours assez maîtres de leur kélek pour le bien conduire dans les endroits difficiles. Le principe de leur méthode de navigation est d'ailleurs fort simple : se maintenir constamment au plus fort du courant, sûrs que de cette façon ils se trouveront toujours là où l'eau sera la plus profonde et qu'ils ne courront pas le risque de s'échouer. Lorsqu'un obstacle se dresse devant eux ou qu'il faut choisir entre plusieurs passes, à force de rames, ils se

déplacent peu à peu, et, une fois bien en face, gouvernent de telle sorte qu'ils soient naturellement portés par le flot dans la direction choisie. Dans les rapides ils se contentent de passer au large des rochers, mais ne se préoccupent nullement d'éviter les remous et les tourbillons, qui, tout en entraînant le kélek avec une vertigineuse rapidité, le font tourner et sauter affreusement. La membrure du radeau craque et gémit de partout, mais les assemblages des outres et du tablier, exclusivement faits cependant avec des lianes et des roseaux, présentent tant de souplesse que le tout se plie, se contourne, se maintient toujours exactement à la surface de l'eau et ne se disjoint jamais.

Au sortir de Diarbékir et jusqu'à Bischeri, le pays traversé est une immense plaine d'alluvion couverte de nombreux villages; le Tigre y serpente paresseusement en formant d'innombrables méandres et notre allure moyenne, de fort peu inférieure à celle du courant qui nous porte, n'est guère que de douze à quatorze kilomètres à l'heure. Cependant les rivières qui lui apportent les eaux de la montagne, grossies à cette époque de l'année par la fonte des neiges, accroissent progressivement sa vitesse en même temps que son volume et, après l'adjonction du Yezidkhan-Sou et du Bitlis-Tchaï, nous sommes entraînés à



Phot. par l'Auteur.

LES GORGES DU HAUT TIGRE

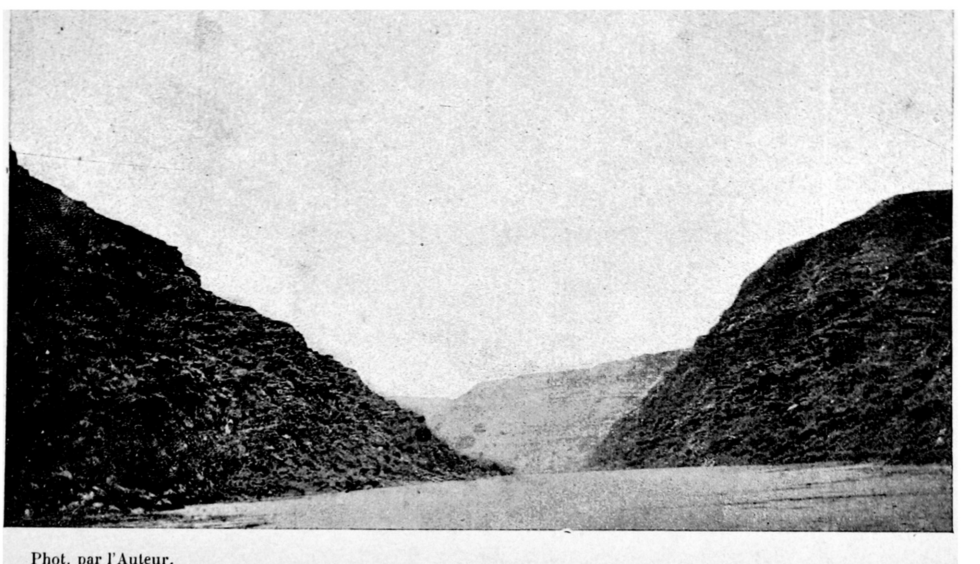
une vitesse moyenne de trois cent cinquante mètres par minute.

A partir du confluent du Batman-Tchaï la nature change complètement d'aspect, le fleuve se frayant un passage difficile, pendant plus de trois cents kilomètres, au travers des dernières ramifications des montagnes du Kurdistan. Encaissées entre de hautes falaises calcaires, ses eaux, dans des détours sans fin, se précipitent, en les couvrant d'écume, sur les gigantesques blocs de rochers éboulés dans son lit, ou se ruent en mugissant dans les profondes excavations qu'elles creusent progressivement dans la roche friable. L'allure devient parfois vraiment effrayante, et c'est à peine si nous avons le temps de distinguer au-dessus des berges élevées les hameaux kurdes dont toute la population se presse sur le toit de ses maisons pour nous voir passer. Souvent les habitations sont remplacées par des centaines de cavernes, creusées directement dans la paroi verticale de la falaise et communiquant avec la rivière ou avec la partie supérieure du sol par de misérables escaliers taillés grossièrement à même dans la pierre.

Le plus intéressant ensemble de ces constructions souterraines se rencontre à la petite ville d'Hassan-Kief dont plus de la moitié des habitants demeure ainsi sous terre tandis que l'autre partie

a édifié des maisons étagées sur une crête aiguë s'avançant comme un éperon au milieu du Tigre. C'est le deuxième jour de notre navigation que nous passons devant cet endroit curieux qui possède en outre de superbes vestiges d'un pont bâti par les Seldjoukides, ainsi que les ruines de deux grandes mosquées. Malheureusement le tout est en si mauvais état que l'on ne peut même plus s'y aventurer, et, après nous y être arrêtés quelques instants, nous reprenons notre marche vers Djezireh et Mossoul.

La physionomie générale de la contrée reste toujours aussi mouvementée et aussi sauvage : le fleuve fait même de si nombreux détours que l'on croirait toujours être sur un lac fermé de toute part, mais dont les berges, par un prodigieux phénomène, se déplaceraient avec rapidité et changeraient continuellement de forme et de couleur. Le gibier y abonde : non seulement les aigles et les vautours y voltigent continuellement au-dessus de nos têtes, mais des bandes immenses de grues de toutes couleurs, de pélicans, de hérons, d'oies sauvages blanches et noires, mêlées à des milliers de canards et de poules d'eau, sont tranquillement posées sur les rives. Néanmoins notre kélek par sa forme bizarre les étonne et nous ne pouvons guère les approcher autrement qu'à pied, ce qui nous surprend dans une région



Phot. par l'Auteur.

LES GORGES DU HAUT TIGRE

où cependant personne ne songe à les chasser.

De temps à autre, un torrent, arrivant en cascades du haut de la montagne, déchire brusquement la falaise et nous permet d'entrevoir dans la vallée qu'il s'est creusée des chênes splendides et des prairies magnifiques. Ses eaux limpides contrastent avec les flots boueux du fleuve, dont la couleur, grâce au limon qu'ils transportent, est d'un jaune rougeâtre si accusé que, pour avoir une boisson à peu près claire et potable, nous sommes contraints, après les avoir fait bouillir, de les filtrer au moins deux fois au travers d'un pot de terre.

Nous espérons déjà pouvoir atteindre bientôt Mossoul, lorsque soudain le vent se met à souffler avec force et nous oblige à nous arrêter pendant près de deux jours. Notre maisonnette un peu élevée au-dessus de l'eau en est, croyons-nous d'abord, en partie la cause, mais nous voyons bientôt d'autres radeaux qui nous suivent et qui dépassent à peine le niveau du fleuve, ramenés au rivage malgré les efforts de leurs kélekdjis et la vitesse du courant. Force nous est donc de profiter seulement de quelques moments d'accalmie pour reprendre notre marche et nous n'arrivons, par suite de ces retards, que le 2 mars au soir à Djezireh-ibn-Omar.

Quelques heures avant d'atteindre cette ville,

nous traversons un défilé réputé si dangereux que nos bateliers, aussitôt après l'avoir franchi, se prosternent pour remercier Dieu... et se relèvent pour nous demander un fort pourboire, puis, quand il s'agit d'aborder à Djezireh et d'entrer dans le petit canal qui contourne la ville, le courant est si violent et les tourbillons si nombreux qu'il nous faut prendre deux nouveaux pilotes qui parviennent non sans peine à nous faire atterrir en un endroit convenable.

Pendant la journée du 3, nous sommes encore arrêtés presque continuellement par des rafales terribles, accompagnées d'une pluie diluvienne, et notre unique distraction consiste à chasser les tortues qui se trouvent en grande quantité dans les eaux du fleuve ainsi que sur les galets du rivage. Heureusement le beau temps nous revient dès le lendemain et nous pouvons continuer notre route. Déjà le thermomètre marque 28 et 30 degrés centigrades dans notre cabine et nous sommes tout joyeux, sortant à peine de l'hiver, de nous trouver déjà en plein été. Les berges en pente douce sont couvertes de prairies émaillées de fleurs, le soleil se montre radieux dans un ciel sans nuages et les habitants interrogés nous apprennent, à notre grande allégresse, que la saison des pluies peut être considérée comme terminée depuis huit ou dix jours. Nous sommes donc maintenant ab-

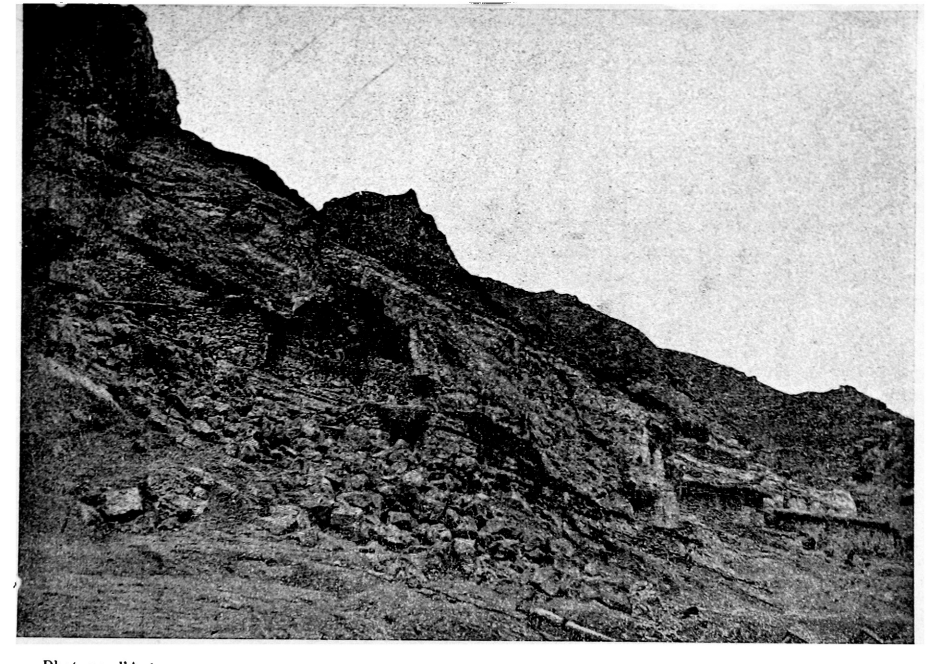
solument sûrs, à quelques orages près, de n'avoir plus à lutter que contre la chaleur que nous préférons de beaucoup, Julien et moi, aux froids rigoureux que nous venons de traverser.

C'est par une belle matinée que nous arrivons, le 5, à hauteur d'Eski-Mossoul. Mais au lieu des ruines considérables que nous nous attendions à rencontrer, nous ne pouvons apercevoir que quelques débris informes de portiques, de colonnes ou de tombeaux, perdus au milieu des champs cultivés par les Arabes dont nous avons entrevu les premières tentes dans la vallée. Seule une citadelle carrée, de date assez récente (xe ou xie siècle), occupe le sommet d'un mamelon, mais ne présente plus à l'intérieur aucun vestige des anciens bâtiments. Nous ne nous arrêtons donc pas plus longuement en cet endroit, et, nous confiant de rechef aux eaux du fleuve, nous continuons notre descente vers les plaines de Ninive.

Avant la fin du jour nous aurons vraisemblablement atteint Mossoul et nous foulerons le sol où s'élevaient jadis les mille palais et les fortifications gigantesques des monarques d'Ashour. Quels souvenirs, quelles images n'évoquent pas leurs noms glorieux, et, depuis sa plus tendre enfance, qui ne se souvient de ces conquérants fameux : des Tiglathphalassar, des Salmanassar, de Sargon, de Sennachérib, d'Ashourbanipal?

Souverains d'un peuple essentiellement brave et belliqueux, ils surent par leurs talents militaires élever et consolider un puissant empire (1). « Ils possédaient ainsi que leurs sujets, au plus haut degré, la force physique, l'activité, le sang-froid, la bravoure imperturbable : ils débusquaient le taureau sauvage ou le lion qui abondait dans leur contrée et l'abordaient face à face. Mais de grands vices déparaient ces vertus. C'était un peuple plein de sang, plein de violences et de mensonges, sensuel, orgueilleux à l'excès, fourbe et traître par mépris des ennemis. Peu de nations ont abusé plus insolamment du droit du plus fort. » Qu'on en juge par ces extraits des archives royales découvertes dans les ruines de leurs palais et où ils narrent eux-mêmes leurs victoires, s'étendant avec complaisance sur les cruautés horribles dont ils les souillaient. « Après la conquête du district de Karkhi, je livrai au fil de l'épée, dit Ashournazirpal, deux cent soixante combattants, je leur coupai la tête et j'en construisis des pyramides. » Plus tard, au moment de s'emparer d'une ville de Mésopotamie qui s'était révoltée et dont les habitants, renonçant à se défendre, venaient vers lui en suppliants : « J'en tuai, dit-il, un sur deux..., je bâtis un mur devant les grandes portes de la

(1) Cf. Maspéro, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient.*



Phot. par l'Auteur.

HABITATIONS KURDES DANS LES FALAISES DU TIGRE

ville; j'écorchai les chefs de la révolte et je recouvris ce mur avec leur peau. Quelques-uns furent murés vifs dans la maçonnerie, quelques autres empalés au long du mur; j'en écorchai un grand nombre en ma présence et je revêtis le mur de leur peau... J'assemblai leurs têtes en forme de couronnes et leurs cadavres transpercés en forme de guirlandes. » — Quelque temps après il fait trancher les poignets à deux cents prisonniers et s'écrie : « Sur les ruines, ma figure s'épanouit; dans l'assouvissement de mon courroux, je trouve mon contentement! »

Quelles sauvages figures que celles de ces monarques tout-puissants, et comme on se les représente bien, d'après leurs propres récits, à la tête de leurs hordes barbares et sanguinaires, pillant, incendiant et détruisant tout sur leur passage, massacrant pour se distraire des peuplades entières, puis, rentrés à Ninive, traînant à leur suite des milliers de captifs, et y menant, au milieu de leur somptueux harem, une vie de débauches et d'orgies! Cette période de repos et de plaisir n'avait jamais pourtant pour eux qu'une courte durée, car, presque toujours en mouvement, parcourant sans cesse les provinces agitées de leur royaume, ils étaient à peine de retour d'une campagne qu'ils devaient songer à en commencer une autre. C'est tout juste, parmi les luttes continuelles qu'ils

avaient à soutenir, aussi bien contre les peuplades rebelles que contre les grands empires voisins : la Chaldée et l'Égypte, s'ils trouvaient le loisir de construire leurs splendides palais et d'étrangler ceux de leurs fils ou de leurs frères dont ils prenaient ombrage !

Édifiée par la violence, maintenue par des massacres incessants, leur puissance, si considérable pendant de longs siècles, déchut rapidement, et de leur capitale gigantesque, de leurs merveilleuses demeures, on ne découvre plus que quelques bas-reliefs de marbre perdus dans des monceaux de briques. Leur nation, si puissante et si brave, décimée par des guerres perpétuelles, n'eut bientôt plus la force de résister aux tribus qu'elle avait si souvent vaincues, et eux-mêmes, amollis par le luxe et les plaisirs, ne furent bientôt plus capables de la gouverner ni de la conduire. Asservie tour à tour par les Scythes, les Mèdes, les Perses, les Romains et les Arabes, la race assyrienne n'a pas su, comme d'autres peuples, garder son homogénéité ; elle a complètement disparu dans ces invasions successives et aucun de ses enfants ne reste plus sur cette terre glorieuse qui puisse en vanter l'antique grandeur ni remémorer les hauts faits de ses aïeux.

Le cinq mars, à quatre heures du soir, nous arrivons enfin en vue de Mossoul. La ville nous

apparaît dès lors, majestueuse, sur la rive droite du fleuve, environnée d'une enceinte continue dont les hautes murailles et les tours crénelées baignent leur pied dans les flots du Tigre. Un pont en pierres, d'une vingtaine d'arches, relié à la cité par une portière mobile de quinze à seize bateaux, la met en communication avec le bord opposé où fut Ninive et où s'élève seul maintenant, sur un monticule isolé au milieu de la plaine, le charmant pèlerinage de Nebijouness, tombeau du prophète Jonas. De vieux châteaux, attenant aux remparts et dressant encore leurs hauts donjons et leurs murs démantelés, se mélangent à l'horizon avec les minarets ou les coupoles des églises et des mosquées qui surgissent de toute part.

A peine avons-nous accosté au-dessous du délicieux tombeau du sultan Loulou que le drogman du consulat, qui nous attend, dit-il, depuis trois jours, nous annonce la visite de M. Siouffi, que nous voyons en effet arriver quelques instants après. Nous nous excusons auprès de notre représentant du désordre dans lequel nous le recevons et le prions de s'asseoir un moment dans notre cabine.

Nous comptions passer encore cette dernière nuit sur le Tigre dans notre maisonnette, avant qu'elle ne fût transportée sur un kélek plus considérable (500 outres) qui doit nous mener jusqu'à

Bâgdad, et nous avions donné des ordres à Zechiria-bey afin qu'il profitât de ce moment pour nous chercher un logement en ville, mais le consul nous prie d'une manière si gracieuse d'accepter l'hospitalité chez lui que nous ne pouvons lui faire l'injure de rester plus longtemps à notre bord, et, abandonnant nos effets à la garde de plusieurs gendarmes envoyés de suite par la municipalité, nous nous dirigeons avec lui vers sa demeure.

M. Siouffi, jadis interprète attaché à la personne d'Abd-el-Kader, pendant son séjour à Damas, et entré peu après dans le corps consulaire, est un des Français qui connaissent le mieux la Mésopotamie et la Syrie. Numismate remarquable et auteur de travaux célèbres sur les Seldjoukides et les premiers califes arabes, possédant à fond, grâce à sa science des langues du pays, l'histoire de toutes les régions qui environnent sa résidence, il joint à son grand savoir une exquise amabilité pour ceux de ses compatriotes que le très rare hasard des voyages amène à sa portée. Sa femme, née à Damas, l'aide à recevoir de la plus charmante façon et nous sommes infiniment heureux de voir quelle place prédominante notre agent a su occuper dans le vilayet, quelle influence il y exerce et combien, grâce surtout aux nombreux évêques catholiques qui l'environnent et à la mis-

sion dominicaine installée à Mossoul, il sait faire prévaloir en toute circonstance notre beau pays. Il nous a fait préparer un appartement séparé dans sa maison, et, pendant tout notre séjour, se montre si affectueusement prévoyant, si aimablement attentionné, que nous ne le quittons qu'avec regret espérant avoir tôt ou tard l'occasion de le revoir et de le remercier encore.

Nous sommes à peine levés, le lendemain de notre arrivée, qu'on nous annonce la visite de deux prélats. L'archevêque syrien et l'évêque chaldéen, informés de notre arrivée, ont eu la bonté de venir eux-mêmes prendre de nos nouvelles et nous entamons avec eux une longue conversation sur le pays qu'ils habitent ainsi que sur les fidèles qu'ils gouvernent. Rattachés depuis peu à l'Église latine, quoique avec des rites différents, ils maintiennent avec la dernière énergie les petites dissemblances qui les séparent aussi bien de Rome que les uns des autres. Ils tiennent essentiellement à l'autonomie de leur église et, ayant leur patriarche spécial, leurs conciles privés, officiant dans leur propre langue, ils forment bien en effet un petit groupe très nettement distinct. Leurs articles de foi étant bien entendu les mêmes et les pratiques du culte essentiellement conformes aux nôtres, on ne peut voir dans l'obstination qu'ils mettent à rester sé-

parés que le vif désir de maintenir l'autonomie de leur peuple, qui disparaîtrait immédiatement, disent-ils, si l'on venait à supprimer l'usage de la langue syriaque ou chaldéenne comme langue sacrée et si on les rattachait en bloc à l'Église romaine. Il n'en est pas moins curieux de voir concentrés dans la même ville de Mossoul, qui compte au plus quarante mille habitants, un délégué apostolique, un patriarche chaldéen et un archevêque syrien, appartenant tous à la même église, mais se refusant à en pratiquer le culte d'une manière uniforme. Chacun a sa cathédrale, ses églises, ses prélats suffragants, ses fêtes spéciales, et, tout en vivant en parfaite communion avec le Saint-Siège, ne néglige aucune occasion de tendre quelque embûche au voisin pour tâcher de diminuer son prestige afin de rehausser le sien !

Ils sont à peine partis que nous nous rendons chez le délégué apostolique, Mgr Altmayer, qui est déjà venu s'informer de notre santé, mais à une heure si matinale qu'on n'a pas osé nous déranger. Nous le trouvons dans son palais archiépiscopal (1) où il nous reçoit en français et en prélat : c'est dire assez avec quelle paternelle affection. Nommé à ce poste éminent, non sans peine, car l'Italie voulait à toute force nous contraindre à le donner au

(1) Mgr Altmayer est archevêque de Bâgdad et Babylone.

P. Préfet des Franciscains italiens de Diarbékir, Mgr Altmayer a su rapidement se concilier l'estime et l'attachement de tous. Grand dispensateur des largesses de Rome ainsi que des aumônes françaises dans ces lointaines contrées, il a la charge difficile de les distribuer équitablement tout en calmant les rivalités qui l'entourent et doit administrer en pays infidèle un diocèse réparti entre trois communions distinctes. Il s'en tire cependant avec le plus grand honneur et notre gouvernement a si bien apprécié ses mérites qu'il lui a donné la croix dès ses débuts, en attendant les hautes dignités que l'avenir lui réserve. Toujours par monts et par vaux, grand voyageur devant l'Éternel, il parcourt incessamment les immenses territoires confiés à ses soins éclairés et nous donne de chaudes lettres de recommandation pour son vicaire général installé à Bâgdad ainsi que pour les Carmes qui y ont une maison prospère.

Il a fait de Mossoul sa résidence habituelle. La ville en effet compte un nombre très considérable de chrétiens ; de plus elle fournit beaucoup de religieux et de religieuses et renferme une magnique imprimerie de livres sacrés dirigée par un groupe de savants Dominicains.

Doué d'une remarquable activité, Mgr Altmayer lutte, nous dit-il, pour le moment, contre les vieux préjugés et les sottes habitudes qui règnent

16.

encore parmi les populations catholiques de ces régions et cherche principalement à affranchir les femmes de la claustration presque absolue dans laquelle elles passent leur vie. Les jeunes filles des meilleures maisons ne sortent pas, même voilées, plus de deux à trois fois par an et, une fois mariées, ne quittent plus du tout le foyer de leur nouvelle famille où, terrorisées par leurs parentes de la génération précédente, elles sont employées aux plus rudes travaux (1). L'archevêque cherche, à juste titre, maintenant que gouvernement turc, grâce aux nombreuses remontrances de l'Europe, a abandonné toute idée de vexation, à faire profiter ces malheureuses chrétiennes de la liberté qui leur est enfin rendue, mais l'habitude de rester cloîtrées est devenue si puissante qu'alors même qu'elles peuvent sortir et se promener facilement, elles s'y refusent, trouvant même la chose inconvenante ! Dieu sait cependant si leurs modes sont peu faites pour inspirer des passions et si l'on peut rêver quelque chose de plus horrible que le sac noir informe dans lequel elles sont enfermées de la tête aux pieds, n'ayant en avant de la figure qu'une mince ouverture carrée recouverte d'un épais voile de

(1) Les jeunes chrétiennes se marient habituellement entre treize et quatorze ans et l'on rencontre fréquemment de jeunes grand'mères de vingt-sept, vingt-huit ans.

crin absolument impénétrable. Rien n'est lugubre comme de voir de longues théories de ces vilains mannequins s'en allant à la rivière ou traversant le bazar, et nous en sommes plus chagrinés encore après notre traversée des districts kurdes et des contrées arabes où les femmes de la campagne circulent toujours la figure découverte. Seules les Juives de la ville, quand elles se promènent, osent relever leur voile et n'hésitent même pas à saluer l'étranger qui les regarde de leur plus gracieux sourire, mais, sauf cette exception, le beau sexe est plus tenu à Mossoul que dans aucune autre des villes que nous avons traversées, et je crains que Mgr Altmayer n'ait fort à faire, avant d'obtenir pour ses ouailles la liberté qu'il réclame en leur nom.

Tout en causant avec le délégué apostolique, nous ne pouvons nous empêcher de lui faire part de la fâcheuse impression qu'a produite sur nous le nombre vraiment par trop considérable d'évêques syriaques, chaldéens et arméniens unis disséminés dans le pays. Trop rapprochés les uns des autres, n'ayant le plus souvent aucune ressource et n'administrant que de petites villes, dans lesquelles on ne compte parfois, comme à Mardin, que quatre-vingts à cent familles chrétiennes, ils perdent infiniment de leur prestige et ne sont guère plus considérés que de simples prêtres. Nous nous

étonnons que Rome ait maintenu ces différents sièges épiscopaux qui avaient jadis leur raison d'être avant l'invasion musulmane, alors que la contrée était remplie de nombreuses colonies chrétiennes, mais qui ne signifient plus rien actuellement et discréditent quelque peu ceux qu'on met à leur tête. Mgr Altmayer nous répond que le premier il déplore cet état de choses, mais que malheureusement il n'y peut rien. Souvent déjà il a supplié les patriarches syriaque et chaldéen de ne plus nommer de titulaires à ces postes indignes d'un prélat, mais ceux-ci, jaloux d'abord de compter sous leur obédience un plus grand nombre d'évêques, donnent en outre une raison quelque peu meilleure pour ne pas se ranger à ces sages conseils. D'après la loi turque, fort courtoise en cette occurrence, les chrétiens, quand ils forment dans une ville une communauté assez considérable pour avoir un prélat à leur tête, ont le droit de se faire représenter en tout temps par leur pasteur au conseil du gouvernement. C'est lui qui est chargé de répartir équitablement entre ses ouailles les différents impôts, doit les faire rentrer, puis les remettre aux collecteurs; c'est encore lui, qui, portant la parole au nom de tous, sert d'intermédiaire direct en cas de conflit entre le gouverneur et les fidèles. Or, comme ce procédé présente de nombreux avantages et que ce droit n'est accordé

qu'aux communautés chrétiennes dirigées par un évêque, à l'exclusion de celles qui ne possèdent que de simples prêtres, les patriarches disent que, se conformant en cela au vœu général, ils ne peuvent diminuer le nombre de leurs sièges épiscopaux et priver leurs églises des bénéfices qu'elles en retirent. Il n'en résulte pas moins une déchéance désastreuse pour la dignité même de ce poste élevé et c'est pitié de voir certains de ces évêques réduits à la plus atroce misère, n'ayant parfois sous leurs ordres qu'un simple desservant et maintenus quand même dans des villes où jadis. avant la conquête de l'Islam, on comptait des milliers de chrétiens.

Pour nous distraire pendant notre séjour à Mossoul et nous mieux montrer les environs, M. Siouffi a l'aimable idée de nous faire faire la connaissance des deux fils de Hanna bey, chef de la première famille de Mossoul, dont les aïeux ont gouverné la ville pendant plus de deux siècles. Leur père étant présentement souffrant et ne pouvant nous accompagner, Jouness-bey, l'aîné de ces jeunes gens, nous invite à venir sur leurs terres pour y voir travailler leurs levriers et leurs faucons, ce que nous acceptons avec grand plaisir. Nous sortons donc de la ville avec eux en grand équipage et gagnons les hauteurs avoisinantes où doit commencer la chasse. Une fois

arrivés sur un terrain giboyeux nous nous écartons légèrement les uns des autres, et chaque cavalier, tenant en laisse un lévrier, surveille soigneusement la moindre aspérité du sol. A peine un lièvre débuche-t-il sous les pieds des chevaux que chacun lâche son chien qui bondit en glapissant et pique des deux pour le suivre, tout en l'excitant par de grands cris. C'est alors une course folle au milieu des pierres, des cailloux roulants, des fondrières ou des marécages : on franchit les ravins, on grimpe sur les collines, car, loin de se passer comme dans les enclos où nous avons en Europe l'habitude de faire du coursing, le lièvre, dans ces pays mouvementés et sur ce sol couvert d'aspérités, se défend à merveille. Les lévriers, emportés par leur trop grande vitesse, roulent parfois au-dessus de lui, butent sur des rochers, tombent dans les tournants et, le pauvre animal, galopant et rusant toujours, ne se laisse généralement prendre qu'à bout de forces et après quinze ou vingt minutes de chasse. Lorsque nous en avons assez de ce genre d'exercice ou plutôt que nos chevaux exténués se refusent à continuer, nous descendons dans la vallée du fleuve où, après une agréable collation dans sa villa d'été, Jouness-bey m'emmène chasser des francolins. Il en fait prendre un devant moi en quelques coups d'aile par un magnifique faucon qui, avant

de revenir, trouve encore moyen de se précipiter sur une bande de ramiers qui passait et d'en tuer deux. Mais j'aime encore mieux me servir de mon calibre douze, et faisant battre devant moi les buissons de la rive, j'ai la chance de réussir quelques jolis coups sur des francolins et des poules d'eau. Les Arabes qui nous accompagnent ne tirant jamais le gibier qu'arrêté sont stupéfaits de le voir tuer au vol et leurs « Mach' Allah (1) » redoublent lorsque le consul leur explique que nous ne tirons jamais autrement en France et que ce serait une honte chez nous pour un vrai chasseur de tuer un animal qui ne se défendrait pas.

Après avoir pris congé des deux aimables beys et les avoir remerciés de la charmante journée qu'ils nous ont fait passer, nous organisons pour le lendemain notre excursion aux ruines de Ninive et prenons un repos bien gagné.

Le 10, à la pointe du jour, nous sommes prêts, et, montés sur les juments que Mgr Altmayer a bien voulu nous confier, guidés par les cawass du consulat, nous traversons le Tigre et nous acheminons vers les fouilles de Kouyoundjouk.

A l'aspect désolé et tourmenté de l'immense plaine que l'on découvre devant soi après avoir franchi

(1) Témoignage d'admiration (que ne plait-il à Dieu) !

le fleuve, on ne peut vraiment se figurer que l'on est bien sur le même sol qui jadis a porté la glorieuse capitale de l'Assyrie, et si notre consul, M. Botta, ne l'avait découverte en 1846, peut-être de longs siècles encore se seraient-ils écoulés avant qu'on ne retrouvât ses traces. Et pourtant quelle place majestueuse cette ville ne tint-elle pas dans les annales de l'Orient !

Fondée plus de quinze cents ans avant l'ère moderne, elle lutta d'abord péniblement contre les villes voisines : Kalakh, Ashour, et finalement, victorieuse des royaumes limitrophes, s'attaqua à la puissante Chaldée. Après de sanglantes campagnes et de longues guerres elle parvint à soumettre l'orgueilleuse Babylone elle-même, et ses rois, empruntant au peuple vaincu ses arts et ses sciences, construisirent sur les bords du Tigre de somptueux palais, des temples magnifiques. Attaqués deux fois à leur tour par le terrible Nabuchodonosor Ier lui-même, ils le mirent en pleine déroute et lui prirent ses bagages et son étendard royal.

Comblée de bienfaits par ses souverains, Ninive leur resta fidèle, et, dans la grande révolte qui faillit coûter à Salmanassar III la possession de son empire, elle fut une des rares cités qui refusèrent de se livrer aux rebelles. Considérablement agrandie et sagement administrée, elle payait des

impôts réguliers d'argent, déjà au huitième siècle avant notre ère (1), sous le règne de Tiglath-phalassar II, et, délaissée quelque temps par Sargon qui préférait Khorsabad, elle voyait bientôt son fils Sennachérib employer tous les trésors rapportés de ses fructueuses campagnes, ainsi que les esclaves qu'il en ramenait par milliers, à réparer ses monuments et à en édifier de plus merveilleux encore. « J'ai reconstruit les rues anciennes, dit ce souverain dans ses inscriptions, j'ai élargi les rues étroites et j'ai fait de la ville entière une cité resplendissante comme le soleil, puis, dans un mois heureux, au jour fortuné, je construisis, selon le vœu de mon cœur, un palais d'albâtre et de cèdre, produit de la Syrie, et son donjon dans le style de l'Assyrie. Je le restaurai et le complétai depuis ses fondations jusqu'à son pignon, puis j'y mis la consécration de mon nom. »

Cependant l'heure de la chute définitive de Ninive était bien rapprochée du moment même où elle se trouvait à l'apogée de sa gloire, et ses habitants, décimés par de perpétuelles expéditions, ne furent plus assez forts pour se maintenir contre le flot toujours envahissant des Mèdes. Vers

(1) Ninive payait trente talents, dont dix assignés aux frais généraux et vingt à la flotte.

l'an six cents avant Jésus-Christ, Kyaxarès l'attaqua, et le dernier monarque assyrien : Ashourakiddin II, ne pouvant plus se défendre, y mit le feu et se tua au milieu des ruines de son palais. Les dégâts causés par l'incendie, joints à ceux que firent les hordes sauvages qui s'y ruèrent après la victoire, furent tels que, le temps aidant, déjà du vivant de Xénophon le pays qui l'environnait, jadis si merveilleusement fertile, était devenu complètement inculte et que les habitants des bourgades voisines ignoraient jusqu'au nom des débris à côté desquels ils vivaient. On pouvait cependant se rendre compte à cette époque, d'après ce qui restait encore debout, de la puissance et de la grandeur de l'antique cité. « La base du mur d'enceinte était en pierre polie, incrustée de coquillages, ayant cinquante pieds de largeur sur autant d'élévation ! Elle supportait une muraille de briques de cinquante pieds de large sur cent de haut et le circuit en était de cent parasanges [1]. » Hélas ! de tout cela il ne reste également plus de traces. Seuls quelques plateaux, quelques tertres artificiels, élevés d'une vingtaine de mètres, marquent, au-dessus de la plaine, l'emplacement des temples, des palais. Le temps impitoyable a tout enseveli, et c'est dans l'intérieur même de ces

1. Cf Xénophon, *Anabase*.

tumulus qu'il faut creuser pour trouver, enfouis par quatre et cinq mètres de terre, les quelques bas-reliefs de marbre sculpté, les quelques inscriptions qui nous parlent encore de la gloire et de la splendeur de Ninive la Grande. Combien l'on est déçu quand on pense que c'est là tout ce qui subsiste de cette fameuse capitale dans laquelle, pendant plus de huit siècles, vinrent s'engloutir les impôts des provinces soumises, les tributs ou les cadeaux des souverains vassaux ou alliés! Lorsque, debout sur un de ces plateaux artificiels qui abondent dans la vallée et qui furent la base de tant de somptueux édifices, on promène son regard découragé sur l'immense étendue stérile qui contint jadis tant de millions d'habitants, on ne peut s'empêcher d'éprouver une vive impression de tristesse, et l'œil suit avec mélancolie l'emplacement encore visible des gigantesques murailles, qui, sur un pourtour de quatre cent quatre-vingts stades (189 kilomètres), enserraient la ville.

Nous pénétrons non sans peine dans les vastes excavations, creusées par les soins de M. Layard, dans lesquelles furent faites tant de précieuses découvertes. Les galeries à ciel ouvert, larges de deux à trois mètres, s'enfoncent dans le sol à des profondeurs variables, en suivant les traces apparentes des dernières constructions; tantôt elles

rencontrent quelque gigantesque taureau ailé placé à l'entrée des salles royales, tantôt elles se butent à quelque immense bas-relief de marbre, sur lequel, gravée par de patients et émérites sculpteurs, se détache l'exacte et complète restitution de la vie assyrienne telle qu'elle se déroulait il y a près de trois mille ans. Non seulement les inscriptions que parvinrent à déchiffrer nos savants assyriologues s'y trouvent pour la plupart, taillées dans des blocs à demi enfouis, mais le long des anciennes parois se dressent encore les revêtements de marbre sur lesquels les souverains d'Ashour firent représenter les événements même les plus simples de leur existence quotidienne. « Les longues files de serviteurs circulant chaque jour dans leur palais avec du gibier pour leur repas, des gâteaux et des fruits pour leur dessert, ont encore sur les murs des corridors l'apparence exacte qu'ils avaient au temps où ils passaient à travers les cours, chargés des friandises que le roi aimait (1). » Plus loin ce sont tous les détails successifs d'une chasse depuis le lancer de l'animal jusqu'à sa mort, ou les péripéties émouvantes d'un siège et d'une bataille; des salles entières représentent les travaux des laboureurs, des moissonneurs, des pêcheurs, des artisans de tout genre et aucun détail

(1) Cf. G. Rawlison:, *the Five great monarchies.*

n'est oublié dans cette exacte reproduction des coutumes et des habitudes du pays.

En contemplant les vestiges si intéressants de cette époque reculée, on ne peut s'empêcher de regretter que de nouvelles fouilles ne viennent pas chercher dans les flancs des innombrables tertres de la vallée de nouvelles inscriptions, de nouveaux bas-reliefs dont s'enrichirait la science. C'est à peine si l'on a attaqué en une dizaine d'endroits l'épaisse couche de terre qui recouvre les restes des anciennes cités assyriennes, et partout les découvertes ont largement récompensé les explorateurs de leur peine et les gouvernements de leurs dépenses. Malheureusement, depuis la création de son musée à Constantinople, la Porte a imposé pour toute concession de fouilles des conditions tellement inacceptables que personne ne s'avise plus maintenant de continuer les glorieuses recherches commencées dans ce siècle, et dans lesquelles l'Angleterre et la France rivalisèrent, avec tant de succès de science et d'énergie.

En revenant de Kouyoundjouk nous nous amusons à faire à cheval le tour de Mossoul en dehors des murailles. Comme il fait beau, la majeure partie de la population est dehors, non seulement sur le meïdan (place et promenade publique), mais dans tous les cimetières qui abondent le long des murs, et, pendant que les fabricants de mousse-

line (1) vont et viennent, tissant leur marchandise si renommée jadis, femmes, enfants, jeunes gens, vieillards, assis sur les pierres tumulaires, jabotent à qui mieux mieux en croquant des amandes, ou, paresseusement allongés le long de quelque grand tombeau, font leur kief (2) et se reposent béatement au soleil.

Malgré tout le charme que nous éprouverions à prolonger notre séjour à Mossoul, l'heure du départ a sonné pour nous; il s'agit en effet d'arriver à Bâgdad en devançant les trop fortes chaleurs de l'été et de pouvoir atteindre Alep, avant que le choléra, qui a pris l'aimable habitude de rendre chaque année visite à ces régions, n'ait de nouveau fait son apparition. Notre nouveau kélek de cinq cents outres est prêt, notre maisonnette y a été transportée, nos provisions y sont emmagasinées et nos gens, ainsi que les deux pilotes arabes qui doivent nous diriger sont déjà à bord. Aussi, le 11 mars au matin, nous faisons nos adieux à tous ceux qui nous ont si gracieusement accueillis et bientôt, après avoir prié le consul et sa femme d'accepter nos plus sincères remerciements pour tout ce qu'ils ont bien voulu faire pour nous, nous

(1) Dérive de Mossel, nom arabe de Mossoul.
(2) Signifie que l'on se trouve dans une quiétude et une jouissance absolues.

nous embarquons au milieu d'une nombreuse populace; puis, laissant flotter au vent le pavillon national, nous sommes de nouveau emportés par le cours impétueux du Tigre.

CHAPITRE XII

SOMMAIRE. — Hamman-Ali. — Les voleurs arabes. — Les Hamawan. — Leur histoire. — Leur attaque. — Comment nous leur échappons. — Tekrit. — Aspect de la vallée. — Les norias. — Châteaux de l'amoureux et de l'amoureuse. — Samarra. — Arrivée à Bâgdad.

Le maudit vent qui nous a déjà tant retardés pendant notre descente sur Mossoul nous assaille de nouveau à peine sortis de la ville et nous sommes obligés de nous arrêter, après une heure et demie de marche, à Hamman-Ali. Cette petite localité, assez fréquentée pendant l'été par les Arabes des environs, possède une source sulfureuse très renommée pour les guérisons qu'elle opère quoiqu'elle soit d'une saleté répugnante et que les baigneurs n'en puissent sortir que recouverts de longs filaments de bitume qui s'attachent à leurs corps. Nous passons dans cet endroit non seulement toute la soirée et la nuit, mais encore une grande partie du lendemain, et ce n'est que dans l'après-midi du 12 que nous pouvons atteindre Nimroud, où nous voulons visiter les fouilles qui y furent exécutées par M. Layard. Pareilles à

celles de Kouyoundjouk elles découvrent les fondations d'un gigantesque palais, bâti comme toujours sur un tertre élevé et occupant une surface considérable. N'ayant malheureusement aucune connaissance en la matière nous ne pouvons déchiffrer les innombrables inscriptions éparses sur le sol. Aussi, le jour étant à son déclin et les environs peu sûrs, regagnons-nous notre kélek pour y passer la nuit.

Nous ne sommes pas plus tôt endormis qu un vacarme horrible nous réveille : nos hommes crient à tue-tête et les pierres pleuvent sur notre maisonnette, puis soudain tout rentre dans le calme. Ce sont des voleurs qui, ayant, suivant leur habitude, accosté le radeau du côté du fleuve, portés sur des outres, sont impudemment montés à bord pour nous détrousser. Aperçus par les veilleurs, ils se sont mutuellement distribué quelques coups de bâton et ont prestement sauté à terre pendant que leurs camarades restés sur le rivage nous assaillaient à coups de pierres pour détourner notre attention des fugitifs. Nous les entrevoyons cependant blottis encore à une centaine de mètres derrière les buissons et leur envoyons de suite quelques balles qui les décident à une prompte retraite.

Ce n'est là qu'un prélude de ce qui nous attendait sous peu, car, dès le lendemain soir, nous appre-

nons que de célèbres bandits, les Hamawan, sont dans le pays et que les nombreux postes de cavalerie que nous avons entrevus pendant la journée sur les bords du Tigre sont placés de la sorte pour les empêcher de franchir le fleuve. Aussi durant toute la nuit nous faisons bonne garde, mais nous n'apercevons et n'entendons que des bandes de chacals qui viennent hurler à quelques pas du kélek. Cependant, pour plus de sûreté, nous nous mettons en route deux heures avant l'aube, moment habituel des attaques à main armée dans ces régions, et, à peine avons-nous fait quatre heures de navigation, que, de toutes part, les gens qui suivent la berge du fleuve nous interpellent en nous prévenant de nous arrêter en toute hâte, nous donnant comme raison la présence dans les environs immédiats d'une centaine de Hamawan qui nous guettent depuis trois jours et cherchent un kélek pour traverser le fleuve.

Ces Hamawan sont des brigands redoutables que l'autorité ne peut parvenir à dompter et contre lesquels on a déjà fait de nombreuses expéditions avec le concours de l'armée. D'une cruauté sans pareille, aussi impitoyables pour les musulmans que pour les chrétiens, ils n'épargnent personne et ne font jamais grâce de la vie à quiconque tombe entre leurs mains. Ils sont cependant peu nombreux, deux à trois cents à peine, mais supé-

rieurement armés de fusils à tir rapide pris ou achetés aux troupes envoyées contre eux, et imposent une telle crainte à leurs adversaires que ceux-ci se laissent généralement égorger sans lutte. Actuellement le vali de Mossoul, avec les troupes du commandement militaire de Kerkouk, les cherche soi-disant sur la frontière de Perse, et nous les rencontrons au beau milieu de la vallée du Tigre, un peu au-dessous du confluent du petit Zab, sur les versants du Djebel Hamrin!

Déjà plusieurs fois de hautes personnalités nous ont entretenus de ces illustres bandits, nous ont conté leurs aventures et vraiment il n'y a qu'en Turquie que de pareils faits puissent se produire.

Leur bande, existant depuis longtemps, avait jadis à sa tête un brigand célèbre, qui mourut il y a une trentaine d'années. Ayant au moment de sa mort distribué son butin entre ses trois fils : Djouamir, Hussein et Mama-Souleïman, ceux-ci se séparèrent et continuèrent chacun pour son compte le métier qu'ils avaient appris à exercer sous les ordres de leur père. Hussein, mal doué, paraît-il, pour réussir, disparut dès le début dans quelque lutte ignorée, mais ses deux frères ont acquis au contraire une réputation universelle. Divisant en deux bandes les hommes avec lesquels ils avaient précédemment combattu, ils continuèrent la série de leurs forfaits.

L'aîné, après avoir été pris plusieurs fois, puis relâché par les autorités moyennant de fortes rançons, obtint du Shah de Perse, à condition de vivre désormais en repos, un vieux château situé sur les confins des deux empires et tout à côté de la route habituelle des pèlerins qui se rendent à Samarra et à Kerbela. Ayant eu soin d'en faire une véritable forteresse et malgré ses serments, il recommença bientôt, tout comme avant, à voler et à piller, massacrant indistinctement les Persans comme les Turcs, les uns soi-disant parce qu'ils étaient Schûtes et les autres Sunnites, tant et si bien que de toute part les plaintes affluèrent. Cependant les gouverneurs des pays limitrophes n'avaient guère envie de se mesurer avec le farouche brigand, et il fallut un incident qui portât directement atteinte à la dignité du Shah pour qu'on se décidât à sévir contre lui. En effet, ayant appris qu'une fille de ce souverain allait prochainement se rendre avec une riche caravane en Mésopotamie pour y faire ses dévotions aux tombeaux d'Ali et de ses fils, Djouamir sans hésiter se porta à sa rencontre, s'empara de sa personne et de ses bagages et la conduisit chez lui. Puis, pendant plus de trois mois, il la tint enfermée dans son harem, la traitant comme une de ses simples concubines, après quoi il la renvoya à Téhéran. Furieuse, la princesse se plaignit dès son

arrivée et obtint de son père qu'on châtierait immédiatement le coupable. Une action combinée ayant été décidée, deux corps de troupes, l'un turc, l'autre persan, parvinrent non sans peine à cerner le château du bandit et le sommèrent de se rendre. Il refusa, bien entendu, mais attiré traîtreusement, quelques jours après, dans le camp persan, il fut saisi, enterré jusqu'au cou, puis décapité.

Quant à Mama-Souleïman, il a mené jusqu'à présent une existence bien plus curieuse encore et seul des trois frères il vit toujours pour le malheur des voyageurs qu'il égorge et des caravanes qu'il détrousse sans pitié.

Ayant été pris une première fois, il offrit au gouverneur une si jolie rançon et lui fit de si beaux serments qu'on le nomma capitaine de gendarmerie à Kerkouk et qu'on le chargea de veiller à son tour à la sécurité des habitants qu'il avait si souvent molestés ! Au bout de quelque temps notre Hamawan s'ennuya de cette profession peu lucrative, et, emmenant avec lui quelques-uns de ses zaptiehs pour grossir son ancienne troupe, il reprit le chemin des montagnes où, sans plus tarder, il exerça de nouveau son ancienne industrie. Il fit tant et si bien qu'il fallut envoyer contre lui Mehemet Pacha Daghestani (ancien officier russe) qui parvint non sans peine, et grâce à de nom-

breux escadrons, à s'en emparer pour la deuxième fois. Il semblerait à tout homme sensé que ce qu'on aurait eu de mieux à faire en l'occurrence eût été de le pendre au plus vite ; bien au contraire, il sut si bien amadouer le vali que, vraisemblablement pour le récompenser cette fois des talents militaires dont il avait fait preuve en se défendant contre les troupes du gouvernement, il fut nommé commandant de gendarmerie et vécut paisiblement à Kerkouk dans l'exercice de ses nouvelles fonctions ! Cependant, à la nouvelle de l'exécution de son frère, il déserta de nouveau et, rassemblant en une seule bande tous les Hamawan encore existants, il se mit de rechef à terroriser le pays.

Depuis ce moment on n'a pu le reprendre, et malgré les expéditions annuelles des valis, avec lesquels, d'ailleurs, prétendent les Arabes, il est de compte à demi, il continue à égorger, à piller et à brûler partout où il dirige ses pas. C'est sa présence qu'on nous annonce avec une forte partie de sa troupe et cette nouvelle nous stupéfie, car nous n'avons quitté Mossoul qu'après avoir reçu officiellement du gouverneur du vilayet, par l'entremise du consul, l'assurance que les bandits, actuellement environnés par les troupes, étaient hors d'état de nuire !

Après nous être arrêtés quelques heures et mis

provisoirement sous la protection d'une tribu de nomades, les Arabes que nous avions envoyés aux renseignements reviennent, nous apportant de bonnes nouvelles : les Hamawan ont renoncé à nous attendre ainsi qu'à traverser le fleuve et se sont enfoncés à l'intérieur. Il faut de suite profiter de cette bonne occasion, et nous partons en toute hâte, ayant soin heureusement de nous faire précéder par trois kéleks qui se dirigent comme nous vers Bâgdad. Mais, à peine avons-nous descendu le Tigre pendant cinq ou six kilomètres, que, vers les quatre heures de l'après-midi, nous apercevons tout à coup, à un coude du fleuve, une troupe nombreuse de cavaliers qui semblent garder le passage. Vite la jumelle à la main... et nous constatons avec nâvrement que les renseignements donnés à nos émissaires étaient erronés et que ces maudits Hamawan sont bien là qui déjà se déploient pour nous arrêter lorsque nous serons à leur hauteur.

Ils ont d'ailleurs choisi leur endroit à merveille. Le Tigre, resserré dans la gorge que ses eaux se sont creusée au travers du Djebel-Hamrin, fait deux coudes brusques et à angle droit; ils les commandent facilement de leurs feux croisés, et maintenant ils s'avancent sur la berge à notre rencontre. Nous distinguons à merveille leurs longs burnous noirs sur lesquels se détachent leurs armes étin-

celant au soleil. N'était le côté tragique de notre position, c'est là un charmant tableau. Au fond, les flancs escarpés et couverts de verdure de la montagne, au pied de laquelle serpentent les flots moirés du Tigre, éblouissants de clarté ; entre deux, galopant en ligne déployée, soixante et quinze brigands, gesticulant et criant. Leurs vêtements foncés apparaissent plus sombres encore sur la robe blanche de leurs montures ; ils s'approchent jusqu'au bord du fleuve, et déjà les kéleks qui nous précèdent vont tomber entre leurs mains.

Par un bonheur providentiel, nos bateliers ont pu, à force de rames, nous jeter à la côte opposée, à quelques centaines de mètres à peine des Hamawan ; c'est toujours un moment de gagné, puisque, nous a-t-on dit, nos adversaires n'ont pas le moyen de traverser le fleuve. Peut-être faut-il en profiter pour tâcher de fuir en laissant radeau et bagages ? Déjà deux Arabes qui nous accompagnent et l'un de nos kélekdjis se préparent à déguerpir en nous abandonnant ; Julien les ramène au devoir par une admonestation bien sentie et les envoie reconnaître si nous avons quelque chance, bien improbable cependant, de nous tirer de là.

En même temps, nous pouvons nous offrir la satisfaction de contempler par avance, à trois

cents mètres à peine, le sort qui nous est destiné. A peine arrivés à hauteur des brigands, les kéleks qui ont continué leur route sont accueillis par une grêle de balles; un tournant les dérobe bientôt à notre vue, mais en revanche nous apercevons à merveille les bandits qui les suivent en leur envoyant de la berge de nombreux coups de feu. Quelques moments après, tout bruit cesse, les kélekdjis sont tués et les radeaux conquis ! Bientôt ce sera notre tour, car, possesseurs maintenant du véhicule nécessaire pour traverser le fleuve avec leurs chevaux, les Hamawan vont sans nul doute franchir le Tigre et venir nous attaquer sur l'heure.

Mais, Dieu soit loué ! ce danger n'est pas encore immédiat. Un de nos Arabes vient nous rendre compte que nous avons abordé sur un ilot, et le courant des eaux est si violent qu'il faudrait longtemps pour remonter un kélek jusqu'à sa hauteur et pouvoir y débarquer. Ce ne sont cependant que quelques instants de gagnés, car, en présence de notre petit nombre (nous sommes six en tout qui soyons armés) (1), qui nous dit que les soixante et quinze brigands ne vont pas traverser le fleuve avec des outres, à la mode du pays, et venir nous

(1) Les dimensions du radeau ont forcément limité le nombre d'hommes que nous avons pu emmener avec nous et nous ne possédons en plus de Zéchiria-bey et du Monténégrin que deux gendarmes.

attaquer sur notre refuge? Il s'agit de combiner vivement un plan de combat qui nous permette au moins de défendre chèrement notre vie.

Quitter l'île et chercher à fuir à pied, on n'y peut songer; il nous faudrait toujours atterrir à l'une ou l'autre rive et déjà elles sont toutes deux au pouvoir des Hamawan, dont nous voyons les vedettes à peu de distance. Nous nous préparons donc à la résistance; puisque ces bandits ne font jamais de quartier on n'a pas la tentation d'entrer en composition avec eux, et, mourir pour mourir, ils verront au moins qui nous sommes. Nous faisons de suite sur notre kélek notre branle-bas de combat : malles, traversins, matelas sont empilés le long des murs de la maisonnette; on distribue à chacun son poste. En cas d'attaque par terre, nous repousserons notre radeau au large, et alors, advienne que pourra, nous n'aborderons jamais et tâcherons, coûte que coûte, de franchir le défilé.

Mais au fond nous nourrissons tous un secret espoir, nous caressons une dernière espérance (sur laquelle cependant il ne faudrait guère compter, car elle a si peu de fondement !), c'est que, n'étant pas attaqués jusqu'à la tombée de la nuit nous puissions peut-être, avec l'aide de Dieu, nous rejeter dans le courant et forcer notre blocus.

Qu'elles sont longues les heures que l'on passe

de la sorte en face d'une mort presque certaine, attendant anxieusement à tout instant le commencement de la lutte finale! Nos hommes les plus courageux sont nerveux à l'extrême, d'autres transpirent d'effroi et la sueur qui coule à grosses gouttes sur leur figure hâlée traduit assez l'état intime de leur être. Notre bey tcherkesse est vert de colère, notre Monténégrin se voit déjà coupé en mille pièces. Julien et moi nous pestons, rageons et nous maudissons de tout cœur la malechance qui nous fait finir d'une si stupide manière. Ah! si nous avions avec nous seulement notre peloton de soldats de France, quelle belle tuerie l'on ferait de cette canaille!

Confiants dans leur merveilleuse position et assurés que nous ne pouvons ni leur échapper ni tenter de fuir autrement qu'en passant sous leurs feux, les Hamawan ne bougent toujours pas et nous attendent patiemment.

Vers six heures passe un nouveau kélek; nous le prévenons charitablement de la présence des bandits, il continue quand même, se laissant entraîner par le courant, et, quelques instants après, nous assistons de nouveau à sa prise. Ses conducteurs supplient cependant qu'on ne leur fasse pas de mal et qu'on leur permette de continuer leur route; ils ajoutent même, bonnes âmes! qu'on n'a rien à leur prendre puisqu'ils n'ont qu'un charge-

ment de blé et invitent avec insistance les brigands à s'emparer de notre radeau à maisonnette, habitée, disent-ils, par de riches Européens et renfermant de belles et précieuses marchandises ! Ils sont capturés quand même.

Peu à peu néanmoins la nuit arrive ; à sept heures, il fait sombre et un puissant orage qui monte de l'Ouest va venir nous donner l'ombre protectrice de ses nuées épaisses ; mais, hélas ! en même temps que lui s'élève un vent violent qui rend toute navigation impossible et les éclairs qui sillonnent le ciel en tous sens permettent à chaque instant à nos adversaires de surveiller nos agissements.

A ce moment, notre position est à peu près désespérée, car, si nous sommes attaqués, le vent nous maintenant fixés à la rive, tout départ du kélek devient impossible et nous ne pourrons que nous faire tuer sur place. Nous passons de la sorte trois mortelles heures.

En être réduits à se confier aux courants les plus rapides, qui peuvent nous briser sur un écueil ou nous jeter à la côte, passer sous le feu de nombreux brigands sans pareils en Turquie, en butte à leurs décharges répétées, n'est pas une perspective bien réjouissante : nous avons hâte cependant de tenter cette unique chance de salut ! Enfin, la pluie commence à tomber ; en même temps

qu'elle abat le vent elle fait cesser les éclairs, et, vers onze heures du soir, par une averse torrentielle, Julien excitant les kélekdjis terrorisés, le radeau est détaché de la rive, pris peu à peu par le courant et entraîné bientôt rapidement à la surface du fleuve. Pas un bruit, pas un geste qui pourrait nous trahir, chacun retient sa respiration, nous avons plus de six cents mètres à faire entre les postes ennemis ; arriverons-nous à les franchir et ensuite, si nous sommes surpris, combien durera la poursuite ? Les deux Tcherkesses sont à côté de nos bateliers prêts à les frapper, à les tuer au besoin, si, effrayés par les décharges des Hamawan, ils voulaient aborder, et nous sommes résolus à lutter jusqu'à la dernière extrémité pour parvenir, si possible, à leur échapper.

Heureusement, la Providence nous favorise, car elle envoie à ce moment une telle pluie que c'est à peine si nous pouvons distinguer les rives. Progressivement le courant nous emporte : bientôt nous voici devant le premier poste; un cheval des Hamawan nous sent et hennit au passage, mais personne ne bouge ; deux cents mètres plus loin, nous butons sur un banc de sable et le kélek hésite quelques instants avant de reprendre sa marche ; s'il s'arrête c'est notre perte définitive... le courant plus fort l'emporte enfin et nous amène devant le deuxième poste. Nous distinguons, malgré l'a-

verse, les kéleks capturés dans la journée attachés à la rive, à côté d'eux les vedettes et leurs chevaux; deux d'entre eux se battent, une vedette crie, mais personne ne nous a vus.

Quelques minutes après, les bandits, se méfiant de quelque chose, agitent leurs torches et essayent vainement d'éclairer le fleuve; heureusement nous sommes déjà cinq cents mètres plus bas, et bientôt, tout étant rentré dans l'obscurité, nous continuons notre route sans bruit, l'âme joyeuse et le cœur allégé d'un grand poids. Une heure durant encore nous gardons l'immobilité et le silence, ignorant si les Hamawan n'ont pas établi quelque autre poste en descendant le Tigre ou barré le fleuve d'une manière quelconque; puis, vers minuit et demi, quand nous sommes tout à fait certains de leur avoir glissé entre les doigts, quand nous pensons au sort qui nous attendait, à leur fureur de ne plus revoir le lendemain cette proie si ardemment convoitée, nous ne pouvons nous empêcher de laisser éclater notre allégresse et remercions Dieu de tout cœur d'avoir permis, contre toute prévision, que nous sortions sains et saufs de cette terrible impasse.

N'ayant aucune envie de nous laisser surprendre une autre fois, nous marchons toute la nuit, et, le 15 au matin, nous abordons à la hauteur de la petite ville de Tekrit. Après y avoir changé nos



Phot. par l'Auteur.

ARABES ENTOURANT LE KÉLEK, A TÉKRIT, APRÈS L'ATTAQUE DES HAMAWAN

pilotes et reçu à notre bord le mudir que nous félicitons de la façon dont la sécurité est assurée sur son territoire, nous reprenons notre marche afin d'arriver avant la nuit à Samarra.

L'aspect général de la région est devenu tout différent. Le Tigre, large de quatre à cinq cents mètres, s'écoule dans une immense plaine entre des berges élevées de cinq à six mètres sur lesquelles sont établies une quantité de norias destinées à monter l'eau. Aussi loin que la vue peut s'étendre, le sol, si merveilleusement fertile de ces contrées, est couvert de récoltes qu'arrose un système malheureusement fort rudimentaire de petits canaux. Ce ne sont en effet que de minces rigoles, légèrement surélevées, qui bordent les champs et qui sont alimentées par le va-et-vient incessant de deux ou trois énormes outres pouvant contenir chacune une cinquantaine de litres et tirées depuis le niveau du fleuve jusqu'à la hauteur voulue au moyen d'une corde et d'une poulie grinçante. Chaque outre suffit au travail d'un cheval et c'est lamentable de voir les pauvres bêtes employées à cet ouvrage grimper péniblement puis redescendre de même le plan incliné sur lequel on les fait marcher pour leur donner plus de force. Faute de soins, et grâce surtout à l'incurie des gouvernements qui se sont succédé dans ces contrées, les anciens canaux, œuvre magnifique

des souverains de Ninive et de Babylone, sont ensablés et ne peuvent plus servir aujourd'hui ; aussi, au lieu d'avoir une simple écluse à ouvrir pour inonder son champ, le laboureur doit-il maintenant, pendant près de deux mois, employer ses journées et souvent ses nuits à élever péniblement l'eau nécessaire. Encore celle-ci ne peut-elle être distribuée qu'à une certaine distance du fleuve, et, passé une dizaine de kilomètres du Tigre, on ne rencontre généralement plus que le sol aride et desséché, là où s'étendaient jadis les champs de froment sans limite qui nourrissaient l'Asie.

Vers les quatre heures et demie du soir, quelques minutes avant d'arriver à Samarra, la ville sainte, nous passons entre deux ruines merveilleuses, sises l'une sur la rive droite, l'autre sur la rive gauche. Ce sont d'anciens palais arabes datant des califes et dont les restes splendides attestent par la hauteur et la légèreté de leurs coupoles, la finesse de leurs colonnes et de leurs chapiteaux, le dessin délicat de leurs portes et de leurs fenêtres, le goût et le sentiment artistiques si développés à cette époque. Connus sous le nom de châteaux de l'Amoureux et de l'Amoureuse, il se rattache à leur souvenir une vieille légende que nous content nos bateliers.

Le palais de la rive gauche était habité par une



Phot. par l'Auteur.

ARABES ENTOURANT LE KÉLEK, A TÉKRIT, APRÈS L'ATTAQUE DES HAMAWAN

fille du calife de Bâgdad, laquelle, ne voulant plus vivre avec son mari qui séjournait à la cour, passait en cet endroit la majeure partie de l'année. En face résidait un puissant cheïk, qui, dans tout l'éclat de la jeunesse, de la force et de la beauté, eut bientôt fait de séduire le cœur de la princesse. Chaque soir l'amoureux, quittant son château, se jetait dans le fleuve, et, porté sur une outre légère, malgré le courant, abordait à la côte opposée où il ne tardait pas à se précipiter dans les bras de son amante. Cependant la princesse, terrorisée à l'idée des dangers qu'il courait chaque fois, voulut y porter un prompt remède et fit tant et si bien auprès de son père, l'importuna de telle manière que, sous prétexte d'assurer à la contrée le passage de nombreuses caravanes et d'en augmenter ainsi le commerce, elle obtint que le calife fît immédiatement construire en cet endroit un pont sur le Tigre, chose horriblement coûteuse et difficile pour l'époque. Voici donc les ouvriers au travail, et, quelque temps après, l'ouvrage étant terminé, le cheik n'eut plus qu'à monter à cheval pour se rendre auprès de sa belle. Mais peu à peu il sembla à la princesse que son amoureux se refroidissait envers elle; ses preuves d'amour devenaient moins fréquentes, et, questionné à cet égard, l'Arabe lui répondit franchement que le froid des eaux du Tigre, leur vi-

tesse effrayante, le danger qu'il courait chaque soir doublaient autrefois son plaisir et son envie, tandis que maintenant qu'il se rendait tranquillement chez elle, sa nature et son imagination manquant de ce puissant stimulant, il se trouvait fort inférieur à ses premiers exploits.

Sans plus tarder, la fille du calife envoya de rechef vers son père et lui demanda en des termes si éloquents la destruction du pont qu'on venait à peine de terminer, lui exposa si clairement tous les inconvénients qui en résulteraient : tels que la venue des brigands apostés pour surprendre les caravanes, le danger de fournir en cas de guerre un point de passage aux tribus révoltées, que sais-je, enfin elle lui donna tant de bonnes raisons que, quelques mois après, le pont n'existait plus, et son amoureux, obligé, comme jadis, de traverser chaque nuit le fleuve à la nage, la satisfaisait de nouveau entièrement.

Voilà, disent mélancoliquement nos bateliers, pourquoi un pont fut d'abord édifié puis démoli à hauteur de Samarra, et depuis lors, ajoutent-ils, personne n'a plus songé à en faire construire un autre.

Vers les cinq heures du soir, nous accostons au pied de l'antique poterne par où les habitants de Samarra viennent chercher leur eau, et, débarquant non sans peine au milieu des rochers qui

encombrent la rive en cet endroit, nous montons sur la berge élevée. Là nous attend un charmant spectacle. Entourée d'une haute muraille crénelée, la ville sainte nous apparaît avec ses mosquées émaillées, ses coupoles dorées, ses maisons enchevêtrées les unes dans les autres, toute rutilante sous les derniers rayons du soleil, et si claire est l'atmosphère, si limpide le ciel, que, malgré l'heure tardive, nous ne perdons aucun détail de ce ravissant tableau. Ne pouvant songer à pénétrer dans les mosquées où les Persans viennent en pèlerinage annuel au tombeau d'Hassan, fils d'Ali, nous faisons une courte promenade dans les rues encombrées par les troupeaux qui rentrent du pâturage, et, craignant d'être enfermés dans la ville dont les portes sont closes à la nuit, nous regagnons notre kélek, que nous faisons immédiatement remettre en marche.

Le Tigre ayant depuis Tekrit une largeur très considérable, un courant très violent et partout une très grande profondeur, de plus la lune nous éclairant suffisamment, il n'y a plus guère de risques à voyager la nuit. Aussi avons-nous donné l'ordre de ne plus nous arrêter avant Bâgdad que nous devons atteindre, au train dont nous marchons, dans une quarantaine d'heures.

Lorsque nous nous réveillons, le 16 mars au matin, quelques palmiers font déjà leur appari-

tion, puis bientôt les deux rives en sont couvertes. Les villages succèdent aux villages, et, tout le long de la berge, des milliers de norias en travail puisent incessamment l'eau du fleuve pour la répandre sur les champs voisins. Nous dépassons continuellement des bandes de naturels du pays, qui, dans le costume primitif de nos premiers parents, leurs habits enroulés au-dessus du turban, et une ou deux grosses outres sous l'estomac, se laissent porter par le fleuve et entraîner au fil de l'eau. Souvent leurs femmes, vêtues d'une simple chemise bleue, les accompagnent également, portant sur la tête les légumes qu'elles vont vendre à la ville voisine, et le ménage, après avoir d'habitude chanté tout le long de la route, une fois arrivé à destination, aborde gravement à terre, dégonfle ses outres, passe à la hâte, sans s'essuyer ou après s'être fait rapidement sécher au soleil, de longs burnous et s'en va à ses affaires.

Toute la journée le courant nous emporte avec rapidité; déjà nous approchons de Bâgdad; la chaleur devient plus forte et, pendant une grande partie de la nuit, nous restons, Julien et moi, sur le radeau, en dehors de la maisonnette, goûtant pleinement, après les émotions des jours précédents, le dolce far niente dont nous jouissons actuellement. Le ciel pur et limpide resplendit d'une infinité d'étoiles, la lune dans tout son éclat il-



Phot. par l'Auteur.

LES BERGES DU TIGRE ENTRE SAMARRA ET BAĜDAD

lumine au loin les flots argentés du Tigre, et, tout autour de nous, se propagent les mille bruits d'une campagne laborieuse. Souvent, parmi les grincements des norias, les cris des conducteurs et les hennissements des chevaux qui travaillent toute la nuit, nous percevons distinctement, à hauteur des villages, quelque couplet de chanson, quelque refrain de danse, de bruyants éclats de rire, de joyeux applaudissements. La nature entière célèbre les premiers beaux jours de l'année, les Arabes leur font fête, et, pendant qu'à côté d'eux, incessamment arrosées par les flots fécondants du fleuve, leurs récoltes poussent pour ainsi dire à vue d'œil, ils chantent leurs amours ou la gloire de leurs aïeux.

Le 17 au matin, à hauteur de Khadimein, nous passons sous un large pont de bateaux, et bientôt, entre deux rives couvertes d'une véritable forêt de splendides palmiers et de magnifiques dattiers, au milieu des villas et des maisons de plaisance se succédant sans interruption sur les bords du fleuve, nous arrivons en vue de Bàgdad.

Après d'assez longues recherches notre Monténégrin découvre enfin la seule maison qui puisse honnêtement porter le nom d'hôtel, et, laissant notre kélek à la garde des zaptiehs, nous nous embarquons dans un de ces bateaux ronds, en osier recouvert d'asphalte, absolument conformes

à ceux dont les Assyriens se servaient jadis, et, guidés par un seul homme, tournant et virant sans cesse comme une vraie toupie sous l'effort du courant, nous débarquons bientôt en face de notre demeure.

CHAPITRE XIII

Sommaire. — Bâgdad. — L'hôtel. — La ville. — Le consul : M. Poignon. — Le vali : Serri-Pacha. — Le désordre qui règne partout. — Nousret-Pacha et Tewfick-Pacha. — Les écoles françaises. — M. Richarz. — Organisation de la caravane. — Notre escorte.

La maison, pompeusement décorée du nom d'Hôtel d'Europe, dans laquelle nous sommes logés n'est qu'une simple habitation appartenant à un Grec du nom de Firos, qui la loue aux quelques étrangers de passage, qui, une ou deux fois par an, viennent visiter Bâgdad. L'installation et la cuisine y sont suffisantes mais la moralité de l'immeuble laisse singulièrement à désirer, le propriétaire ayant l'habitude de réunir chez lui dans des salles basses les plus gros joueurs et les plus grands débauchés de la ville auxquels il offre son domicile comme théâtre de leurs exploits. N'osant pendant que nous sommes chez lui se livrer à son industrie habituelle et désirant compenser les sacrifices faits de la sorte par sa cagnotte, il nous présente à notre départ une note formidable

et s'arrange pour se faire donner par les marchands une commission de vingt pour cent sur tous nos achats ! Néanmoins, comme nous ne devons y passer que quelques jours, que son logis est merveilleusement situé sur les bords du Tigre, et que de plus cela nous causerait mille tracas de changer de domicile, nous consentons à terminer notre séjour chez lui, mais je conseille à tous ceux que hanterait l'envie d'aller visiter l'ancienne capitale des califes de louer tout simplement en ville (ce qu'ils trouveront facilement) une petite maison, dans laquelle ils seront absolument chez eux, et qui leur permettra d'échapper aux importunités et aux escroqueries sans nombre de ce maître fripon.

Bien déchue de son antique grandeur, Bâgdad reste encore cependant une fort belle cité très curieuse à parcourir. Il y a loin sans doute de ses quatre-vingt mille habitants actuels aux deux millions qu'elle possédait jadis, de sa garnison de trois cent mille fantassins et de douze mille cavaliers aux quatre ou cinq mille hommes qui y résident présentement ; les fameux palais des califes, leurs jardins tant vantés, leurs mosquées, leurs harems, tout a disparu, mais la nouvelle ville qui s'est élevée en majeure partie sur la rive opposée du fleuve n'en présente pas moins un fort beau coup d'œil et garde encore un des premiers rangs

parmi les plus grands centres de la Turquie d'Asie. Le Tigre, qui la traverse, couvert des bateaux les plus variés, depuis les navires anglais qui font le service de Bassorah jusqu'aux petits esquifs ronds qui circulent en tout sens, coule majestueusement, large d'environ trois cents mètres, entre une série ininterrompue de palais, de somptueuses demeures, de grands édifices publics, ombragés de palmiers et d'orangers magnifiques. Un grand pont de bateaux le traverse sur lequel fourmille toute la journée une foule compacte d'Arabes, de Turcs, de Persans, qui se rendent d'une rive à l'autre, et c'est à peine si, grâce à des cris frénétiques et à de nombreux coups de gourdin libéralement distribués par les zaptiehs ou les cawas qui nous accompagnent, nous pouvons nous frayer à cheval un passage au travers de cette populace bigarrée et hurlante.

Les larges et hautes galeries des différents bazars, encombrées des marchandises de Turquie, de Perse et même d'Europe, sont assaillies dès le matin par une nuée de trafiquants et, pour augmenter encore l'encombrement, on se bute constamment sur de longues files d'ânes, de chevaux ou de chameaux que les beckirdjis ou les chameliers traînent avec lenteur derrière eux pour les amener péniblement au point de déchargement. Sous les voûtes, dans les passages, sont installés

de nombreux cafés maures (quelques-uns même avec des chanteurs et des danseurs), où une nuée de consommateurs dégustent avec calme leurs petites tasses de moka brûlant et parfumé ou jouent au trictrac pendant des journées entières.

Si l'on s'écarte un peu du centre commerçant, l'aspect de la ville change absolument; les rues étroites et sinueuses sont bordées par de hautes et vastes maisons, de style mauresque, bien aérées et ne se composant généralement que de deux étages surmontés d'une large terrasse. De ravissantes mosquées aux coupoles dorées, aux parois entièrement revêtues de carreaux d'émail, mais, hélas! entourées d'une muraille élevée et impénétrables aux profanes, se dressent çà et là resplendissant au soleil. Elles sont environnées d'églises latines, syriaques, chaldéennes, qui mélangent leurs pignons élevés aux minarets de l'Islam, et les hampes élancées des consulats, des bâtiments de l'Etat, et des différentes administrations font flotter au vent toute une collection de pavillons et d'oriflammes aux couleurs les plus variées. Le tout est entremêlé de palmiers magnifiques, de dattiers, d'orangers, de citronniers qui forment de délicieux jardins et dont le lourd feuillage met à la ville un épais manteau de verdure qui la protège des chaleurs estivales.

Notre première visite est pour notre consul,

M. Poignon, qui est malheureusement depuis quelque temps fort souffrant et va prochainement prendre un congé pour venir se reposer en France. Assyriologue de grand mérite, M. Poignon a découvert et déchiffré toutes les inscriptions à vingt lieues à la ronde, il connaît tout le détail des règnes des monarques de Chaldée et d'Assyrie et c'est un véritable plaisir de l'entendre parler de Ninive et de Babylone avec une telle quantité de documents, avec des renseignements si précis, qu'on se demande ce qu'il peut désirer encore au point de vue de l'étude de ces pays. Il n'est cependant pas entièrement satisfait et maudit les empêchements que le gouvernement turc suscite actuellement à tous ceux qui cherchent à entreprendre quelque fouille importante. Les environs de Bâgdad, la grande Babylone elle-même, sont pour ainsi dire inexplorés, et notre consul pense qu'on y découvrirait des merveilles. Souhaitons que ce vœu puisse se réaliser bientôt et que ce soit notre pays qui en ait la gloire et le profit !

En sortant du Consulat, nous présentons nos lettres vizirielles au vali : Serri-Pacha (1), qui nous reçoit fort aimablement et se montre, en apparence du moins, désolé des reproches que nous

(1) S'est vu depuis notre retour enlever par le Sultan le gouvernement de sa province.

lui adressons indirectement à propos de l'attaque dont nous avons été l'objet de la part des Hamawan. Il rejette, bien entendu, la faute sur son collègue le vali de Mossoul, soutenant que le fait s'est passé sur le territoire de l'autre vilayet alors que nous croyons avoir été assaillis sur le sien. Renseignement pris, le Djebel Hamrin formant la limite des deux provinces, il n'est qu'à moitié dans son tort. Nous ne lui ménageons pas néanmoins nos objurgations les plus vives, d'autant qu'il est exécré dans toute l'étendue de son gouvernement et y commet les exactions les plus honteuses. De l'aveu unanime, on n'avait encore jamais vu à Bâgdad quelqu'un d'aussi cupide et d'aussi intéressé; depuis son arrivée, tout est à l'encan; les différentes charges du vilayet sont vendues aux enchères ou confiées à des associés véreux, les tribunaux s'achètent ouvertement, les impôts extorqués avec violence sont soi-disant engloutis sur place quoique les fonctionnaires ne soient presque jamais payés, et la province qui autrefois envoyait à Constantinople deux fois par mois vingt-cinq à trente charges d'or et d'argent a maintenant bien du mal à fournir au Sultan de maigres revenus à peine égaux au quart de ce qu'ils étaient jadis. Les assassins, les voleurs, toujours sûrs de se racheter moyennant une forte somme offerte au vali ou à ses juges, massacrent

et pillent impunément et il n'est pas de nuit que l'on n'entende à plusieurs reprises les coups de feu qui signalent quelque rixe dans laquelle la police se garde bien d'intervenir. On n'ose plus sortir que fortement accompagné dans les rues de Bâg-dad qui était il y a quelques années à peine, une ville des plus calmes, et, pour ne citer que deux exemples de la rare audace avec laquelle y opè-rent maintenant les malfaiteurs, certains de l'im-punité, le consul nous raconte que le gérant de la maison Lynch (1) a été attaqué peu de temps avant notre arrivée, à la tombée du jour, dans son propre domicile, par vingt-cinq Arabes. Ses nom-breux domestiques ne suffisant pas à les repousser, il fallut que les trente cipayes indiens qui forment la garde du consulat d'Angleterre, heureusement proche de sa demeure, vinssent leur prêter main-forte et un véritable combat s'engagea entre eux et les bandits ! Deux semaines auparavant c'était un docteur autrichien qui était dévalisé en plein jour par six individus masqués, lesquels, après avoir soigneusement baillonné et ligotté ses serviteurs, avaient tranquillement fouillé ses tiroirs et em-porté une merveilleuse collection de pièces koufi-ques estimée plus de vingt-cinq mille francs! La plupart des voleurs, pris non sans peine et amenés à la police, n'étaient restés en prison que le temps

(1) Grande factorerie anglaise.

voulu pour réunir l'argent nécessaire à leur rançon, et, malgré les plaintes des consuls, se promenaient déjà paisiblement en ville à la recherche de nouveaux exploits.

Pendant notre séjour nous eûmes nous-mêmes une preuve du désordre effrayant que peut provoquer un pareil état de choses. Le vali, ayant amené avec lui à Bâgdad un jeune Arménien, dont les charmes l'avaient captivé, venait, soi-disant, de le convertir à la religion mahométane, et, pour fêter la circoncision de cet enfant qui devait être célébrée en grande pompe, avait ordonné que les habitants qui voudraient faire partie du cortège viendraient se masser dans la cour de son konak, situé sur les bords du Tigre, tout à côté du pont qui traverse le fleuve. Oublieux des moindres précautions d'ordre et de surveillance, il vit à l'heure dite la populace affluer vers le palais, mais les gens de la rive droite s'étant rencontrés au débouché du pont avec ceux de la rive opposée, aucun des deux groupes ne voulut céder le pas à l'autre. Des injures dont les Arabes ne sont guère ménagers on en vint bien vite aux coups, puis, comme tout ce monde est toujours armé, la dispute s'envenimant, les fusils furent mis en joue, les sabres et les yatagans sortirent du fourreau. A un premier coup de feu succéda immédiatement une décharge, puis une mêlée générale ; sous les fenê-

tres mêmes du vali les habitants s'entr'égorgeaient sans qu'il fût capable de les arrêter ni de les faire séparer par les quelques agents qui l'entouraient. Il fallut que la troupe, casernée heureusement à peu de distance, accourût à la hâte et rétablît le calme, non sans avoir à ramasser trois morts et plus de quarante blessés !

En résumé, depuis son arrivée à Bâgdad, Serri-Pacha a désorganisé tout le vilayet qu'il ruine à son profit, et s'il pouvait, ou mieux s'il voulait écouter ce que disent de lui tous ses administrés, aussi bien ceux de la classe élevée que les simples marchands de figues ou de dattes qui errent par les rues, il aurait une piètre idée de lui-même et changerait peut-être sa manière de faire (1).

Les deux autres grands personnages que nous devons aller saluer dans la ville : Nousret-Pacha et Tewfik-Pacha sont au contraire aussi sympathiques que le vali l'est peu, et nous gardons du charmant accueil qu'ils ont bien voulu nous faire un précieux souvenir. Tous deux comptent parmi les gloires militaires de leur pays.

Le premier, Nousret-Pacha, l'un des trois ma-

(1) Cet employé concussionnaire joint souvent la malhonnêteté à ses autres défauts. N'a-t-il pas eu le front de faire dire, l'année dernière, à M. Poignon, le 14 juillet (jour où il est tenu d'aller officiellement rendre visite à notre consul) : « qu'il faisait si chaud qu'il lui était impossible de mettre d'habits par-dessus sa chemise, et que, ne pouvant dans cette tenue se présenter au consulat, il le priait de ne pas l'attendre ? »

réchaux ottomans qui ont le pas sur tous les autres, et le doyen des maréchaux du monde, est un des types les plus curieux du vieux Turc, brave, instruit, raffiné, très grand seigneur, d'une ses courtoisie extrême, mais avec cela et malgré quatre-vingts ans, vif, énergique, impétueux même et ne connaissant en politique comme à la guerre que les moyens violents. Chargé d'inspections illusoires il est depuis plus de dix ans en disgrâce à Bâgdad pour avoir exprimé trop vivement au Shah de Perse sa manière de voir. En effet, délégué par le Sultan pour apporter à son impérial voisin le grand cordon de l'Osmanié, notre brave maréchal, dans sa haine profonde de Musulman orthodoxe et convaincu contre les Schiites infidèles, ne s'avisa-t-il pas, en offrant au Shah les insignes qu'il devait lui remettre, de lui dire : « Qu'il n'agissait de la sorte qu'à contre-cœur et que certainement son maître devait être fou pour le forcer à porter un pareil présent à un chien d'hérétique ! » Là-dessus grand émoi à Téhéran, òn télégraphie de suite à Constantinople pour demander si Nousret a été envoyé afin d'offrir un cadeau ou de dire des injures, et le résultat immédiat en est l'exil du pauvre maréchal qu'on interne à Bâgdad, où il est contraint de résider depuis ce jour.

Il faut ajouter qu'il s'y prend aussi de singu-

lière manière pour arriver à en sortir. Ayant obtenu il y a deux ans la permission d'aller saluer à Stamboul le Commandeur des Croyants, il ne se trouve pas plus tôt devant Sa Hautesse, au milieu des vizirs, des maréchaux et des valis qui l'entourent, qu'il s'emporte violemment contre l'orientation donnée à la politique intérieure et extérieure du pays. Il accuse publiquement tous les fonctionnaires présents de forfaiture, de concussion, supplie le Sultan de ne pas prêter l'oreille à leurs perpétuels mensonges et conclut en demandant qu'on institue sur l'heure un tribunal suprême, présidé par lui-même, et devant lequel ils passeraient tous pour y être jugés et exécutés immédiatement s'ils étaient reconnus fautifs. On comprend facilement l'émoi produit sur toute l'assistance par cette diatribe un peu brutale mais si méritée, surtout quand, à la fin de sa harangue, le Sultan prie Nousret de revenir le lendemain lui expliquer plus en détail ses griefs et les mesures à prendre. Toute la cour frémit d'angoisse à l'idée d'avoir à rendre ses comptes devant un homme intègre, et, pendant la soirée, tant d'intrigues sont ourdies, tant d'influences secrètes mises en jeu, que le pauvre maréchal, malgré ses bons sentiments et ses excellents conseils, est invité à repartir dès le jour suivant pour Bâgdad sans avoir pu revoir son souverain.

Large et généreux envers le peuple comme il est grand et magnifique dans toutes ses actions, Nousret est adoré dans la ville; chaque jour, matin et soir, il fait servir dans les dépendances de sa demeure un repas de cent couverts auquel les pauvres peuvent librement venir prendre place et il ne sort jamais dans les rues de la cité sans s'arrêter fréquemment pour demander à ceux qu'il rencontre de lui conter leurs doléances et leurs griefs, très heureux quand il peut leur venir en aide. Aussi exècre-t-il le vali, dont la province entière se plaint amèrement, et les démêlés perpétuels qu'il a avec ce haut fonctionnaire ne sont jamais à l'avantage de ce dernier. Récemment encore, Serri-Pacha, le voleur général, comme il l'appelle, s'étant oublié dans le feu de la discussion jusqu'à l'insulter, le vieux maréchal, malgré son âge et sa dignité, bondit sous l'injure et, se précipitant sur le gouverneur, lui administra, aux yeux de toute la foule assemblée, une magistrale volée, lui rappelant de la sorte qu'il était son inférieur et lui devait le respect; après quoi il rentra paisiblement chez lui.

Élevé à Constantinople, où il a passé la plus grande partie de son existence en contact permanent avec la société cosmopolite qui y réside, ayant de plus servi en France pendant plus de quatre ans comme capitaine adjudant-major au

3e léger, Nousret-Pacha est resté très au courant de ce qui se passe en Europe et joint à sa longue expérience de la vie une profonde érudition qui intéresse au plus haut point tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher dans l'intimité. Il pousse la gracieuseté jusqu'à venir deux fois à l'hôtel causer avec ses jeunes subalternes et nous donne de précieux conseils pour notre traversée du désert vers Alep.

Le premier après lui dans la hiérarchie militaire, à Bâgdad, le maréchal Tewfik-Pacha, commandant le VIe corps d'armée, nous reçoit avec non moins d'amabilité et nous offre son canot pour nous promener sur le Tigre pendant notre séjour. Ancien officier du génie, ce fut lui qui, pendant le siège mémorable de Plewna, sous les ordres immédiats d'Osman Ghazi Pacha, fut chargé d'élever et d'armer les nombreuses redoutes qui tinrent si longtemps en échec l'armée russe; malheureusement, fatigué aujourd'hui et assez sérieusement malade, il se voit obligé de quitter le commandement de son corps et d'aller prendre bientôt sa retraite dans le Hedjaz.

Tout en circulant dans la ville pour la visiter et y faire différents achats, nous n'oublions pas nos compatriotes qui y résident et parcourons avec le plus vif intérêt les deux grands établissements d'instruction dirigés par les Carmes et les sœurs

de Marseille. Ces dernières élèvent plus de neuf cents petites filles et occupent un immense bâtiment situé au sud des bazars; la cour triste et vulgaire des pensionnats est transformée chez elles en un véritable parc rempli de palmiers et de dattiers, bordé par une plantation merveilleuse d'orangers et de citronniers dont les fleurs odorantes embaument l'atmosphère, et rien n'est drôle comme de voir toutes les frimousses éveillées et malignes des petites écolières qui se précipitent dans nos jambes pour nous dévisager de plus près.

Parmi les différentes personnes dont nous faisons la connaissance pendant notre séjour, une des plus curieuses est sans contredit un certain M. Richarz, Alsacien-allemand, naturalisé Persan et devenu mahométan, qui depuis plusieurs années réside en permanence à Bâgdad. Il s'y est fait construire sur les bords du Tigre une splendide habitation où il vit avec un luxe et un faste princiers. Cet original, possesseur d'une très grosse fortune, musicien distingué, extraordinairement érudit et parlant dans la perfection tous les idiomes du pays, préfère les mœurs orientales et les brûlantes ardeurs de la Mésopotamie à la vie qu'il mènerait en Europe. Quoique imitant ses coreligionnaires dans beaucoup de leurs habitudes, il n'en a pas moins conservé des manières toutes civilisées et nous

prie fort aimablement de passer chez lui une soirée, au cours de laquelle il nous conte ses nombreux voyages et ses impressions sur les pays que nous allons traverser à notre tour. Il nous en vante les charmes et se déclare parfaitement satisfait de sa nouvelle existence ; une seule chose l'ennuie, comme tous les habitants d'ailleurs, l'impossibilité d'obtenir quoi que ce soit de Serri-Pacha et il nous en cite un récent exemple.

Après avoir terminé son palais, désirant faire construire devant la façade principale qui donne sur le fleuve un quai où il pût s'embarquer facilement, il alla en demander l'autorisation au vali lui faisant valoir tous les avantages qui en résulteraient non seulement pour lui, mais aussi pour une partie de la ville. Il fut néanmoins débouté de sa requête, mais de telle manière qu'il pût facilement se rendre compte qu'il suffirait d'y mettre le prix pour avoir l'autorisation demandée. Ayant donc par des intermédiaires adroits discuté et finalement fixé avec le gouverneur la somme exigée, il voulut commencer les travaux, mais Serri-Pacha l'en empêcha, prétendant recevoir préalablement le pot-de-vin convenu. De son côté M. Richarz, intimement convaincu qu'une fois payé le vali trouverait sous peu un nouveau prétexte pour extorquer de lui quelque autre cadeau, s'y refusa et lui fit savoir qu'il ne donnerait rien avant

l'achèvement complet de l'ouvrage. Finalement et non sans peine il fut admis des deux côtés que M. Richarz, estimant que l'ensemble de la construction devait durer un an et demi, diviserait en dix-huit parties la somme promise et pourrait commencer immédiatement les travaux, mais n'aurait le droit de les continuer qu'à condition de faire d'avance le premier de chaque mois le versement stipulé!

Les derniers jours que nous passons à Bâgdad sont presque exclusivement occupés à faire acheter les tentes et les provisions nécessaires pour la route ainsi que les ustensiles de sellerie, de cuisine, dont nous aurons besoin pour gagner Alep. De plus, il nous faut aborder également une grave question, celle de l'achat des chevaux qui doivent nous transporter avec nos hommes et nos bagages. Jusqu'à notre arrivée à Diarbékir nous avons toujours pu rencontrer dans les grandes cités où nous séjournions des chevaux que nous louions pour nous amener à la ville voisine ; là nous en faisions rechercher de nouveaux, les anciens étant généralement trop exténués pour pouvoir continuer le voyage et nous avons procédé de même jusqu'à notre descente du Tigre en radeau. Mais, outre qu'à Bâgdad on ne trouve guère à louer de chevaux convenables et qu'on nous en demande des sommes exorbitantes, nous savons par les gens du

pays que si nous en achetons sur place nous pourrons toujours, malgré les fatigues du trajet, nous en défaire à bon compte en arrivant en Syrie où leur prix est d'un tiers plus fort que celui auquel nous les aurons acquis en Mésopotamie, et nous aurons de la sorte l'agrément de monter de jolies bêtes arabes qui nous appartiendront au moins pour un temps. La difficulté consiste cependant à ne pas laisser notre désir s'ébruiter en ville afin qu'on ne nous les fasse pas payer ridiculement cher, et, pendant trois jours, un maquignon à notre dévotion, grâce à une bonne commission que nous lui avons promise, court adroitement chez les différents propriétaires, se renseignant, examinant et marchandant comme pour lui-même. Nous achetons de la sorte de bonnes bêtes à des prix modérés, mais bientôt la nouvelle de nos acquisitions se répand malgré nos précautions, et nous ne pouvons nous procurer les six chevaux qui nous manquent encore qu'avec une peine inouïe et en les envoyant marchander dans les faubourgs les plus éloignés.

Cependant tout est bientôt prêt et il ne s'agit plus que de trouver deux guides dans lesquels nous puissions avoir confiance et qui soient aussi bien avec les Arabes Anaz, dont nous allons traverser le territoire, qu'avec les Arabes Schammar, ennemis mortels des premiers, que nous rencontrerons ensuite. Grâce aux aimables recherches du con-

sul, nous parvenons à mettre la main sur ces oiseaux rares; ce sont deux Bédouins, Ali et Hussein, qui ont déjà maintes fois fait la route avec des caravanes et nous promettent de nous mener sans nous perdre dans le désert, en côtoyant l'Euphrate, de manière à atteindre Alep en vingt jours au lieu de trente, que l'on compte d'habitude.

Puis nous demandons notre escorte au vali qui, désireux sans doute d'éviter de nouveaux reproches semblables à ceux que nous lui avons adressés à notre arrivée, nous donne immédiatement, au lieu de gendarmes, des fantassins de l'armée régulière montés sur d'excellents mulets et commandés par un officier énergique qui connaît le pays. La différence est grande en effet en Turquie entre une escorte composée de zaptiehs ou une garde fournie par des soldats de l'armée active. Tandis que les premiers, dépendant des autorités civiles plus que des autorités militaires, ne peuvent exécuter que les ordres stricts qu'on leur a donnés, n'ont le droit de se servir de leurs armes qu'en cas de légitime défense, et doivent même, en ce cas, fournir de longs rapports pour expliquer l'incident, les seconds, toujours à couvert par leurs règlements spéciaux, sont seuls juges des occasions où ils ont le droit de frapper. Ils ne s'en font d'ailleurs pas faute et au besoin n'hésitent pas à punir d'une balle ou d'un coup de sabre toute ten-

tative de violence à leur égard; jamais ensuite on ne leur cherche querelle pour la manière dont ils se sont conduits, et la différence est si bien entrée dans les mœurs des nations qui peuplent le territoire de l'Empire qu'un soldat turc passera seul là où vingt zaptiehs se feront arrêter.

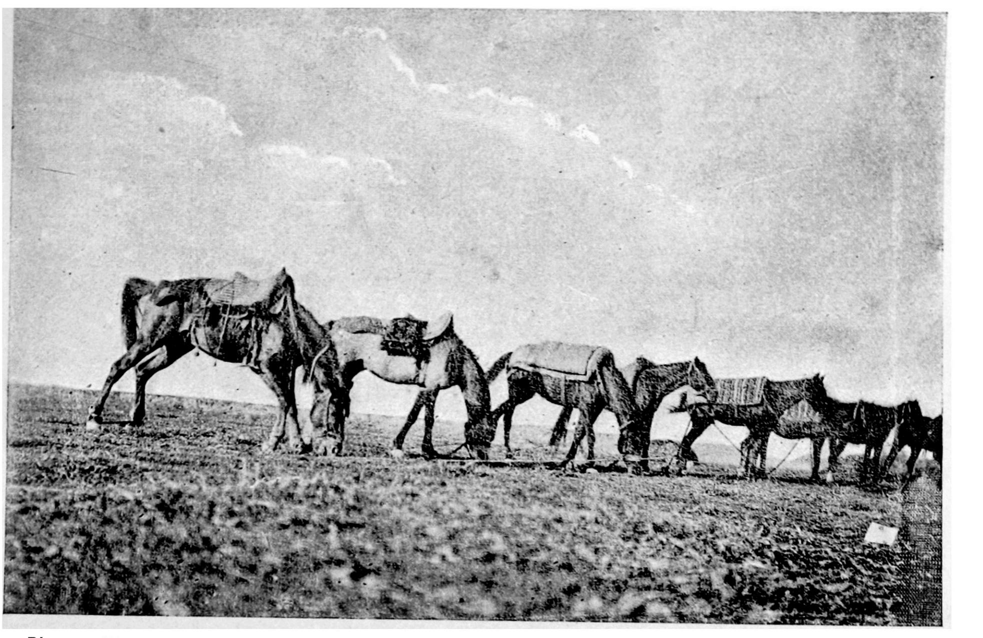
Les fantassins qui doivent nous accompagner font partie de trois bataillons d'élite constitués à Bâgdad, à Alep et à Damas, et chargés plus spécialement des expéditions à faire en Mésopotamie. Afin de pouvoir poursuivre quelquefois des tribus révoltées ou d'arriver à atteindre les brigands arabes, il a fallu les monter, et l'expérience a démontré au gouvernement turc que l'animal qui, dans ce climat brûlant supportait le mieux la fatigue et était le plus à même de fournir régulièrement de fortes étapes, était le mulet. Chacun d'eux reçoit donc une de ces montures avec une sorte de bât qui lui tient lieu de selle et emporte avec lui des provisions pour une durée de plusieurs jours.

Le 23 mars, tout étant définitivement organisé, nous réglons l'ordre de marche de notre caravane et quittons Bàgdad pour nous diriger directement sur l'Euphrate.

CHAPITRE XIV

SOMMAIRE. — Route d'Alep. — Aspect de la contrée. — Son état misérable et sa fertilité. —Hit. — Les norias sur l'Euphrate. — Anah. — Déprédations commises par les Bédouins. — Ce qu'ils pensent des Ottomans. — La navigation de l'Euphrate. — Rencontre d'une tribu en marche. — Les chameaux. — Meyaddin. — Dair-Elzor. — La circoncision des jeunes gens.

Grâce à toutes les lenteurs, à tous les oublis provenant de la paresse et de l'incurie natives des gens qui nous accompagnent, quoiqu'ayant donné nos ordres pour être prêts dans la matinée, nous ne nous mettons en route qu'à la fin de la journée. L'Oriental, en effet, ne voulant jamais rien prévoir, rien organiser d'avance, et attendant toujours le dernier moment pour faire à la hâte ce qu'il aurait pu accomplir posément auparavant, n'est jamais exact et ne saisit même pas qu'on désire l'être. N'ayant aucune idée de la valeur du temps, indifférent à quelques heures, à quelques jours, voire même souvent à quelques semaines de retard, il ne comprend généralement pas dans son insouciance que l'on tienne à partir au jour et



Phot. par l'Auteur.

CHEVAUX ARABES

(ROUTE DE BAĜDAD A ALEP)

à l'heure fixés. Aussi, quand il s'agit de monter à cheval, s'aperçoit-on qu'il manque une foule de choses et l'on est bien heureux lorsqu'on en est quitte, comme nous, pour une demi-journée de perdue. Nous ne nous en plaignons d'ailleurs pas trop, car, d'ici Alep, nos chevaux auront une pénible succession de rudes et longues étapes et comme nous voulons d'abord les connaître et les entraîner quelque peu, nous ne sommes pas fâchés de commencer par une petite marche. Nous les arrêtons donc au bout d'une heure et demie et surveillons l'installation de notre premier campement qui présente quelques difficultés, nos montures fraîches et bien reposées, nourries depuis plusieurs jours à double ration, faisant cinquante mille bêtises. Nous ne parvenons même à mater nos trois plus beaux étalons, qui se battent avec rage, qu'en leur attachant à la fois la tête, une patte de devant et une de derrière à une longue corde fixée dans le sol. Dans quelques jours ils seront plus calmes, mais néanmoins ce trop-plein de force et de santé, cette exubérance de vie qu'ils manifestent de bruyante manière, ne sont pas pour nous déplaire et nous font espérer (ce qui d'ailleurs se réalisa en tous points) que notre choix a été bon et qu'ils nous mèneront sans défaillance jusqu'en Syrie. Afin de nous garder des voleurs qui abondent en Mésopotamie

et trouvent fort avantageux de se procurer sans bourse délier quelques jolis chevaux, en venant la nuit les détacher et les emmener en silence, nous donnons l'ordre à l'escorte de fournir toujours deux sentinelles et nous-mêmes, avec nos hommes, couchons sous la tente aussi près que possible de l'endroit où ils sont attachés.

Le 24 au matin, nous nous mettons en marche et, nous dirigeant directement vers l'Euphrate, nous traversons l'immense plaine d'alluvion qui sépare les eaux de ce fleuve de celles du Tigre. C'est de ce sol merveilleux, du limon si fertile qui le compose que les Chaldéens tiraient jadis leur puissance, et les restes gigantesques de leurs anciens canaux se dressent à chaque pas. Construits en terre, larges de cinq à six mètres, et, autant qu'on peut le juger présentement, d'une profondeur à peu près égale, de plus, surélevés d'une trentaine de pieds au-dessus du sol environnant, ils prenaient les eaux des deux grands fleuves, et, les réunissant, les confondant ensemble, les déversaient sur le pays par d'innombrables dérivations qui le sillonnaient en tous sens. Mais, hélas! là où s'étendaient jadis les jardins de Babylone, là où vivaient dans le bien-être et l'abondance les adorateurs de Bel, servis et entourés par des nuées d'esclaves, à la place même où plus tard campèrent les millions d'Arabes qui

entouraient leur calife, sur cette terre nourricière qui supporta pendant des siècles une population d'une densité inouïe, n'apparaissent plus que de loin en loin quelques tentes de Bédouins nomades. Aux portes mêmes de Bâgdad, le terrain est déjà inculte et stérile et c'est pitié quand on traverse cette partie de la Mésopotamie, quand on considère les restes majestueux des anciens travaux exécutés par des races à demi sauvages, de penser que pas un effort n'est fait actuellement pour rendre à ce pays son ancienne splendeur. Le Sultan seul, dans ses vastes propriétés, situées sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, a fait donner quelque impulsion à la culture, et c'est là un des mérites du regretté Agop-Pacha, son dernier ministre de la liste civile, que d'avoir incité son maître à servir de la sorte lui-même d'exemple à ses sujets. Un obstacle, il est vrai, se dresse devant le gouvernement qui voudrait rétablir dans ces régions l'agriculture qui y florissait autrefois : la répulsion des Arabes pour ce genre de travaux et, partant, le manque de bras. Mais on pourrait, ce me semble, trouver une solution économique et qui procurerait néanmoins d'excellents résultats. Au lieu d'envoyer dans les contrées peu fertiles de l'Anatolie et du nord de l'Arménie les bandes d'émigrés tcherkesses que le Padishah y a fait installer depuis quelques an-

nées, ne pourrait-on transplanter ces centaines de mille hommes, bons et énergiques cultivateurs, sur cette terre si féconde, où non seulement ils gagneraient plus facilement leur vie, mais où ils créeraient bientôt de florissants établissements qui attireraient de nouveaux colons? Si de nos jours les gouverneurs n'ont plus à leur disposition les millions d'esclaves employés dans l'antiquité, ne possède-t-on pas maintenant un matériel qui supplée au nombre, et d'ailleurs rien n'oblige à refaire de suite dans son entier l'immense réseau de canaux qui couvrait le pays. Qu'on l'amorce seulement et bientôt les bénéfices considérables réalisés en peu de temps permettront de pousser chaque année plus loin les irrigations qui redonneront la vie à ces territoires trop longtemps abandonnés et rendront à tout le pays son ancienne splendeur.

Pour le moment, c'est au milieu d'épaisses touffes d'herbes, couvertes d'anémones, de reines-marguerite et de moutarde en fleur que nous poursuivons notre route vers l'Euphrate. Nous atteignons ce fleuve vers le déclin du jour, et nous le franchissons sur l'unique pont de bateaux qui le traverse dans toute la Mésopotamie.

A partir de ce moment nous allons complètement changer de direction, et, longeant continuellement la vallée jusqu'à hauteur de Meskéné, re-



Phot. par l'Auteur.

L'UNIQUE PONT SUR L'EUPHRATE

(ROUTES DE BAĜDAD A DAMAS ET ALEP)

monter au Nord-Ouest, pour nous en détacher ensuite brusquement afin de gagner Alep.

Le temps est splendide et excellent pour le voyage quoique déjà la température soit très élevée (+ 36 + 38 à l'ombre). Aussi devons-nous partir généralement deux ou trois heures avant l'aube pour éviter à nos montures et même à nos hommes d'avoir à supporter trop longtemps les chaleurs si fortes du milieu du jour. Nous tâchons autant que possible d'arriver de la sorte à l'étape indiquée, vers une heure et demie ou deux heures de l'après-midi, afin que chacun, ayant eu le temps de se reposer pendant la nuit et les dernières heures de la journée, soit frais et dispos le lendemain matin.

Le sentier tracé par les caravanes, tantôt suit les bords de l'Euphrate, tantôt s'en éloigne quelque peu lorsque le fleuve fait des boucles trop nombreuses, mais y ramène toujours à temps pour qu'on puisse établir le campement sur le rivage. Nulle source n'étant à découvrir dans les environs, il est en effet de toute nécessité d'atteindre chaque soir ses eaux boueuses qui sont les seules qu'on ait pour se désaltérer et abreuver les chevaux.

L'aspect général du pays reste uniforme ; sur les rives du fleuve c'est une mince bande de terre, cultivée seulement à proximité des villages ou

des tentes des Arabes installés pour surveiller leurs moissons, puis, au delà, et à perte de vue, s'étend le désert, coupé de temps à autre sur la rive droite par de fortes ondulations qui viennent parfois aboutir en de grandes falaises calcaires dressées à pic au-dessus de l'Euphrate. La vallée tout entière est recouverte d'une haute et forte végétation, composée de superbes touffes de froment naturel et d'une foule de plantes différentes, poussant avec vigueur à l'ombre d'épais taillis de saules et d'osiers. Quant au désert lui-même, imbibé encore à cette époque de l'année des dernières pluies du printemps, il est littéralement couvert de fleurs et présente de loin l'apparence étrange d'un immense damier dont les cases différentes sont nuancées des plus riches couleurs. L'or, la pourpre, l'argent y sont jetés à profusion entremêlés de verts et de violets chatoyants au soleil, produits par des champs entiers de moutarde en fleur, de gigantesques coquelicots, de bleuets, de reines-marguerite, d'iris et de délicates anémones. La brise qui, chaque soir, nous donne un peu de fraîcheur nous apporte en même temps les émanations parfumées de cet horizon fleuri, et, pendant que nous rêvons aux mystérieuses destinées de ces contrées lointaines, sous le ciel constellé d'étoiles qu'interrogeaient si anxieusement jadis les devins de Chaldée, son souffle nous

surprend délicieusement et nous endort peu à peu de son haleine embaumée.

La première petite ville que nous rencontrons sur notre nouvelle route, le quatrième jour après notre départ de Bâgdad, est la mudirerie de Hit. Après avoir franchi pour y parvenir une singulière chaîne de marbre blanc, haute d'une quarantaine de mètres, large de cinq cents et longue de plusieurs lieues, on arrive dans une sorte de cuvette peu profonde, de deux à trois kilomètres de rayon, qui présente l'aspect de la plus absolue désolation. Le bitume, l'asphalte sourdent de toute part, et les longs ruisseaux qu'ils forment, serpentant paresseusement sur le sable, vont se perdre dans les bas-fonds où ils forment d'horribles lacs noirâtres qui répandent une épouvantable odeur. Pas un brin d'herbe ne pousse dans ce triste lieu, et les rayons du soleil, absorbés, emmagasinés par toutes ces substances, élèvent la température de telle façon que c'est tout juste si l'on peut respirer. Ce n'est là, heureusement, qu'un court passage et à peine en est-on sorti qu'on aperçoit Hit, juchée sur un rocher à pic, au bord de l'Euphrate, entourée d'une forte muraille, et composée de petites maisons en pierres qui, grimpant les unes sur les autres, s'enchevêtrent dans un pittoresque mélange. De merveilleux jardins de palmiers l'entourent et nous fournissent de

charmants ombrages sous lesquels nous installons nos tentes. Sur les deux rives du fleuve, à peu de distance les unes des autres, sont construites de gigantesques norias, destinées en toute saison à puiser l'eau du fleuve et à l'élever suffisamment pour pouvoir la déverser ensuite dans les jardins environnants ou sur les cultures sises à proximité. Leur système, complètement différent de celui que nous avons vu employer sur les bords du Tigre, est d'ailleurs beaucoup plus ingénieux, et, épargnant toute peine à l'habitant, fournit un débit régulier et considérable. Il consiste essentiellement en une énorme roue de bois, atteignant parfois un diamètre de huit à neuf mètres, supportée par deux montants de maçonnerie dont l'un est attenant au rivage et l'autre avancé de trois à quatre mètres dans les eaux du fleuve. Sur le pourtour de la roue sont fortement attachées des centaines de cruches en terre ; légèrement inclinées en dehors et formant godet, elles sont séparées par de petites palettes de bois sur lesquelles agit violemment le courant de l'Euphrate. A peine la roue est-elle désembrayée qu'elle se met à tourner avec rapidité, et, entraînant avec elle les vases pleins d'eau, leur fait déverser leur contenu dans un grand récipient qui communique directement avec les canaux d'irrigation. Souvent les cruches sujettes à se briser sont remplacées par des auges en

bois percées d'un trou latéral, et le débit de ces machines hydrauliques, pourtant bien rudimentaires, est fort considérable. Malheureusement, et quoique leur entretien n'exige qu'une dépense insignifiante, bien peu sont en mesure de servir, et tel est l'état d'abandon et d'incurie dans lequel végète cette région qu'on en aperçoit parfois des centaines dont les ruines se succèdent tristement sur les bords du fleuve.

Les deux jours de route qui suivent nous amènent par Bâgdadié et Hadicé jusqu'au ravissant oasis d'Anah. Adossée à une haute falaise calcaire, la ville de ce nom, ou plutôt la succession de villages ainsi appelés, s'étend sur une longueur de plus de douze kilomètres, à droite de l'Euphrate, au milieu d'une végétation luxuriante; les maisons disparaissent sous les palmiers, les dattiers qui les environnent, mais, à notre grand étonnement, la plupart sont inhabitées, la majeure partie même tombe en ruines et atteste éloquemment la déchéance incessante de ce florissant pays. Au kaïmakann qui vient, aussitôt notre arrivée, nous rendre visite nous demandons la raison de cet abandon ; il ne peut nous en donner d'autre que les pilleries incessantes et les rapines éhontées des tribus arabes qui empêchent les cultivateurs de vaquer en paix à leurs travaux et souvent même détruisent leurs récoltes. Les Schammar ne

sont-ils pas venus, au nombre de sept à huit mille, attaquer la ville il y a une dizaine d'années et prendre dans l'intérieur des logis tout ce qu'ils trouvaient à leur goût ! Il est vraiment honteux que, dans un pays aussi facile à surveiller et à protéger, de pareils faits puissent se produire, et le gouvernement n'a qu'à s'en prendre à lui-même de l'appauvrissement progressif de ces merveilleuses contrées où non seulement il ne fait rien pour aider l'agriculture, mais où il ne peut même pas protéger ceux qui s'y livrent.

Tout en continuant à causer avec le kaïmakann nous remarquons que les eaux du fleuve, quoique dans la meilleure saison de l'année, sont assez peu profondes, et nous lui demandons s'il croit possible d'établir, comme le projet en a été fait ces dernières années, un service régulier de bateaux à vapeur qui remonteraient l'Euphrate de Bassorah à Meskéné et serviraient, tant à répandre dans le pays les marchandises européennes qui y font défaut, qu'à permettre l'exportation à bon compte des céréales qui y sont cultivées. Le fonctionnaire, qui habite la contrée depuis vingt ans, nous répond que ce serait là sans contredit une excellente entreprise, mais que le niveau des eaux tombe si bas pendant l'été et l'automne qu'elles n'ont quelquefois pas plus de trente à trente-cinq centimètres de profondeur. Il serait donc impos-

sible de penser à établir un service régulier et l'on devrait se contenter de faire marcher les navires (analogues à ceux que le général Annenkow a fait construire sur l'Amou-Daria, et qui naviguent par un minimum de cinquante à soixante centimètres) exclusivement du mois de décembre au mois de juin. Ce serait là néanmoins une durée très suffisante pour pouvoir obtenir les résultats cherchés et il faut espérer que le Sultan, dont les revenus en Mésopotamie seraient par ce seul fait considérablement accrus, se décidera à faire exécuter ce projet dû à l'un de nos habiles compatriotes, M. Scheindöerfer, en résidence à Bâgdad depuis de longues années.

Le lundi 30 mars, au moment où nous quittons Anah, nous sommes escortés par des milliers de chèvres que leurs bergers emmènent successivement au pâturage. De chaque demeure sortent cinq, dix, quinze de ces gracieux animaux, au long poil noir et soyeux, qui accourent en bondissant vers leurs jeunes pâtres, à l'appel de leurs chalumeaux, tandis que, portés délicatement sur le bras des femmes ou des enfants, les jeunes agneaux sont réunis à part pour brouter en paix l'herbe touffue qui borde le fleuve.

A peine avons-nous marché pendant quelques heures dans la direction de Salihiyé, que nous nous trouvons entourés par de grandes bandes

d'Arabes qui descendent lentement en suivant les deux rives de l'Euphrate. Précédés par de nombreux cavaliers armés de longues lances, le gros de leur caravane s'avance pêle-mêle : hommes, femmes, vieillards, enfants, marchant mélangés avec leurs animaux domestiques, chevaux, ânes, chameaux, porteurs des tentes et des provisions de la tribu. Les moutons, réunis par troupeaux de quatre à cinq cents, suivent la colonne en s'écartant légèrement de la route pour trouver de quoi subvenir à leur nourriture et c'est non sans peine que nous nous frayons un passage au travers de cette agglomération compacte d'hommes et d'animaux. Quoique inquiets au début de nous trouver de la sorte noyés au milieu de ce torrent de Bédouins qui s'écoule avec régularité et sans interruption pendant toute la matinée, nous nous remettons bien vite de notre premier émoi devant leur accueil aimable, et les nombreux « merhabba » (bénie soit ta journée !), avec lesquels ils nous saluent, nous témoigent leurs intentions pacifiques à notre égard. Nous entrons donc en relations avec eux et nous apprenons non sans surprise qu'ils font partie d'une grande tribu qui, installée depuis quelques années aux environs de Dair-Elzor, commençait à s'y adonner aux travaux de la terre et avait même construit quelques bourgades sur les bords du fleuve. Voyant que

ses administrés paraissaient avoir renoncé à leur vie nomade et croyant pouvoir profiter de ce qu'ils avaient bâti des maisons et ensemencé leurs champs pour augmenter leur sujétion vis-à-vis du gouvernement, le muttesaref avait tout dernièrement imaginé de leur faire supporter les exigences du service militaire. Sitôt que la première nouvelle leur en était parvenue, les cheiks de la tribu avaient protesté et réclamé de la façon la plus énergique en disant qu'il n'y avait aucune raison parce qu'ils s'étaient installés aux environs de la ville pour leur imposer une obligation qu'ils avaient toujours refusé de subir et qu'on voulait leur réserver à eux seuls entre tous les Arabes. Si cependant c'était la loi pour tous ils s'y soumettraient peut-être, mais en tous cas pas avant d'avoir vu arriver les contingents des Anaz et des Schammar, qui devaient aussi bien qu'eux se plier à cette nouvelle exigence (chose qu'ils savaient être parfaitement impossible). Le gouverneur ayant néanmoins maintenu ses prétentions et les ayant menacés d'aller à main armée requérir chez eux les jeunes soldats désignés pour le service, d'un accord unanime, la tribu tout entière décida d'émigrer de suite et, le lendemain même, chacun quittant sa nouvelle demeure, abandonnant ses cultures et emmenant avec soi ses tentes et ses troupeaux, se réunit sur les rives du fleuve

et s'enfonça vers le Sud, recommençant comme jadis les pérégrinations sans fin qui, depuis plus de quatre mille ans, promènent incessamment le Bédouin nomade au travers des déserts de la Syrie, de l'Arabie et de la Mésopotamie.

En arrivant aux environs de Salihiyé nous rencontrons, le long de l'Euphrate, d'innombrables troupeaux de chameaux qui broutent en liberté, se reposant vraisemblablement de quelque longue route et se préparant à de nouvelles excursions. Loin d'être gros, forts, poilus comme ceux du Caucase, de la Perse, de l'Arménie, du Turkestan, ils sont plutôt sveltes, élancés, et, au lieu de posséder sous le cou, sous le ventre et le long des jambes les touffes énormes qui abritent leurs congénères des pays froids contre les intempéries des saisons, ils ne sont couverts que d'une mince toison frisée qui, le plus souvent même, manque sur des espaces considérables et est généralement recouverte par leurs conducteurs d'une épaisse couche de goudron. Ainsi affublés, ces malheureux animaux offrent un aspect repoussant en même temps qu'ils exhalent une odeur fétide, et nous en rencontrons dans cette même journée des milliers errant indolemment et cherchant au milieu des buissons ou dans l'herbe épaisse qui recouvre le sol les fruits ou les plantes préférées.

Les fortes étapes que nous faisons chaque jour

(en marchant en moyenne une dizaine d'heures) nous amènent déjà, le 2 avril, à Meyaddin, petit poste fortifié dont la garde est confiée à des zaptiehs et auprès duquel s'élèvent de superbes ruines d'une ancienne citadelle romaine. Ses murs épais, ses tours crénelées, ses portes, ses poternes, son réduit central, tout est encore étonnamment conservé et se dresse fièrement à cent mètres de hauteur au sommet de la falaise à pic qui domine la rive droite du fleuve. De ce point culminant on jouit d'un panorama superbe et l'on domine à perte de vue les immenses plaines, tout émaillées de fleurs, qui, par delà l'Euphrate, se confondent avec l'horizon. Tout autour de la citadelle, sur le haut plateau, des débris gigantesques, malheureusement effrondrés, s'étendant sur une superficie considérable, attestent l'existence d'une importante cité, qui s'était développée sur la rive droite du fleuve pendant que Circesium florissait à peu près à même hauteur sur la rive opposée.

Pendant toute la journée encore nous marchons sur les hauteurs et, vers les quatre heures du soir, nous apercevons dans le lointain les minarets de Dair-Elzor, petite ville qui est notre étape obligée, à peu près à moitié route de Bâgdad à Alep. D'ailleurs nos chevaux sont exténués par les dernières journées de marche accomplies sous un ciel de feu et il faut à toute force leur accorder au moins

trente-six heures de repos avant de partir pour Meskéné. Nous installons donc notre campement sur les bords du fleuve en dehors de la cité, et, pendant que nos hommes achètent les provisions nécessaires au restant du voyage, nous recevons la visite du muttesaref et de l'ingénieur du gouvernement qui nous emmènent avec eux faire une petite excursion dans le nouveau bazar.

Quoique de création toute récente, il compte déjà un nombre considérable de boutiques et sa position à la croisée des routes d'Alep, de Palmyre, de Damas et de Bâgdad, lui promet un florissant avenir.

Sa fondation ainsi que celle de la ville se rattache à un singulier événement. Il y a une trentaine d'années, Omer-Pacha, envoyé par le Sultan pour exiger les impôts de quelques tribus insoumises les atteignit sur les rives de l'Euphrate, et entra en pourparlers avec leurs chefs. Mais, dès le lendemain de son arrivée, ayant remarqué que les Arabes avaient mélangé des excréments aux provisions qu'ils avaient fournies pour ses troupes et pour lui, il bombarda sans crier gare leurs campements voisins, puis, dans la panique produite, s'empara de toutes leurs tentes et de tous leurs bestiaux ; il livra ensuite à ses soldats les femmes prises pendant le combat, et, bâtissant à la hâte une caserne, y laissa une garnison et y

installa un gouverneur. Les Bédouins, assagis par cette cruelle leçon, ne tinrent cependant pas rigueur à ceux qui la leur avaient donnée et, peu de temps après, quelques trafiquants s'étant installés à proximité des établissements militaires, ils affluèrent en grand nombre vers ce nouveau centre pour y faire leurs achats ou y apporter leurs marchandises. A partir de ce moment, la ville n'a cessé de s'accroître et les tribus nomades limitrophes avaient depuis ces dernières années une tendance marquée à ne plus s'en écarter ; quelques-unes même, comme je l'ai dit plus haut, avaient commencé à construire quelques villages dans les environs et il a fallu qu'une mesure vexatoire, tendant à les contraindre au service militaire, vînt leur faire brusquement reprendre leurs anciennes pérégrinations pour qu'elles ne s'établissent pas d'une manière définitive dans la contrée.

Lorsqu'après avoir parcouru les nouvelles rues de la ville, nous nous apprêtons à rejoindre notre campement, un charivari horrible et des cris discordants attirent notre attention sur un long cortège qui se déroule lentement au sortir d'une maison d'assez belle apparence où demeure le colonel commandant la garnison. Plusieurs musiciens sont en tête, frappant avec force sur de mauvais tambours ou tirant de flûtes en roseaux et de mai-

gres guitares des sons criards et discordants : derrière eux s'avance à cheval un jeune enfant de treize à quatorze ans, entouré par une quantité de personnes gesticulant, criant avec rage, et suivies par de nombreux habitants, l'air réjoui, la figure animée. Après avoir fait quelques tours dans la cité, le cortège rentre dans la même maison d'où il est sorti, et, non seulement pendant le restant de la journée, mais encore durant toute la nuit, nous entendons les rires joyeux, les exclamations d'allégresse, les applaudissements incessants de ceux qui le composent. Ce sont là des fêtes coutumières à ces régions, célébrées par les riches à l'occasion de la circoncision de leurs enfants. Tandis, en effet, que pour les musulmans du peuple cette opération se pratique dès le bas âge et sans aucune ostentation, au contraire, dans les classes aisées, les parents attendent que leurs garçons aient au moins une douzaine d'années et tâchent, suivant leurs ressources, de donner le plus d'éclat possible à la cérémonie. Pendant deux, trois jours, les membres de la famille se réunissent, les hommes comme d'habitude séparés des femmes ; puis on fait venir des danseurs, des chanteurs, et, durant tout ce temps, on boit, on mange, tâchant autant que possible d'exciter le jeune mahométan, en lui faisant comprendre toute la joie que ressentiront ceux qui le connaissent à le savoir bien-

tôt parfait sectateur du Prophète. Quand il paraît suffisamment exalté (ou plutôt abruti) par toutes ces réjouissances, on fait venir le barbier qui, d'un seul coup de rasoir, pratique l'incision réglementaire, et (*horrendum dictu !*) applique sur la plaie pour la cautériser un mélange de poivre et d'oignons pilés dans du vinaigre ! Aussitôt on hisse le jeune enfant à cheval et, après une courte promenade, on le ramène chez lui, où il essaie de se reposer le mieux possible de ses fatigues et de ses souffrances, pendant que le restant des siens célèbre encore durant une journée ou deux son courage et ses futures vertus, tout en mangeant, buvant, criant et sautant comme les jours précédents.

Au moment où nous atteignons nos tentes, au retour de notre promenade, nous nous sentons tout à coup envahis par une immense lassitude, la chaleur est accablante (+46°), l'air brûlant et irrespirable : le ciel nous apparaît chargé de lourds nuages jaune rougeâtre qui accourent avec rapidité et bientôt le puissant simoun nous environne de toute part, nous étouffant de son souffle embrasé et nous recouvrant en quelques instants d'une impalpable poussière qui pénètre partout et s'infiltre par le moindre interstice.

Heureusement la tempête s'apaise au lever du jour aussi brusquement qu'elle est arrivée la veille,

et, sortant sans transition de cet état de malaise et d'impuissance que produit le vent du désert, nous nous levons tout ragaillardis par un temps splendide et nous nous mettons bientôt en marche en remontant la rive droite de l'Euphrate pour nous diriger sur Meskéné et Alep.

CHAPITRE XV

SOMMAIRE. — Le cours de l'Euphrate. — Importance de sa vallée. — Les Arabes Anaz. — Leurs campements et leurs troupeaux. — Leurs cultures. — Les sauterelles — Meskéné. — Expédition contre les Schammar et les Hamawan. — Arrivée à Alep. — La ville. — La citadelle. — Les jardins. — Le ramadan. — Les écoles catholiques. — Déchéance de notre commerce en Syrie — Remèdes à y apporter. — Les banques agricoles.

Le pays que nous traversons après Dair est en tout point semblable à celui que nous venons de parcourir depuis Bâgdad, c'est toujours une immense plaine soulevée de loin en loin par de légères ondulations et recouverte sur le bord même du fleuve de quelques cultures et d'une épaisse végétation. L'Euphrate, dont le cours est fréquemment divisé par de petites îles, revêtues de buissons épais, y circule en faisant d'innombrables détours et ses eaux boueuses, poussées par leur impétueux courant, viennent avec un sourd grondement se heurter contre les rives verticales, hautes généralement de trois à quatre mètres, qui les contiennent avec peine. Elles les désagrègent et les sapent sans relâche, aussi est-il

fort dangereux de s'en approcher de trop près sans avoir eu soin de s'assurer au préalable de leur solidité, car à chaque instant on voit d'énormes blocs de terre, représentant parfois plusieurs centaines de mètres cubes, qui s'effondrent dans les flots avec fracas, augmentant perpétuellement de la sorte l'étonnante quantité de limon que charrie le fleuve. On comprend alors facilement que les alluvions si considérables du Tigre, jointes à celles non moins importantes de l'Euphrate, parviennent chaque année à gagner sur la mer un espace considérable et qu'elles aient pu, en remontant jusqu'aux âges préhistoriques, former la plus grande partie du sol merveilleux de la Mésopotamie (1). Il en résulte de plus des changements incessants du lit du fleuve (quoique la direction générale soit toujours restée constante) et les débris de quelques ponts romains ou arabes, éloignés souvent des rives actuelles de plusieurs kilomètres, le prouvent abondamment.

Ce ne sont pas d'ailleurs les seuls vestiges qu'on

(1) (D'après Loftus et Rawlison les deux fleuves ne se sont rejoints que depuis un nombre restreint d'années. Auparavant ils apportaient séparément leurs eaux au golfe Persique sur lequel leurs déjections gagnaient annuellement une cinquantaine de mètres (un mille anglais par trente ans) et qu'ils ont repoussé de la sorte jusqu'à sa place actuelle. Loftus estime que maintenant l'avancement des terres n'est plus chaque année que d'une vingtaine de mètres (environ un mille anglais par soixante-dix ans).

rencontre dans la région; les ruines y sont au contraire fort nombreuses : d'anciens châteaux, des citadelles démantelées, des restes imposants de forteresse s'aperçoivent fréquemment sur les points culminants. Malheureusement, à de très rares exceptions près, on ignore leur nom et leur histoire, et comme s'il était écrit que toutes les constructions militaires doivent rapidement disparaître dans ces contrées, les postes fortifiés, bâtis par les Turcs pour assurer la sécurité du pays et dans lesquels résident quelques zaptiehs, sont eux-mêmes presque en aussi mauvais état que leurs devanciers. De tout temps cependant la possession indiscutée de la vallée de l'Euphrate a eu la plus grande valeur militaire. Coupant en deux parties à peu près égales le désert de Syrie et menant directement d'Antioche et d'Alep à Babylone et Bâgdad, elle permet seule à une armée venant du Nord ou de l'Ouest de s'engager sans péril en Mésopotamie. Partout ailleurs, l'eau, les vivres font défaut et il faut remonter jusqu'à la dix-neuvième dynastie des souverains de l'Égypte, jusqu'à Thoutmos Ier, Thoutmos III et Amenhoptou III pour trouver les premiers conquérants connus qui se soient servis de cette voie naturelle d'invasion. Ils avaient alors à combattre pour l'atteindre des ennemis redoutables : les Khiti, montagnards indomptés, dont le royaume, fermant le Nord de

la Syrie, ouvrait en même temps la Mésopotamie, et ils ne purent entamer sérieusement la lutte avec l'Assyrie qu'ils voulaient réduire qu'après s'être rendus maîtres de leur capitale Gargamish, située à une vingtaine de lieues de l'emplacement actuel de Meskéné et qui commandait le passage du fleuve. L'histoire mentionne assez de combats autour de cette place qui eut elle-même à supporter assez de sièges et d'attaques réitérées pour prouver que, même dès la plus haute antiquité, les différents empires qui se sont succédé dans ces régions tenaient essentiellement à maintenir toujours à leur disposition la voie naturelle créée par le fleuve. Aussi ne pouvons-nous nous empêcher de rester étonnés que le gouvernement ottoman, dans un pays aussi peu sûr que le désert de Syrie, au milieu de tribus arabes à peine assujetties, ne prenne pas plus de précautions pour s'en assurer toujours la libre possession et ne fasse pas au moins entretenir en bon état les nombreux postes fortifiés, construits jadis dans ce but.

Les territoires que nous parcourons en remontant la rive droite de l'Euphrate sont habités par les Arabes Anaz, ennemis mortels des Schammar dont nous avons précédemment traversé le pays en descendant le Tigre. Ces deux grandes tribus, perpétuellement en guerre, occupent presque toute la haute Mésopotamie et y empêchent par leurs

déprédations continuelles la moindre tentative de colonisation. Les Schammar sont plus nombreux, mais les Anaz plus riches sont mieux armés, et, depuis des siècles, cette rivalité persiste, se traduisant constamment par de grandes razzias exécutées tantôt chez les uns, tantôt chez les autres et qui amènent toute une longue série de représailles. Pour le moment, grâce à une expédition que le gouvernement envoie contre les Schammar, nous n'avons pas à craindre d'attaque de la part de ces derniers et ne pouvons que nous louer de l'excellent accueil que nous font les Anaz dans tous ceux de leurs campements que nous traversons. Paisiblement assis à l'ombre de leurs grandes tentes de couleur brune ou marron foncé, ils nous saluent amicalement au passage et nous offrent du lait de brebis ou du yougourt (caillé) pour étancher notre soif. Leurs femmes, les joues et les lèvres peintes en bleu, nous l'apportent dans des grandes écuelles de bois ou dans des pots de terre, et, environnées d'une nuée d'enfants, nous regardent avec curiosité.

Rien de plus rudimentaire que leurs demeures. Trois ou quatre poteaux élevés, solidement enfoncés en terre, en forment toute la charpente ; ils sont reliés en outre par une forte corde qui sert à les maintenir dans la même direction, tout en supportant en haut les feutres épais qui com-

posent le toit. D'autres cordes, soulevant les parois, les maintiennent à la hauteur voulue et sont fixées dans le sol à une grande distance (dix, quinze mètres parfois) afin de maintenir plus solidement l'édifice contre les puissantes rafales du vent du Sud. L'ensemble forme un grand rectangle d'une longueur variant de six à vingt mètres sur une largeur de trois à quatre, et l'une des parois, celle qui se trouve du côté opposé au soleil, est le plus souvent relevée afin de permettre à la brise de venir rafraîchir l'intérieur. C'est là que les Arabes couchent pêle-mêle sur des peaux ou des tapis, les différents ménages, quand ils n'ont pas chacun leur tente, se contentant d'établir une mince séparation au moyen d'un feutre flottant.

A côté des tentes habitées par la tribu et qui sont généralement disposées par lignes parallèles, chaque famille occupant la même rangée, se dressent de légers abris construits d'une manière identique et où sont parquées les brebis ou les vaches. Quant aux chevaux ou aux chameaux, ils sont aux environs du campement sous la garde de quelques Bédouins, soigneusement dissimulés dans un bon pâturage d'où on ne les ramène qu'en cas d'alerte ou lorsque la tribu se déplace. Rien n'est gai comme de voir revenir le soir cette quantité d'animaux regagnant joyeusement leur logis familier. Au premier appel de leur maître. les che-

vaux se précipitent au galop, manifestant leur joie par une foule de sauts désordonnés, et, à peine sont-ils arrivés, qu'ils sont l'objet de mille caresses de la part des femmes et des enfants qui les entourent et les soignent avec amour. La famille entière se met ensuite à traire les vaches ou les brebis et conserve précieusement leur lait pour en faire du caillé ou de longs fromages qui sont, avec de l'ail et quelques oignons, la base essentielle de l'alimentation générale. Il est d'ailleurs vraiment impossible d'imaginer un plus beau pays d'élevage ; l'herbe y monte jusqu'au ventre de nos chevaux auxquels nos conducteurs ne donnent plus le soir à l'arrivée qu'une petite quantité d'orge, la nourriture qu'ils prennent sur le sol pendant la nuit suffisant amplement à les rassasier et à leur donner la force nécessaire pour continuer la route.

De temps à autre, nous rencontrons de hautes branches d'arbres desséchées, plantées verticalement en terre et symétriquement espacées ; ce sont des repères ainsi placés par les Arabes pour leur permettre de reconnaître exactement, au milieu de la florissante végétation qui recouvre la vallée, les champs qu'ils ont ensemencés quelques mois auparavant. En effet, aussitôt après les semailles, ils quittent le terrain qu'ils ont cultivé pour redescendre vers le Sud, puis, au printemps, quel-

que temps avant la moisson, ils retournent sur leur premier emplacement et reconnaissent de suite aux indices qu'ils y ont laissés les parties labourées par eux à leur précédent passage ; ils les surveillent avec soin et les récoltent au moment voulu. Il est vrai de dire que malheureusement leur culture se réduit à bien peu de chose, et, dans ce pays merveilleux, qui devrait être le grenier de l'Asie, qui, dans l'antiquité, déversait le trop-plein de ses céréales sur le monde entier (1), n'apparaissent plus que de loin en loin quelques champs isolés d'orge ou de froment, tout juste suffisants à la consommation des tribus nomades.

Dès le premier jour de notre départ de Dair et jusqu'à notre arrivée à Meskéné, nous traversons chaque jour d'immenses bandes de sauterelles. Tantôt, à peine écloses, elles sont répandues par milliards sur la surface du sol, se chauffant au soleil, et ne se dérangent qu'à peine au passage de notre caravane, tantôt, déjà plus grandes, mais ne volant pas encore, elles commencent leurs affreux ravages et laissent de terribles marques de leur appétit féroce. Au milieu de la splendide végétation de la vallée on aperçoit souvent de longues traînées dé-

(1) « Le sol est si favorable aux céréales, disait Hérodote en « parlant de la Mésopotamie, qu'elles y rendent habituellement « deux cents pour un et dans les terres d'une qualité exceptionnelle trois cents. Les feuilles du blé et de l'orge y sont « larges de quatre doigts. »

sertes, s'étendant sur plusieurs lieues et larges de quelques centaines de mètres, où les tiges des plantes se dressent tristement, dépouillées de leurs feuilles, de leurs fleurs et de leur écorce : seule la partie ligneuse encore trop dure pour leurs jeunes mandibules a été respectée et cela fait un pénible contraste de voir parmi la verdure éclatante ces vastes surfaces blanches absolument dénudées. Parfois nous rencontrons ces insectes dévorants en train de continuer leur œuvre de dévastation et le bruit de leurs mâchoires en travail s'entend fort bien quand on traverse les parties du terrain sur laquelle ils opèrent. Variables comme épaisseur mais généralement recouvrant déjà la terre, malgré leur jeune âge, sur une hauteur de cinq à six centimètres, ils marchent continuellement, se précipitant par centaines, par milliers sur chaque brin d'herbe, sur chaque arbuste qu'ils rencontrent et le dépouillant instantanément de ses feuilles et de son écorce. Nous sommes fréquemment obligés de reculer notre campement pour ne pas l'établir au milieu d'eux ou dans leur direction et nous constatons plusieurs fois, grâce à cette proximité, une singulière particularité qui doit contribuer pour beaucoup à modérer en Mésopotamie leur effrayante extension. Attirées ou par l'humidité ou par quelque secret instinct qui les pousse à leur perte, des bandes entières de

sauterelles se dirigent droit sur l'Euphrate, laissant en arrière un sillon désolé qui marque d'une indiscutable manière la trace de leur passage. Puis, arrivées au bord de la rive élevée, poussées sans cesse par les milliards qui les suivent et ne leur laissent pas un moment d'arrêt, procédant d'ailleurs le plus souvent par bonds qui ne leur permettent pas d'apercevoir exactement leur point de chute, elles se précipitent dans le fleuve, qui, par moments, en reçoit une telle quantité qu'elles forment un large ruban noirâtre dont on aperçoit longtemps les mille sinuosités au milieu des remous avant qu'elles ne disparaissent englouties dans les flots.

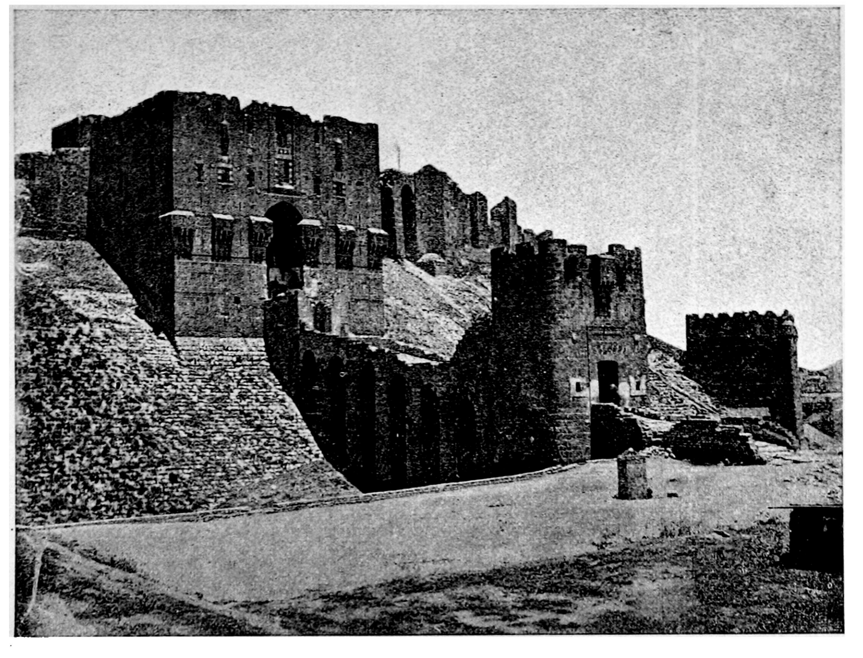
Le sixième jour après notre départ de Dair, le 10 avril, grâce aux fortes étapes que nous avons faites et à l'excellente qualité de nos chevaux, qui, à quelques blessures près, ont parfaitement résisté, nous arrivons à hauteur de Meskéné et y faisons dresser nos tentes. La caserne et les quelques demeures d'officiers ou de trafiquants qui composent toute l'agglomération ainsi dénommée sont en grande agitation ; de nombreux chameaux, des troupeaux de mulets passent et repassent sans cesse, les soldats courent en tous sens et nous apprenons que le premier bataillon du 47e régiment d'infanterie, arrivé d'Alep quelques heures avant nous, doit partir le lendemain pour

se joindre à l'expédition dirigée actuellement contre les Schammar et les Hamawan réunis. Nous ne sommes pas fâchés d'apprendre que ces derniers, dont nous n'avons pas oublié le guet-apens qu'ils nous ont tendu à notre descente du Tigre, vont avoir à se défendre contre les troupes du Sultan, d'autant qu'on nous affirme que l'ordre est venu de Stamboul d'en finir tout de bon cette fois avec eux. Cinq mille hommes, commandés par le nouveau muchir du VIe corps et composés en majeure partie des trois bataillons d'infanterie montée, casernés à Alep, Damas et Bâgdad, vont tâcher de les cerner et de les détruire, après avoir infligé quelque sévère châtiment aux Schammar qui les ont aidés dans leur révolte et viennent de concert avec eux de massacrer les postes de cavalerie placés sur la rive gauche du Tigre pour leur en interdire l'accès. Nous souhaitons de bon cœur la meilleure réussite possible à l'expédition, et, comme nous ne sommes plus qu'à deux journées d'Alep et qu'avec un officier et trois zaptiehs nous nous considérons comme parfaitement en sûreté dans cette partie du pays, nous donnons même avec joie à nos soldats d'escorte la permission de se joindre à leurs camarades pour grossir l'effectif du corps qui va châtier ces insolents bandits.

De Meskéné à Alep le chemin, quittant brusque-

ment l'Euphrate, se dirige à l'Ouest par Djefré, Sifré et Nirab, au travers d'un pays très mamelonné et longe pendant quelque temps le grand lac salé d'Es-Sabakha. De nombreux champs cultivés le bordent presque sans interruption, quoique les récoltes s'y annoncent beaucoup moins belles que dans la vallée du fleuve, et les bourgades, avec leurs maisons en terre qui consistent essentiellement en cinq ou six dômes rejoints à deux mètres au-dessus du sol par un mur de briques séchées au soleil, ressemblent étonnamment de loin à quelque village de castors abandonné sur le lit desséché d'un étang. Le 13, vers midi, nous apercevons enfin, se dressant à l'horizon la sombre silhouette de la citadelle d'Alep, et, une heure plus tard, après avoir traversé de florissantes mais tristes plantations d'oliviers et de noyers, nous entrons dans la ville et trouvons une excellente installation dans une sorte d'hôtel à l'européenne tenu par un ancien drogman du consulat de France.

Alep, l'ancienne Khalopou des Khiti, qui avait déjà, quoique éclipsée par sa voisine Gargamish, une grande réputation à l'époque des Pharaons conquérants qui l'assaillirent avec leurs lourds bataillons, est toujours restée depuis ces temps reculés et malgré les guerres terribles qu'elle eut à traverser, malgré les sièges innombrables qu'elle



Phot. par l'Auteur.

ALEP. ENTRÉE DE L'ANCIENNE CITADELLE

soutint, une des cités les plus importantes de cette partie de l'Asie. Sa position exceptionnelle à peu de distance de la mer (trois jours de voiture) et sa proximité de l'Euphrate en ont toujours fait l'entrepôt naturel de tous les produits des régions avoisinantes, et, alors surtout que le désert était si difficile à traverser et qu'il n'existait pas de moyens certains de locomotion entre Damas et Beyrouth, elle accaparait la majeure partie des marchandises exportées de la Mésopotamie et du Sud de la Perse. Maintenant au contraire son commerce baisse de jour en jour davantage et la construction projetée d'une voie ferrée allant de Khabousi (ruines de Séleucie) par Antaki (Antioche) sur Alep et Meskéné et s'y reliant avec un service de bateaux à vapeur desservant toute la vallée de l'Euphrate, pourrait seule peut-être arrêter le courant qui de plus en plus entraîne les caravanes de Bâgdad vers Damas, où une excellente route les mène directement à la mer (1). Néanmoins, et malgré que les habitants se plaignent de voir d'une manière très sensible diminuer l'importance des affaires traitées dans leur

(1) Il est question de remplacer prochainement cette route (exploitée par une compagnie française) par un chemin de fer qui augmenterait encore considérablement le trafic et porterait un nouveau coup à l'ancienne prépondérance commerciale d'Alep.

cité, Alep reste encore une belle et grande ville de cent vingt mille âmes.

Bâtie au fond de la vallée qu'arrose la rivière qui porte son nom, elle présente un aspect plus propre, plus confortable que la plupart des grandes villes de l'Orient. Ses rues, bien pavées avec de grandes dalles de pierre blanche, sont bordées de grandes et hautes maisons, qui, contrairement aux usages musulmans, possèdent de nombreuses fenêtres et de gracieux pavillons avançant leurs délicats moucharabiés en dehors des bâtiments. Quant à ses bazars, ils occupent une superficie très considérable et contiennent pour la plupart une grande quantité de marchandises européennes.

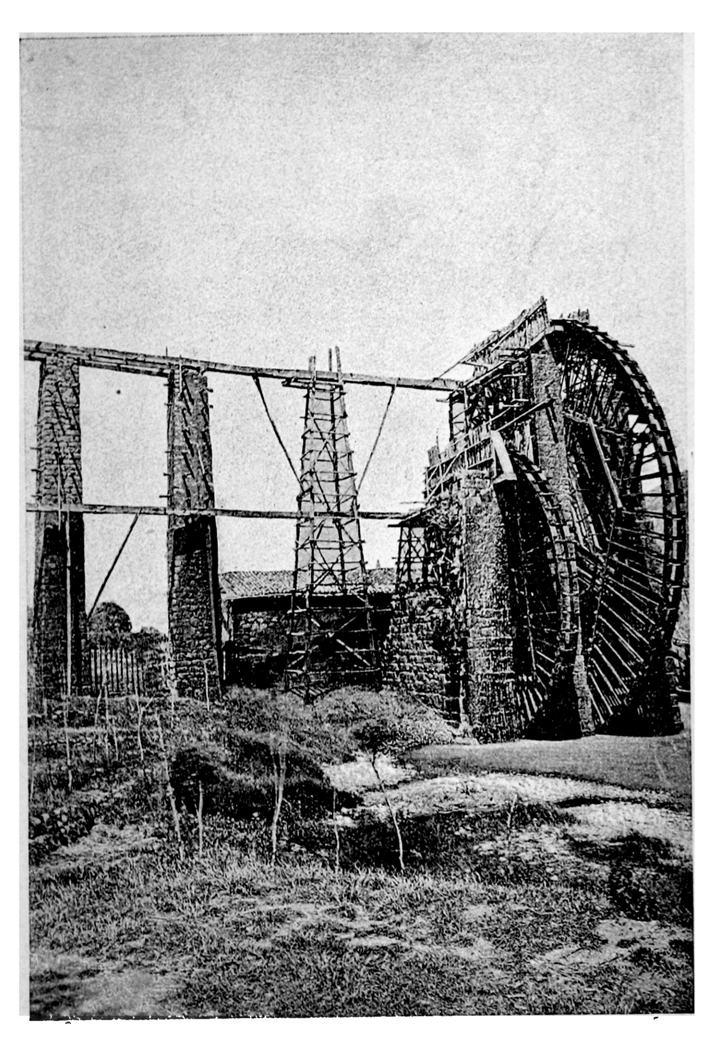
Au centre même de la cité, sur un vaste terre-plein artificiel élevé d'une quarantaine de mètres et complètement revêtu de pierres pour en empêcher l'escalade, se dresse l'ancienne citadelle. Un immense donjon carré, relié au sol naturel par un étroit escalier entrecoupé de nombreux ponts-levis, en défend l'unique entrée et présente encore un aspect imposant. Plusieurs fois jadis les croisés s'y sont vainement heurtés, mais seul il reste maintenant debout des anciennes constructions qui couvraient le terre-plein, et les quelques canons hors de service qui garnissent encore les remparts ne servent plus qu'à indiquer à la population l'heure exacte où commence et se

termine chaque jour le jeûne du ramadan. Non loin de là s'élève le quartier neuf de l'Azizié où les grands commerçants grecs et arméniens se sont fait construire ces dernières années de ravissantes demeures à proximité des délicieux jardins qui entourent la ville. En effet, tout le long de la rivière d'Alep et sur une largeur qui varie de douze à quinze cents mètres, s'étend une suite ininterrompue de vergers, de vignobles, entremêlés de peupliers, de saules, de platanes, perpétuellement arrosés par une foule de norias que quatre à cinq chevaux parfois suffisent à peine à mettre en mouvement. Sous le ciel torride et grâce à la perpétuelle humidité qu'entretiennent des canaux et des ruisselets habilement ménagés en tous sens, les arbres et les plantes y poussent à vue d'œil et c'est une coutume chez les habitants, lorsqu'ils ne s'arrêtent pas dans les cimetières qui bordent la cité pour y faire leur kief accoutumé, de pousser leur promenade jusqu'à ces charmants ombrages sous lesquels ils se reposent et bavardent la journée entière.

C'est là aussi que l'on envoie au vert les chevaux fatigués par une longue course et, chaque jour, nous allons examiner les nôtres que nous avons fait mettre au piquet dans un pré dont, pour la circonstance, nous avons acheté la récolte. Tout en prenant de nombreuses tasses de café brûlant

et en fumant, paresseusement allongés à l'ombre des grands arbres qui bordent la rivière, nous faisons discuter devant nous par nos guides avec les maquignons de la ville le prix pour lequel nous voulons nous en défaire, et nous finissons, comme on nous l'avait prédit à Bâgdad, par les vendre, malgré leurs fatigues et leurs blessures, le même prix qu'ils nous ont coûté. Sauf leur nourriture, nous sommes donc venus gratuitement en vingt jours de route jusqu'à Alep et nous sommes enchantés d'avoir employé ce procédé bien plus avantageux au point de vue de la qualité des montures. En outre, rien n'est amusant comme la conclusion d'une affaire avec ces marchands de chevaux qui prennent à chaque instant Dieu à témoin de la véracité de leurs assertions tout en affirmant les choses les plus invraisemblables, qui, au début, nous offrent à peine la dixième partie de la vraie valeur de nos bêtes, puis se disputent entre eux, se chamaillent avec leurs gens, se lèvent, s'assoient, partent, reviennent, s'accablent d'invectives pour s'embrasser quelques instants après avec effusion, et finalement nous prennent nos chevaux au prix que nous en demandons, tout en faisant encore une excellente opération.

Nous sommes à Alep au milieu du ramadan; aussi les jardins et les cimetières sont-ils encombrés d'une foule d'oisifs qui, sous prétexte que,



Phot. par l'Auteur.

NORIA AUX ENVIRONS D'ALEP

ne pouvant manger pendant la journée, ils ne peuvent non plus travailler, sortent de la ville et vont batifoler aux environs. Le soir, tout le monde rentre dans la cité pour y faire bombance et se promener dans les bazars illuminés. Toutes les mosquées, tous les minarets sont ornés de lampions qui mettent partout un air de fête, et nous passons de délicieux instants, étendus sur les terrasses de l'hôtel, à contempler, par des nuits splendides, le panorama de la ville embrasée de ces mille feux. Tandis que, dans le lointain, nous percevons les joyeuses clameurs de la foule qui se presse dans les marchés pour y acheter sa nourriture, ainsi que les cris de fête des enfants qui se poursuivent dans les rues, du haut de chaque minaret, se répondant l'un à l'autre et dominant de leur chant mélodieux les bruits de la cité, les muezzins glorifient le Très-Haut. Plus tard, lorsque la majeure partie de la population a regagné ses demeures et que tout est rentré dans le calme, nous n'entendons plus que leurs cantiques d'allégresse et d'amour, et le concert de leurs louanges, s'élevant seul au milieu du silence, semble la voix même de la ville bénissant le Seigneur.

Profitant de ce que nous pouvons passer à Alep une huitaine de jours, nous y errons en tous sens, nous amusant à parcourir les divers quartiers afin d'en observer la différente physionomie. En

effet les chrétiens et les juifs, au nombre de quinze mille et de cinq mille, se sont réunis autant que possible aux environs les uns des autres, formant des groupes distincts au milieu de la cité et l'on reconnaît facilement leurs demeures de celles des Musulmans. Les femmes y circulent sans voiles, ainsi même que dans la rue, et le voyageur ne peut s'en plaindre car, principalement dans le quartier juif, il est difficile de faire quelques pas sans rencontrer de merveilleux types de jeunes filles d'une éclatante beauté.

Ces promenades dans la ville nous amènent successivement à visiter les établissements religieux et d'instruction qui abondent à Alep, entre autres : la florissante mission des Jésuites, les deux importants couvents des Marianites et des Dames de Sion, enfin le superbe « collegio di Terra Santa » dirigé par les Franciscains et où plus de quatre cents élèves reçoivent une instruction complète. Malheureusement, les religieux italiens dont se compose le corps enseignant de ce collège aiment, et cela peut se comprendre, leur pays encore mieux que le nôtre, et les jeunes Syriens qui sortent de chez eux savent bien plus souvent l'italien que le français, ce qui est anormal au premier chef puisque nous donnons chaque année une grosse subvention à cet établissement.

Ici vient se poser de nouveau la question des

écoles d'Orient dont on ne veut pas suffisamment en France comprendre l'importance commerciale et voici l'impression unanime des gens compétents que, dans tout le cours de mon voyage, j'ai pu interroger sur ce sujet. Il est un fait indiscutable, c'est que depuis une vingtaine d'années notre influence diminue en Turquie d'Asie et nos marchandises y trouvent un écoulement de jour en jour plus difficile. On peut en donner deux raisons principales : la première est le manque absolu d'efforts tentés par nos nationaux pour conserver les excellents débouchés qu'ils avaient su s'y créer autrefois. Tandis que les négociants italiens, anglais, allemands envoient en permamanence sur la côte de Syrie, et même assez avant dans l'intérieur, de nombreux représentants qui parviennent à tirer de sa nonchalance l'Oriental flegmatique et à lui faire acheter ce qu'il désire au fond, mais ce qu'il ne se donnera jamais la peine de demander ou d'aller chercher, nos commerçants attendent paisiblement chez eux qu'on vienne les prier de bien vouloir vendre leurs produits et se voient distancés de la sorte sur les marchés où seuls auparavant ils régnaient en maîtres incontestés. De plus, nos industriels (et de cela on ne peut leur faire un reproche), fabriquent généralement des marchandises de qualité très supérieure, mais partant d'un prix élevé.

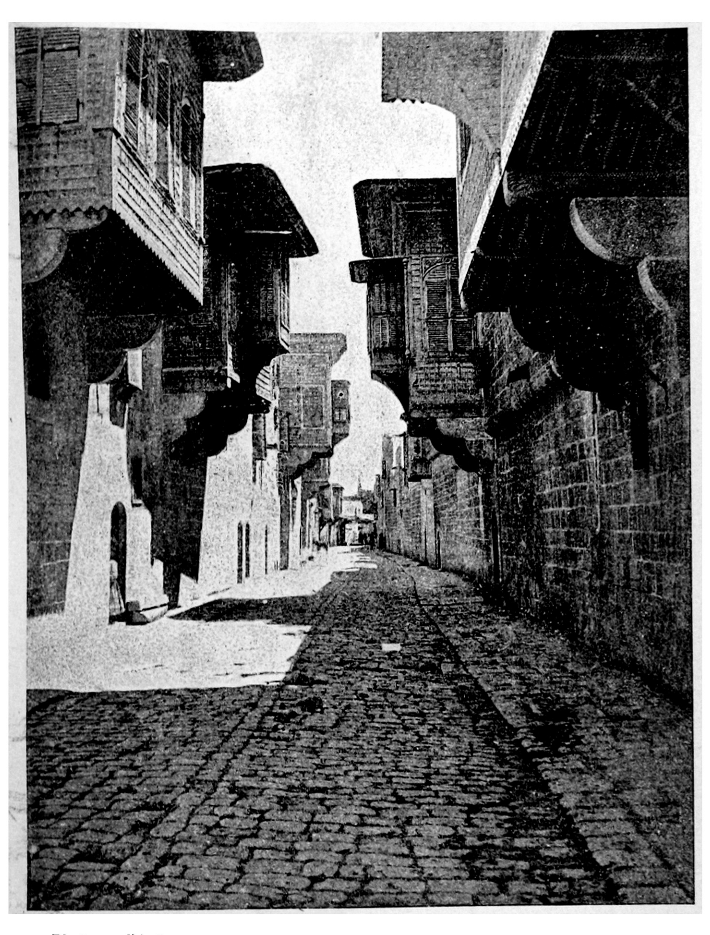
Or, séduits par des apparences trompeuses, alléchés par de flamboyantes étiquettes (rédigées bien entendu dans notre langue et réalisant la plus honteuse contrefaçon), les Orientaux, qu'attire avant tout le bon marché, se laissent convaincre par les agents qui colportent ces denrées, et, incapables de distinguer à priori, achètent sous une apparence française une horrible camelotte qui les dégoûte peu à peu des produits similaires portant les mêmes marques et venant authentiquement de chez nous. On ne saurait se faire une idée, sans l'avoir expérimenté soi-même, de ce qu'on vend en Turquie d'Asie comme vins, draps, toiles, parfumerie française, etc., et les naturels ne pouvant par la faute de nos commerçants faire la comparaison qui serait toute à notre avantage, ne voyant d'ailleurs poursuivre par les juridictions consulaires aucune contrefaçon, abandonnent peu à peu jusqu'à nos marques pour se fournir de marchandises étrangères.

La deuxième raison, celle-là bien plus sérieuse encore, est l'immense influence qu'ont prise depuis quelques années les écoles subventionnées par d'autres nations. En effet, quoique placés sous notre haut patronage, puisque nous sommes chargés du protectorat suprême de toutes les missions d'Orient, il n'en est pas moins vrai que les moines étrangers travaillent exclusivement (question de

religion à part, bien entendu) pour leur pays et ouvrent de la sorte chaque jour de nouveaux débouchés à leurs compatriotes. Ils sont directement soutenus en cela par leurs gouvernements qui ont eu soin d'augmenter d'une façon considérable les subsides qu'ils leur fournissaient auparavant, estimant, et à juste titre, que non seulement ils se créeraient ainsi le meilleur moyen d'action et la plus grande influence dans ces régions éloignées, mais encore que l'argent de ces allocations leur rentrerait bien vite par suite de la grande extension qu'il donnerait au commerce de leurs nationaux. L'Oriental, en effet, raisonne fort peu ; c'est un être tout d'instinct et d'habitudes acquises ; or les milliers de jeunes gens qui fréquentent les écoles chrétiennes représentent justement la plus grande partie des futurs commerçants de leur pays et ils apprennent de leurs maîtres non pas seulement à aimer et à respecter la nation étrangère qui leur donne gratuitement ou à peu de frais une instruction qui les aidera plus tard à réussir dans leurs affaires, mais encore, et surtout, à parler et à écrire une langue qui doit leur permettre de correspondre avec les négociants de cette terre lointaine. Il leur semble ensuite tout naturel, au sortir de l'école, d'entrer en relations avec un peuple dont ils connaissent le langage et ils n'ont pas même idée le plus souvent qu'ils pourraient s'adresser à d'autres.

Voilà surtout en quoi la propagation des idiomes a une grande importance, et c'est ce que l'Italie, entre autres, a si bien compris, en portant brusquement ses allocations pour les écoles au chiffre de quinze cent mille francs, supérieur de plus du double à celui que nous fournissons annuellement. Il ne faut pas oublier en outre que les habitants de ces contrées sont essentiellement religieux, que les principes qu'on leur a inculqués dans leur jeunesse les guident généralement toute leur vie, et que, dans leur méfiance instinctive, ils aimeront toujours mieux s'adresser à des prêtres dont ils connaissent le désintéressement et dont la vie tout entière est pour eux un perpétuel sujet d'édification qu'à n'importe quel autre intermédiaire.

En résumé, nous souhaitons vivement pour que notre pays reprenne bientôt en Syrie, et en général dans toute la Turquie d'Asie, la position prédominante et quasi-exclusive des autres nations qu'il y a possédée si longtemps : 1° que nos commerçants se donnent comme leurs rivaux étrangers la peine de faire connaître sur place leurs produits soit par des expositions flottantes ou des échantillons, soit par des représentants ; 2° qu'on majore considérablement les subsides donnés aux écoles afin que notre corps enseignant, augmentant le nombre de ses élèves, puisse développer parmi eux



Phot. par l'Auteur.

ALEP. UNE RUE DE LA VILLE HAUTE

l'affection de notre patrie et puisse les inciter, en leur apprenant notre langue, à n'avoir plus de rapports qu'avec nous ; 3° que les religieux employés dans les écoles subventionnées soient au moins en grande majorité français, à l'exclusion principalement des moines italiens dont la plupart sont animés envers nous de sentiments rien moins que fraternels.

Avant de quitter Alep, nous avons le plaisir de faire la connaissance d'un jeune Turc employé à la direction de l'agriculture et envoyé en mission dans le Nord de la Syrie. Il est venu inspecter le fonctionnement des nouvelles banques agricoles et en paraît enchanté. Le principe en est assez ingénieux et part d'un excellent sentiment, mais je doute fort, étant donnée la profonde immoralité de la plupart des fonctionnaires, qu'il puisse amener de sérieux résultats. Grâce à un prélèvement de 1 p. 100 sur l'impôt foncier dans chacun des vilayets où l'on essaye cette nouvelle méthode, et grâce à une retenue de onze et demi pour cent sur la partie des revenus bruts de la terre versés au trésor, le gouvernement se constitue un fonds de réserve qui lui permet d'avancer aux cultivateurs dans l'embarras, au taux de six pour 100, l'argent dont ils peuvent avoir besoin pour leurs semailles ou l'achat de leurs instruments.

Il est bon de ne pas oublier, pour comprendre

l'utilité de cette mesure, que le taux légal des emprunts en Turquie peut monter jusqu'à vingt-quatre pour cent; c'est donc là une heureuse pensée du gouvernement de fournir ainsi à la population agricole les petites sommes qui peuvent lui être nécessaires, en l'empêchant de la sorte de s'adresser aux usuriers qui la volent et la dépouillent honteusement. Malheureusement il faudrait, pour que cette caisse pût fonctionner équitablement, un sentiment d'honnêteté qui fait le plus généralement défaut aux employés de l'État turc et je crains bien qu'à son prochain voyage l'aimable inspecteur ne se trouve déjà considérablement désillusionné.

CHAPITRE XVI

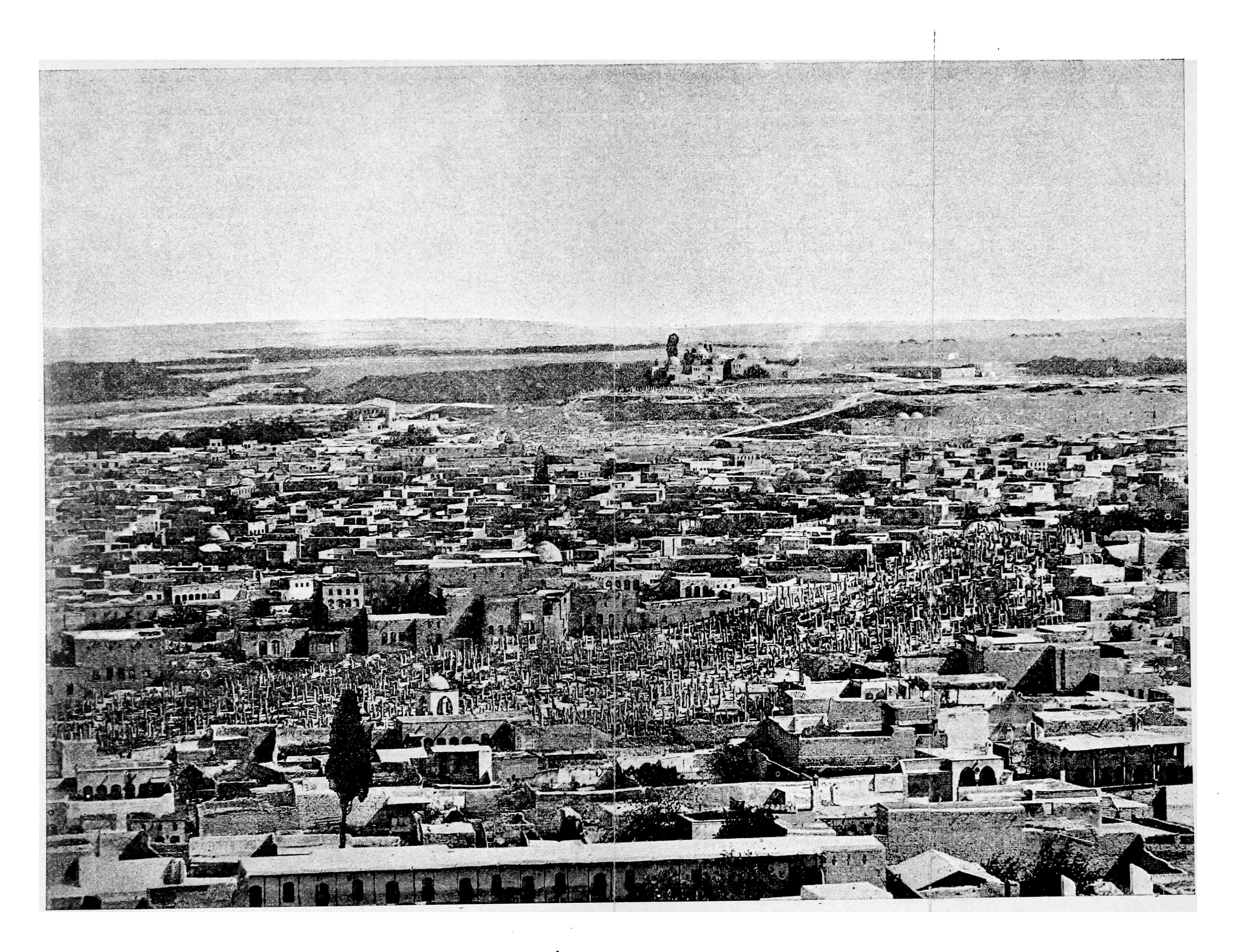
SOMMAIRE. — Route d'Alexandrette. — Aspect de la contrée. — Le col de Beylan. — L'Iraouaddy. — Mersina. — Le commerce de la côte. — Les missionnaires italiens. — Smyrne. — Stamboul. — Considérations générales.

Le navire des Messageries maritimes qui doit nous ramener à Constantinople fait escale à Alexandrette le 24 avril. Nous quittons donc Alep en voiture le 21, une route passable conduisant jusqu'à la mer, et nous jetons un dernier coup d'œil sur l'antique cité qui nous apparaît, toute dorée par les rayons du soleil levant, entourée d'une fraîche ceinture de jardins et de grands arbres, dominée par les deux masses imposantes de la citadelle et des nouvelles casernes. Bientôt le pays change d'aspect; nous entrevoyons au loin une chaîne élevée, aux sommets encore couverts de neige, et, dès le deuxième jour de marche, après avoir déjeuné en un endroit renommé pour la bonté de ses eaux et où les habitants d'Alep vont en foule s'abriter pendant l'été des trop fortes cha-

leurs, nous atteignons le pied des premières hauteurs.

Le han dans lequel nous couchons est, par une charmante idée de son constructeur, juché à cheval sur un torrent bordé d'arbres dont les eaux cristallines, à demi recouvertes de pampres et de vigne vierge, nous bercent continuellement de leur doux murmure. Elles attirent tout naturellement le regard vers la montagne couronnée de neige, aux pentes assombries par la forêt, d'où elles accourent en bondissant, et l'œil, lassé des plaines infinies de la Mésopotamie et du sol uniforme du désert, ne peut s'empêcher de remonter leur courant limpide, entrecoupé de nombreuses cascades, jusqu'au dernier rocher, où, resplendissant au soleil, on voit encore scintiller leur mince ruban d'argent.

Nous y passons la nuit dans une demi-quiétude, huit brigands s'étant, pas plus tard que dans la matinée même, jetés sur la poste au moment où elle passait, heureusement bien escortée, et, à peine l'aube commence-t-elle à poindre à l'horizon que nous nous mettons à gravir le dernier obstacle qui nous sépare encore de la Méditerranée. Au fur et à mesure que l'on s'élève sur l'Elma-Dagh la vue devient plus belle, le panorama plus curieux, et, arrivé au faîte même, au sommet du col de Beylan, on a derrière soi toute la fertile



ALEP. VUE D'UNE PARTIE DE LA VILLE

allée d'Antioche arrosée par deux importantes ivières : l'Afrin et le Kara-Sou, qui forment en se joignant un lac immense, l'Ak-Deniz (mer Blanche), tandis que, sur l'autre versant, à une vingaine de kilomètres à peine, on entrevoit les flots azurés du golfe d'Alexandrette.

La descente ne demande pas plus d'une heure et demie, et bientôt nous nous trouvons à bord de l'Iraouaddy, ancien bateau des mers de Chine, récemment déclassé, qui fait aujourd'hui le service des Échelles du Levant. La ville d'Alexandrette ne présentant aucun monument intéressant ni quelque distraction que ce soit (1), nous ne sommes pas fâchés de la quitter à peine arrivés et, le 24 au matin, nous partons par un temps radieux, nous dirigeant vers Mersina, de l'autre côté du golfe, où nous devons relâcher avant d'atteindre Chypre, Smyrne et Stamboul.

Dans la nuit, nous arrivons à destination, et, sitôt le soleil levé, nous allons visiter la ville qui n'est à proprement parler, de même qu'Alexandrette, qu'une agglomération de constructions récentes qu'habitent les consuls, les agents des sociétés de navigation et quelques trafiquants. La cité cependant a de l'avenir, surtout depuis que,

(1) La ville se compose presque exclusivement des demeures des consuls et des agents des différentes maisons de commerce entourées par de vastes doks.

reliée à Tarsous et à Adana par une voie ferrée, elle sert de débouché à presque toutes les marchandises d'exportation de ce coin fertile de la Cilicie. Le capitaine de l'Iraouaddy nous dit à ce sujet que le commerce s'est tellement développé sur les côtes pendant ces dernières années que les bateaux sont toujours insuffisants pour transporter toutes les denrées qui attendent un prochain départ, et que, souvent, plus de la moitié des expéditions ne pouvant être faites faute de place, les négociants sont obligés de retenir leur tour longtemps à l'avance et ne sont pas encore, malgré cela, toujours sûrs de pouvoir faire embarquer leurs marchandises en temps voulu. En effet, aussi bien pendant notre halte à Mersina que dans nos stations successives à Larnacca, à Limasol et à Smyrne, nous voyons l'Iraouaddy ne s'arrêter dans le chargement ou le débarquement de nouveaux colis qu'au moment même du départ et laisser toujours dans chacun de ces endroits un grand nombre de péniches pleines dont il ne peut plus prendre le contenu. Il y aurait évidemment quelque chose à tenter de ce côté, et la moindre entreprise de cabotage qui s'installerait sur ces rivages réaliserait probablement bien vite de gros bénéfices, les services actuels étant tout à fait insuffisants.

Quelle n'est pas notre surprise, en allant écou-

ter la messe, le dimanche 26, dans la pauvre église desservie par des Franciscains qui sert de paroisse à la ville, d'y entendre, aussitôt après le « Domine salvam » le Père qui officie s'adresser à la foule en italien et lui faire d'ailleurs un excellent discours en cette langue ! Voilà encore une anomalie qui me semble injustifiable. Un religieux payé par la France, dépendant directement du consul, et prêchant en italien devant un auditoire qui le comprendrait d'ailleurs certainement bien mieux en français, n'est-ce pas là illogique au premier chef, et puisque tout le monde en Orient reconnaît notre suprématie à cet égard, pourquoi tolérer de semblables abus? Les missionnaires, aidés par la France et relevant directement de ses agents, ne devraient, en dehors des idiomes usités dans les pays où ils se trouvent, ne parler, officiellement au moins, que notre langue, et si, de l'avis unanime, on reconnaît une telle importance à notre protectorat religieux que nos consuls ont l'obligation morale d'assister chaque dimanche avec leur famille à une messe dite consulaire où l'on prie publiquement pour notre pays, qu'on sache au moins tirer de là le plus grand profit possible et que les prêtres étrangers, quand ils ont à employer une langue européenne, soient astreints à se servir du français.

Après avoir contourné l'île de Chypre, où nous

relâchons à Larnacca et à Limasol, nous nous dirigeons par un temps épouvantable vers l'île de Rhodes. Malgré ses cent quarante-deux mètres de longueur et ses huit mètres au-dessus de la flottaison, l'Iraouaddy danse comme une coquille de noix, mais heureusement la bourrasque est de courte durée et, le 29 au soir, passant entre l'île de Chio et la terre ferme, nous entrons dans le majestueux golfe de Smyrne, où nous saluons au passage l'escadre anglaise de la Méditerranée et *l'Iphigénie*, navire-école de nos aspirants de 2e classe.

Une seule nuit passée à Smyrne, puis l'arrêt forcé à Dardanelles, et, le premier mai, au lever du jour, nous débarquons dans la Corne d'Or, ravis de notre longue pérégrination en Asie et heureux d'en revenir sains et saufs, n'ayant trouvé sur notre route, grâce à Dieu, ni chagrins, ni maladies.

Dans l'Express-Orient qui nous ramène quelques jours plus tard vers notre foyer nous essayons de dégager d'une manière précise l'impression que nous laisse ce voyage au travers de ces contrées lointaines. Nous cherchons à tirer des hommes que nous avons été à même de conaître et de voir de plus près, des événements qui se sont déroulés devant nous, de l'aspect général enfin du pays et de ses habitants, quelques données certaines qui nous permettent de nous rendre compte

de sa situation actuelle et de préjuger son avenir. Mais nous constatons avec regret que nos premiers sentiments n'ont pas eu lieu de se modifier, que si, dans mainte province, nous avons trouvé de sérieux progrès, des améliorations notables, dans beaucoup d'autres, au contraire, nous avons été étonnés de l'incurie du gouvernement et de sa rapide déchéance. Comme je le disais au début, on est tout surpris, au retour d'un long voyage au milieu de l'Empire ottoman, d'avoir rencontré tant de force allié à tant de faiblesse, une telle richesse naturelle à côté d'une si profonde misère. On ne peut nier les vertus et les qualités brillantes des peuples qui l'habitent, mais on ne peut également savoir si elles parviendront jamais à l'emporter sur leurs vices honteux et leur profonde démoralisation.

En résumé, on ne peut cependant qu'applaudir aux louables réformes du Sultan qui, autant que cela est en son pouvoir, tâche actuellement de faire regagner à son pays tout le temps perdu, essaie de rétablir l'ordre dans les finances, de soutenir l'industrie, d'encourager l'agriculture et d'augmenter l'armée. Peut-être, grâce à une sévère épuration de ses fonctionnaires, parviendra-t-il à réussir dans ses entreprises et à remonter victorieusement le courant qui, depuis un siècle, entraîne la Turquie à sa ruine; mais, à coup sûr,

il n'obtiendra les résultats cherchés qu'avec beaucoup de peine et les quelques rébellions de l'année dernière en Arménie et en Mésopotamie, celle de cette année dans le Yémen ne sont que le symptôme et le prélude de plus graves difficultés que les Kurdes et les Arabes lui susciteront vraisemblablement bientôt et qui mettront alors son empire sérieusement en péril.

Qu'il me soit permis en terminant d'adresser à mon camarade et ami Julien mes plus sincères remerciements ainsi que l'expression de ma plus vive reconnaissance. Sans son courage et son sang-froid, sans sa connaissance parfaite des langues, des mœurs et des habitudes de l'Orient, nous n'aurions jamais pu parcourir l'itinéraire que nous nous étions tracé ni traverser, dans une période aussi troublée, les contrées sauvages de l'Arménie et du Kurdistan. C'est à lui que je dois d'avoir pu faire sur les gens et les choses la plupart des remarques et observations que j'ai consignées dans les précédents chapitres, et ce sera toujours avec un souvenir d'affectueuse gratitude que je me rappellerai les si bons moments que nous avons passés ensemble dans ces lointains pays.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

